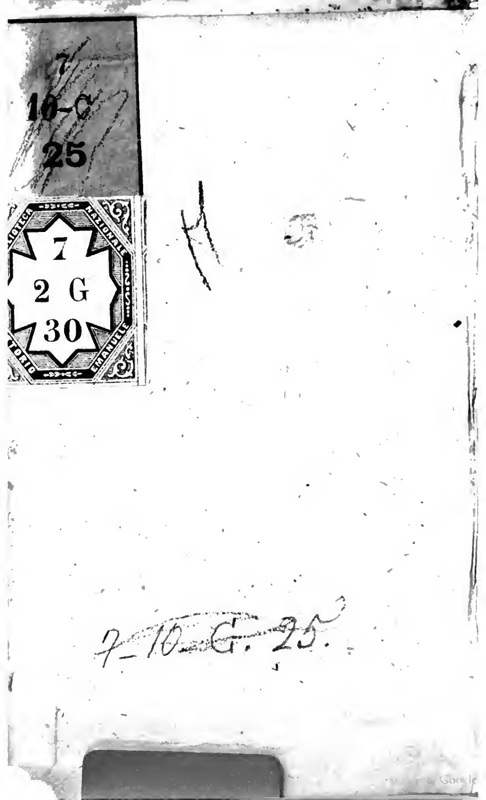
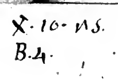




7
10-G
25
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
7
2 G
30
7-10-G. 25.


X·10·ns.
B.4.

TERQUE QUATERQUE BEATI

ELISABET
REINE D'ANGLETERRE.

TERQUE QUATERQUE BEATI.

MARIE
REINE D'ANGLETERRE.



LE CARACTERE DE LA REINE ELIZABET,

Et de ses Principaux

MINISTRES D'ETAT,

Dans lequel on voit ce qui est arrivé de plus considérable pendant son Régne:

Ses Vertus, ses Défauts, & sa Politique, avec la maniére de son

GOUVERNEMENT,

Tant dans l'Eglise que dans l'Etat,

Par le Sr. BOHUN, *de la Société Royale.*

Traduit de l'Anglois.



A LA HAYE,
Chez JEAN ALBERTS, Marchand Libraire dans le Hofstraet, proche la Cour.

M. D. C. XCIV.

PREFACE.

IL n'eſt pas beſoin de vanter cet Ouvrage pour engager le Public à le lire ; puiſque le ſeul nom d'Elizabet ſuffit pour exciter ſa curioſité. Cette Reine s'eſt renduë trop fameuſe non ſeulement par les conſeils de ſes Miniſtres, & par les exploits de ſes Généraux, mais auſſi par ſa propre habileté dans le Gouvernement de ſes Etats, pour ne pas faire naître dans l'eſprit des moins curieux l'envie de a connoître plus particuliérement encore qu'on ne l'a connuë juſqu'à préſent.

C'eſt à quoi cette Hiſtoire, quelque peu d'étenduë qu'elle ait, eſt trés-propre. L'Auteur y deſcend dans un détail qu'on auroit peine à rencontrer ailleurs. Il ne ſe contente pas de ramaſſer tous les traits qui nous en peuvent donner de grandes idées en qualité de Souveraine ; mais, ce que les Hiſtoriens ne font preſque jamais, il nous y donne tous ceux qui nous la peuvent faire connoître en qualité de femme. C'eſt dans ces ſortes d'endroits qu'on a le plaiſir de voir que les Souverains, de quelque gloire qu'ils nous paroiſſent environnez ſur le Trône, ſont néanmoins ſujets à toutes les mêmes foibleſſes que le commun des hommes dans leur Domeſtique. La Reine Elizabet en a euës de ſi grandes qu'on a de la peine à les accorder avec les

qualitez heroïques qu'elle possédoit. Il semble qu'une personne aussi distinguée entre les femmes qui ont porté le Sceptre, qu'Elle l'a été par mille rares vertus, n'auroit pas dû donner de si sensibles marques de l'infirmité du Sexe, qu'Elle a fait en quelques occasions. Heureuse pourtant qu'on ne lui pût reprocher que de ces innocentes foiblesses qui ne font du tort qu'à ceux qui les ont; mais la triste destinée de Marie Reine d'Ecosse, Parente d'Elizabet, & mise à mort par ses ordres, est une tache à sa vie d'autant plus fâcheuse, que, sans quelque ressentiment du passé, on ne l'auroit jamais portée à violer en elle tous les droits de l'hospitalité. Au moins est-ce là le sentiment de l'Auteur, qui ne peut souffrir que l'on tâche d'excuser cette conduite, & qui est d'autant moins suspect de prévention contre Elizabet, qu'il n'a pas de plus grand plaisir, que lors qu'il trouve les occasions d'exalter les vertus de cette Reine. De sorte que, si nous en exceptions les endroits qu'il y blâme, on peut dire que le portrait qu'il nous en fait approcheroit fort de celui que l'on pourroit faire de la Reine Marie d'aujourdhui. Et c'est apparemment pour cela qu'il a jugé à propos de mettre à la tête de son Histoire les estampes de ces deux Heroïnes.



CARACTE'RE de la REINE ELIZABET

Et de ses principaux

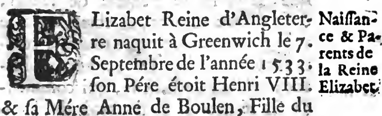
MINISTRES D'ETAT;

Dans lequel on voit ce qui est arrivé de plus considérable pendant son Régne.

Ses Vertus, ses Défauts & sa Politique.

AVEC

La maniére de son Gouvernement tant dans l'Eglise que dans l'Etat.



Naissance & Parents de la Reine Elizabet.

ELizabet Reine d'Angleterre naquit à Greenwich le 7. Septembre de l'année 1533. son Pére étoit Henri VIII. & sa Mére Anne de Boulen, Fille du

Chevalier Thomas de Boulen, fort riche & fort estimé. Elle conserva toûjours, depuis même son avénement à la Couronne, une affection particuliére pour ce lieu de sa naissance situé sur la Thamise, dont l'air est trés sain & la vuë fort agréable ; & elle préfera pendant tout son Régne le Palais qu'elle y avoit, à tant d'autres Maisons Royales qui sont autour de Londres. Elle fut dès le berçeau, exposée aux inconstances & aux malheurs d'une fortune peu favorable. Anne de Boulen sa Mére, aussi-tôt aprés la mort de la Reine Catherine, arrivée le 8. du mois de Janvier l'an 1535. fut accusée de trahison; Et ayant été condamnée l'année suivante, elle fut executée le 19. de May. La malice invétérée du Clergé Romain avoit toûjours paru contre ce Mariage, qu'ils regardoient comme illégitime & nul, parce que Catherine, la premiére Femme de Henri, étoit encore vivante, & enragée de se voir rebutée, quoy que toute sa colére fut fort inutile. On convoqua bientôt aprés un Parlement, qui commença ses séances le 8. du mois de Juin.

Les

Les enfans provenus des deux premiers mariages du Roy, furent déclarez illégitimes dans cette Assemblée, & incapables de pouvoir jamais prétendre à l'héritage de la Couronne, en qualité d'Héritiers légitimes de Henri en ligne directe ; & la condemnation de la Reine Anne & de ses Complices, fut confirmée. De sorte qu'Elizabet par l'authorité du Parlement avoit été renduë entiérement incapable de porter la Couronne d'Angleterre; & cependant dans tout ce malheur & au milieu de toutes ces afflictions cette Princesse n'eut recours qu'à la miséricorde & à la bonté de Dieu.

Son Education.

Le Roy son Pére lui ayant remarqué une présence d'esprit admirable, une mémoire heureuse, une conception facile, un naturel excellent & de grandes dispositions à la piété & à la vertu, prit un soin extraordinaire de son éducation; il la fit élever dans les sciences, & voulut qu'on lui enseignât tout ce qu'une Personne de son rang & de son âge devoit savoir. On lui donna pour Gouvernante, Madame Champernon femme d'un grand mérite, qui

qui forma l'esprit d'Elizabet dés sa naissance, & joignit à une modestie qui lui étoit naturelle, de bons préceptes, & de sages conseils. On augmenta & on polit ainsi avec le tems, les dons naturels de cette Princesse, en lui faisant connoître ce qui étoit le meilleur & le plus utile; afin que lors qu'elle régneroit, ce qu'on esperoit dés lors pouvoir arriver, elle pût ménager ses affaires avec fermeté, administrer heureusement & sans aucune partialité la justice, user de clémence, modérer sa colére, & gouverner avec prudence & sagesse, toutes ses autres passions. Le Roy son Pére épousa Jeanne Seymeur, le jour d'après que sa mere fut décapitée. Cette nouvelle Reine soit par la douceur de son naturel, soit pour plaire à Henri qui aimoit extrêmement Elizabet, eut autant de tendresse pour elle que si elle avoit été sa fille. On peut voir encore deux lettres que cette jeune Princesse lui écrivit, l'une en Italien & l'autre en Anglois, toutes deux d'une très-belle écriture, quoy qu'elle n'eût pas encore quatre ans. La Lettre en Anglois

se trouve dans la premiére Partie de l'Histoire de la Réformation d'Angleterre par le Dr. Burnet & est dattée du mois de Juillet 1537.

Ses Maîtres pour les Langues Gréque & Latine.

Cette enfance si avancée & si florissante fut un heureux présage de l'excellence de la suitte de sa vie. En effet, avant qu'elle eut atteint l'âge de 17. ans, elle avoit fait un progrès merveilleux dans toutes les sciences, tant elle concevoit bien & retenoit facilement tout ce qu'on lui enseignoit. Elle eut pour Précepteur dans la Langue Latine, le savant Mr. Roger Ashcam, qui sembloit être né pour ce siecle-là, dans lequel on devoit faire revivre & comme polir les Langues Grecque & Latine. Il lui donna de si bons préceptes pour cette derniére, qu'elle se fit un beau stile, par la lecture de Ciceron, de Pline, & de Tite-Live, de sorte qu'elle parloit cette Langue avec autant de politesse que de facilité. A mesure qu'elle devint éloquente, elle acquit beaucoup de connoissance par le moyen de cette Langue, ce qui fit que dans la suite, elle témoigna en toutes sortes d'occasions,

l'estime qu'elle en faisoit. Elle fit des Oraisons Latines sur le champ, qui furent approuvées des deux Universitez, & qui firent de profondes impressions sur ceux qui les ouïrent. Il ne nous en est pas resté beaucoup de sa façon. Il s'en trouve pourtant une publiée par Mr. Fuller dans son Histoire de Cambrige à la page 138. Elle ne s'amusoit pas en lisant les bons Autheurs, à se charger la mémoire, de remarques de Grammaire, de grands mots ou d'un fatras de phrases élegantes, qui auroient pu lui donner la réputation de savante, ou embellir son stile; mais elle prenoit grand soin de retenir les préceptes qui lui étoient utiles, pour la conduite de sa vie, pour mênager ses affaires particuliéres, ou gouverner celles de l'Etat avec prudence & sagesse. Dans cette vûë, elle s'appliqua à l'Histoire de Tite-Live, aux Annales de Tacite, aux Actes de l'Empereur Tibére & aux œuvres de Sénéque. Et par la lecture de tous ces bons Livres, elle se fournit de remédes contre toutes les ataques de la fortune. Elle lut avec la même applica-

plication & l'assistance de Mr. Ashcam, les meilleurs Orateurs & Historiens Grecs, & particuliérement Isocrate, Æschines & Démosthene. Elle vouloit non seulement entendre la véritable signification de l'Idiome Grec & le sens de son Auteur, mais elle pénétroit aussi dans les Antiquitez qui se rencontroient, dans les affaires & dans les Décrets du Peuple, dans les coûtumes des Grecs, & particuliérement de cette fameuse ville d'Athénes, jusqu'à ce qu'elle les entendît parfaitement. Elle se fit lire par le Chevalier Jean Fortescuë savant, & également versé dans les Langues Grecque & Latine, Thucidide, Xenophon & Polibe, & ensuite Euripide, Æschines & Sophocle; Elle lui donna pour le recompenser de ce service, la charge de Maître de sa Garderobe, & celle de Chancelier & de Soûtresorier de l'Echiquier; Elle disoit quelque fois que Fortescue pour son intégrité, & Walsingham pour sa subtilité avoient surpassé son attente: de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si ce premier fût toûjours de son Conseil Privé. Elle

eut aussi beaucoup d'affection pour le Chevalier Henri Savile, homme d'un grand & profond savoir, qui composa plusieurs volumes, & qui par sa seule science, parvint à de grands honneurs.

Ses remarques dans la lecture.

Son but en lisant, n'étoit pas seulement d'entendre son Auteur, & de remarquer la netteté & la douceur de la langue Grecque, dont elle pouvoit tirer de la vanité; mais elle faisoit aussi plusieurs remarques pour régler ses mœurs, & reprimer les passions humaines, afin qu'elle ne pût rien faire qui sentit la colére, l'emportement, l'orgueüil, ou qui fut contre les régles de la civilité. Il n'y a pas une Histoire ou une expression dans toutes les œuvres de Thucidide ou de Xenophon qui regarde la conduite de la vie, les mœurs, ou le Gouvernement des affaires publiques, qu'elle n'eût retenuë & ne sçût par cœur. Elle n'admiroit pas moins la Philosophie que l'Eloquence. Cette premiére lui avoit apris plusieurs excellentes choses; cette Prudence & cette Politique si absolument nécessaire à tous les Princes; & outre

cette prudence & cette connoiſſance du Gouvernement, par leſquelles on acquiert cet avantage pour les affaires publiques; elle avoit appris de ces anciens & grands Philoſophes tous les préceptes qu'ils nous ont laiſſez pour acquerir cette ſageſſe & cette vertu ſi utiles à tous les hommes, & particuliérement aux Princes. Son plus grand ſoin étoit de cultiver ces deux belles parties de la Philoſophie. Je paſſe ſous ſilence ces Philoſophes ordinaires, quoy qu'elle aimât beaucoup leur doctrine. Le Divin Platon cette illuſtre lumiére de la Gréce, ne perdit rien de ſes beautez entre les mains de cette Princeſſe. Elle lût Ariſtote, ce Prince des Philoſophes & ce ſubtil Maître d'Alexandre le Grand. Elle ſavoit par cœur le Cyrus de Xénophon, ouvrage qui a été écrit non avec la vérité d'un Hiſtorien, mais pour nous repréſenter au neturel un Prince juſte & modéré, orné de toutes les qualitez & de toutes les perfections que le Grand Socrates nous a décrites pour vivre heureuſement.

Son eſprit ayant été ainſi préparé par

la Philoſophie, le ſavant Docteur Grindal, Profeſſeur en Théologie, l'initia dans les miſtéres de cette Divine ſcience, qui pardeſſus toutes les autres nous enſeigne le ſervice de Dieu, la véritable Religion & la connoiſſance du bonheur d'en haut; elle diſpoſe & fait pancher les hommes à la Juſtice, à la modeſtie, à la clémence, à la magnanimité & à la douceur. Elle s'appliqua d'abord & de bon cœur à une Théologie ſimple & véritable, débaraſſée des Légendes & des Superſtitions Romaines, & qu'elle rendit en ſuite plus vénérable, par une vie auſſi pieuſe que ſainte & ſans aucune oſtentation. Comme cette Princeſſe avoit infiniment de l'eſprit, & une mémoire prodigieuſe, elle avoit puiſé dans les Annales de toutes les Nations & de tous les Peuples, les actions des plus grands Princes & un nombre innombrable de leurs combats & de leurs plus célebres victoires, qu'elle avoit rétenu par cœur. Elle ſe repréſentoit ſouvent les plus belles actions de ſes Prédeceſſeurs, les triomphes & les victoires incroyables obtenuës par les Anglois à Creſſy, à Poi-

tiers,

tiers, à Agincourt ou Blagni, & à Verneuil contre les François, avec une effusion épouventable de leur sang; & elle disoit souvent qu'on étoit plus redevable de ces victoires à l'assistance du Ciel, qu'aux armes ou à la valeur de ses Ancêtres.

Cette Princesse entendoit la plus part des langues de l'Europe; & elle parloit si bien l'Italienne, la Françoise & la Latine, qu'elle répondit élegamment & sans hésiter, à l'Ambassadeur de l'Empereur en Italien, à celui de France en François, & à celui de Suéde en Latin. Elle donna un trés beau diamant à Ronsard Poëte François, pour marque de l'approbation qu'elle donnoit à quelques Poëmes qu'il avoit composez. Elle entendoit parfaitement la Musique, savoit chanter, danser, & jouër du Lut, & faisoit tout cela de très bonne grace, & avec un air de Reine. Elle aimoit extrêmement les concerts, lors principalement qu'on y mêloit la voix aux Instruments, & elle étoit parmi tous ces divertissemens d'une humeur fort agréable & fort enjoüée. Elle employoit les moments de

fon loifir & de fes plaifirs avec beaucoup de fatisfaction pour elle & pour ceux qui l'approchoient ; & avec tout cela ; fa vertu lui acquit plus d'honneur & plus d'eftime parmi les Etrangers, que tous ces ornemens de l'induftrie, du favoir & de l'efprit, quoy qu'ils paruffent en elle avec beaucoup plus d'éclat que dans aucune autre Perfonne de fon Sexe, & qu'ils fuffent accompagnés d'une grande pénétration & d'un jugement très folide. Perfonne en ce fiécle, ne la furpaffa en chafteté, en piété, en juftice, & en magnanimité.

Après avoir fait voir le commencement de fon education, les progrès qu'elle fit dans la vertu, & les moyens qu'elle employa pour acquerir tant de perfection dans un fi haut degré, il ne fera pas hors de propos de montrer de quelle maniére elle les mit en pratique fous le Régne d'Edoüard VI. fon Frére, qui, avec le confentement des trois Etats affemblés en Parlement, abolit la Religion Romaine & introduifit la Réformée. Après avoir acquis ces grands dons de piété, d'éloquence, &

d'erudi-

d'érudition, elle ne s'étudia qu'à les perfectionner, & à faire valoir ces talents qu'elle avoit reçûs de la bonté de son naturel, & de l'avantage de sa naissance. Elle la rendit encore plus illustre, par le secours qu'elle tira des bons Livres. Lors qu'elle eut employé le tems qu'elle avoit destiné pour se perfectionner dans les sciences, elle s'occupa à l'étude de la Religion, & s'y employa avec beaucoup de vigueur & d'affection.

Elle lût les lieux communs de Mélancton, & acquit beaucoup de connoissance par la lecture exacte & assiduë qu'elle fit des Livres sacrés. Elle avoit appris par cœur, un très grand nombre de passages du vieux & du nouveau Testament, & s'en servoit très à propos dans les occasions qui se présentoient. Elle assistoit aux exercices de Religion & de piété, avec beaucoup de soin & de dévotion. Elle prioit souvent Dieu de lui donner un cœur chaste, une vie pure & sainte, & une ame ferme & constante.

L'Angleterre étoit alors divisée, & le Peuple étoit fort partagé dans ses

opinions en matiére de Réligion; c'étoit dans ce tems-là, qu'elle enseignoit aux hommes, la véritable doctrine & la plus salutaire, non pas tant par ses paroles, que par une vie exemplaire & par ses bonnes actions. Elle écoutoit avec atention, les Sermons, bien moins pour flatter son oreille par des discours d'éloquence, que pour en profiter; & elle découvroit à ses Prédicateurs, les pensées les plus secrettes de son cœur, avec une satisfaction incroyable. Elle joignoit dévotement ses priéres à la liturgie de l'Eglise.

La mort d'Edoüard VI. son Frére, qui arriva dans son enfance, & lors qu'il sembloit promettre de grandes choses, n'arrêta point le cours de ses exercices de piété. Elle se consola de cette perte, par la gloire immortelle que ce jeune Prince avoit acquise pendant le peu de tems qu'il avoit vécu.

Marie succede à Edoüard. Marie sœur d'Elizabet, succéda à Edoüard. Cette Princesse avoit toûjours eté fort attachée à la vieille Religion, ainsi qu'à ses cérémonies & à ses superstitions; lors même qu'elles avoient été abolies par Acte du Parlement.

ment. Etant montée sur le Thrône, elle entreprit non seulement de rétablir la pompe & la splendeur de l'Eglise Romaine comme auparavant, mais elle résolut aussi de contraindre ses Sujets à s'y soûmettre, par les menaces, par les bannissements, & par les supplices & les cruautez les plus barbares. Dans cette vûë, elle manda le Cardinal Reginal Pool, Prélat d'un grand savoir, d'une vie & d'une conversation fort innocentes, &, ce qui est fort rare dans une Personne de ce rang, d'une grande probité, d'une grande candeur & d'une douceur de tempéramment toute singuliére. La Réligion Romaine étant ainsi rétablie, on chercha de nouveaux Evêques & de nouveaux Prédicateurs, pour la persuader au Peuple. Les honnêtes Gens qui lui avoient mis la Couronne sur la tête, sur la promesse qu'elle leur fit de proteger la Réligion qu'elle trouva établie, furent abandonnés à la fureur de leurs Ennemis, laquelle se fit bientôt sentir dans tout le Royaume d'Angleterre, n'y ayant eu aucun endroit exempt de leur inhumanité & de leurs

leurs massacres. La Princesse Elizabet se voyant privée dans ces fâcheux tems de la protection d'un Frére qui lui étoit si affectionné, abandonnée de ses Amis, & trahie par ses Ennemis, n'avoit pas la moindre espérance de pouvoir joüir de l'exercice de la veritable Réligion. Ils ne crurent pas que cette peine fut assez grande pour la chagriner. Ses Ennemis Papistes la persécutérent outre cela sous prétexte qu'avec le Chevalier Thomas Whiat, elle avoit entrepris de faire périr sa sœur; quoy que ce Chevalier eut déclaré à toute la Terre en mourant, qu'Elizabet n'avoit eu aucune part à ce soulévement. Marie fut néanmoins bien aise de trouver ce prétexte pour la maltraitter; cette Reine y étant poussée par ses Evêques Papistes, qui étoient enragés contre Elizabet, la regardant comme le Chef de la Réligion Réformée. Elle fut l'en 1554. envoyée prisonniére au Château de Woodstocke, & se vît ainsi privée tout d'un coup, de ses amis & de sa liberté. On fit le procès à plusieurs de ses amis & de ses domestiques, & les autres fu-

rent obligés de se sauver dans les païs étrangers. Un grand nombre de Protestants furent sacrifiés à la rage des Evêques Papistes; de sorte qu'il n'y a personne qui puisse bien représenter par des paroles les malheurs, & la désolation de ce tems-là. Plusieurs savants hommes se retirérent néanmoins pendant cette tempête en Allemagne, comme dans un port assuré. Ceux qui ne pûrent pas ou n'eurent pas le tems de se sauver, furent jettés dans des prisons, tourmentés de plusieurs maniéres, & enfin brûlez vifs. Les places publiques des grandes Villes de ce Royaume furent arrosées du sang des Innocens & des gens de bien; & on n'entendoit dans les ruës, que les cris & les plaintes des misérables que l'on exposoit à mille sortes de cruautez. On détestoit l'inhumanité du Clergé Papiste, & la misére de ces tems de Marie.

La Princesse Elizabet étoit la triste & desolée spectatrice de toute cette Tragédie. Elle tint pourtant toûjours bon, nonobstant la crainte qui l'environnoit & les menaces continuelles de ses sa

Elizabet étoit spectatrice de toutes ses

cruau- sa sœur ; & on ne pût jamais lui faire
tez. abandonner une Réligion qu'elle avoit embrassée, & que dans sa conscience elle trouvoit bonne. Elle supporta toutes les injures & les mauvais traitemens qu'on lui fit, avec un courage héroïque, & inébranlable. Son humeur toûjours égale surmonta la grandeur de sa calamité, la tristesse de sa prison & la crainte qu'elle avoit de sa sœur. L'affection & la tendresse qu'on lui disoit que le Peuple avoit pour elle, ne servoit pas peu à adoucir les chagrins & les maux qu'on lui faisoit souffrir, & la joye que cela lui donnoit, contribuoit beaucoup à balancer le malheur des tems & la rigueur de la fortune. On ne la vît jamais ni découragée par la grandeur de toutes ces afflictions, ni abbatuë par la crainte d'une mort ignominieuse. Lors que ses perfides Ennemis lui donnoient sujet de craindre leur violence, la raison la relevoit & l'encourageoit. Un esprit tranquille & une conscience sans reproche la soûtenoient au milieu de ses adversitez ; & l'espérance & la confiance qu'elle avoit en la bonté de Dieu, sur-

ſurmontoient tous les aſſauts que le déſeſpoir auroit pû lui donner.

Ce n'eſt pas mon deſſein de rendre odieux, les Régnes de Henry VIII. & de la Reine Marie; c'eſt pourquoi je ne m'amuſerai point à repréſenter les cruautez qu'on exerça pendant ces tems-là, les meurtres commis ſur les perſonnes de tout âge & de tout ſexe, ni la miſére qui ſuivit ceux qui ſe ſauvérent dans les païs Etrangers. Car quoy que le mauvais exemple du Clergé Papiſte, qui par ſon autorité, ſes avis, & le ſpécieux prétexte de rétablir & de conſerver l'ancienne piété & la vieille Réligion, cauſoit & augmentoit ces perſécutions, doive à jamais être déteſté, il faut néanmoins cacher les fautes des Princes, s'il eſt poſſible, & nous devons ſupporter patiemment & ſans murmurer, les injures & le tort qu'ils nous font.

Les Evêques la haiſſoient, à cauſe de ſa Réligion.

Le Clergé Romain & particuliérement quelques uns des Evêques, prévoyant à quel riſque leur Réligion ſeroit expoſée, tant que la Princeſſe Elizabet vivroit, & demeureroit la préſomptive & plus proche héritiére de

de la Couronne, parce qu'elle avoit dès le berçeau été élevée dans la Réligion Proteſtante, firent tout leur poſſible, pour avancer ſa mort par une malice invétérée, afin qu'ils puſſent tout d'un coup abbatre le chef de ce Parti qui s'étoit formé ici contre leur Réligion. Elle fut pendant tout ce tems de trouble, gardée à veüe. Elle vit les plus fideles de ſes ſerviteurs en priſon; & elle avoit perpétuellement devant les yeux, l'image d'une mort violente. Le Peuple d'Angleterre voyoit le danger qu'elle couroit, ſans pouvoir cacher ſa crainte, diſant ſouvent tout haut, & avec beaucoup de douleur, que ce Rejetton du Sang Royal étoit deſtiné pour être maſſacré; que la vérité & l'innocence n'étoient pas en ſûreté, & que la ruine & la perte de la Nation ſeroient les ſuites de ſa mort. Cependant la Reine Marie étoit agitée entre la honte qu'elle avoit d'offenſer toute la Nation, qui généralement croyoit la Princeſſe Elizabet innocente, & la crainte d'expoſer ſa Réligion, qu'elle aimoit par deſſus toutes choſes, aux riſques d'un Régne Pro-
teſtant.

teſtant. Elle craignoit d'un côté qu'on ne conſpirât contr'elle, ſi elle laiſſoit vivre ſa ſœur ; & voyoit de l'autre, qu'elle ne la pouvoit faire mourir ſans ſe rendre coupable d'un fort grand crime.

Le Roi Philippe lui ſauva la vie.

Philippe ſecond Roi d'Eſpagne qui avoit épouſé la Reine Marie, par une pure averſion pour le Roi de France ſon plus dangereux Rival, & par de ſages conſidérations & raiſons d'Etat, délivra cette déſolée Princeſſe de cet éminent danger. Ce Prince conſidéra fort ſagement, que ſi on faiſoit mourir la Princeſſe Elizabet, Marie Reine d'Ecoſſe & petite Fille de Henri VII. étant mariée à François, Fils aîné de Henri II. Roi de France, ſeroit l'héritiére inconteſtable des Royaumes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, & qu'elle tranſporteroit & uniroit ces trois Couronnes à celle de France, ce qui rendroit la Maiſon de Valois plus puiſſante que celle d'Aûtriche. Cette penſée arrêta leur cruauté, Dieu s'en étant ſervi pour ſauver Elizabet, & en même tems pour conſerver la Nation Angloiſe, au grand

con-

contentement de tous ceux qui souhaitoient la prosperité de cette Princesse, & le bien de leur Patrie.

Mort de la Reine Marie.

La Reine Marie sa sœur mourut le 17. Novembre 1558. âgée de 43. ans, aprés avoir régné 5. ans, 4. mois & 11. jours, finissant en même tems, un cruel Régne & une malheureuse vie. Elle laissa par son Testament l'affligée & désolée Princesse Elizabet, héritiére de la Couronne d'Angleterre, plus par une nécessité inévitable que par un libre choix de sa volonté. Le Parlement étoit alors assemblé, ayant commencé ses séances le 5. du mois auquel elle mourut; & comme le gouvernement étoit en ce tems-là entiérement entre les mains des Papistes, personne de l'autre Parti n'osant paroître, où ceux qui se monstroient n'osant avoüer leur Religion, on cacha pendant quelques heures, la mort de la Reine Marie, sans qu'on en sache la raison. Sur les neuf heures du matin, Mylord Chancelier alla à la Chambre des Seigneurs & la leur apprit. Cette nouvelle surprit extrêmement & épouventa les Evêques & ceux des Conseillers d'Etat, qui

qui avoient été févéres contre la Princeffe Elizabet ; ils tombérent néanmoins tous d'accord, qu'il falloit la proclamer Reine ; on manda donc la Chambre des Communes, & le Chancelier leur annonça auffi que la Reine étoit morte, & que la Princeffe Elizabet étoit l'héritiére inconteftable de la Couronne ; que perfonne ne pouvoit lui difputer ni fon tître ni fon droit, & qu'ainfi les Seigneurs avoient deffein de la proclamer Reine, & demandoient leur concurrence, à quoy tous les Députés de la Chambre confentirent, & criérent tous *Dieu conferve la Reine Elizabet, qu'elle vive & régne long tems & heureufement.* Cette Princeffe étant ainfi montée fur le Thrône, non feulement en vertu de fes Droits inconteftables & par la providence Divine, mais auffi du confentement & avec l'approbation des trois Etats du Royaume alors affemblés en Parlement, ce qui, je croi, n'étoit jamais arrivé à aucun de nos Rois avant elle, fut reçuë de toute la Nation, avec des tranfports de joye & d'affection incroyables ; tout le monde l'eftimoit

moit & loüoit l'innocence de la vie qu'elle avoit menée, & la plaignoit à cause du mauvais traittement qu'elle avoit souffert sous le précédent Régne, jusqu'à courir risque de sa vie. Dieu ayant ainsi élevé cette Reine à la Couronne de ses Ancêtres, les affaires changérent bientôt de face. La tempête, qui menaçoit l'Angleterre, se dissipa, les malheurs qui sembloient l'accabler, cessérent tout d'un coup, & firent place au calme, dont on vît naître un heureux succès dans toutes les affaires du gouvernement. Elle se vit en un moment, non seulement délivrée des miséres d'un emprisonnement, mais aussi montée au plus haut degré d'honneur & de puissance; Etant alors animée d'un esprit mâle ou plûtôt héroïque, digne de commander à tout l'Empire du Monde. Elle porta pendant 45. ans le Sceptre Royal d'Angleterre, fut l'Arbitre de tous les Princes Chrêtiens, leur préscrivant des conditions de Paix & de Guerre, avec une grandeur d'ame & une sagesse dignes du grand poste qu'elle occupoit. Sa vertu qui avoit quelque chose de Divin

vin, étant jointe à une prudence si consommée, lui fit mériter les applaudissemens & la vénération de tout le genre humain. On peut voir & admirer en cela la force & le pouvoir du tems, ainsi que le changement miraculeux des affaires de ce monde; & combien il est avantageux d'arriver à une prospérité non espérée, après avoir passé par les malheurs & par les écueils de l'adversité. La crainte & le danger de la mort ne l'abandonnérent point, tant qu'elle vécut en personne privée; mais graces à Dieu, elle surmonta toutes les insultes d'une fortune contraire: elle trouva son salut dans son innocence, son innocence lui procura sa liberté, & la liberté la souveraineté. Sa conduite dans le mênagement de ce pouvoir Royal, lui acquit une gloire immortelle & une réputation qui ne sera jamais ternie. Etant ainsi glorieusement entrée en possession d'un Royaume, ayant procuré la sûreté publique, & s'étant attirée l'affection de tous ses Sujets, elle ne perdit point d'occasion, de faire voir la grandeur de son ame, & les merveilleuses clar-

tez de son esprit. Ce fut alors sur tout qu'on reconnut qu'elle avoit bien étudié & médité ce qu'il y avoit de meilleur dans les sciences, & avoit eu une excellente éducation, dont on voyoit alors les bons effets, en travaillant incessamment & sagement au bien & à la sureté de son peuple.

Il s'éleve plusieurs factions.

Elle trouva au commencement de son régne, la Nation partagée en factions & déchirée par des animositez, à cause des différens moyens de gouverner, dont on s'étoit servi sous les deux Régnes précédens. Elle n'avoit dans les païs étrangers, aucun Allié en qui elle se pût fier. Tous ses voisins étoient en guerre, ou ne jouissoient que d'une paix incertaine & mal assurée. Le Gouvernement Espagnol étoit devenu odieux en ce païs ici, les Anglois taxant leur gravité affectée, d'orgueuil & d'insolence. Les François n'avoient pas moins irrité cette Nation, par la surprise de Calais. Les Finances étoient épuisées; & le boulevart de l'Angleterre, que nos Ancêtres avoient conservé pendant 210 ans, nous fut enlevé au commencement du

Calais perdu.

mois

mois de Janvier de cette année, en huit jours de tems. Cette nouvelle Reine n'ayant en vûë que le bien public & l'avantage de ses Sujets, y travailla avec tout le soin & toute l'affection possibles. Elle avoit un peu plus de 25. ans, lorsqu'elle entra en possession de la Couronne; elle commença d'abord à songer aux moyens de relever l'état d'Angleterre qui étoit chancellant & rempli de misére, & à redresser les griefs que des interêts opposés & les entreprises du régne de Marie, avoient causés à cette Nation. Elle étoit non seulement capable de gouverner, mais elle avoit déja acquis une connoissance extraordinaire des affaires. Elle savoit les Loix d'Angleterre & les prérogatives de la Couronne, les ayant apprises, non pas tant par la lecture, que par les sérieuses & grandes réflexions qu'elle avoit faites sur l'Histoire de son païs, & sur ce qui étoit arrivé de son tems; par les conversations qu'elle avoit euës avec les Grands hommes, & par son application à tout ce qui méritoit son attention. Elle fut couronnée le 14. de Janvier 155⁸, avec les an-

ciennes cérémonies accoûtumées. Ce fut en cette occasion, que ses Sujets lui donnérent de nouvelles marques de leur fidélité & de leur affection, accourant en plus grand nombre, qu'on eût jamais fait, pour la voir, & participer à la joye de cette solemnité. Ayant remarqué que Marie sa sœur s'étoit aliénée l'affection de ses Sujets, par son honneur impérieuse & par sa fierté, elle prit des mesures toutes contraires. Elle les regardoit souvent avec un soûris obligeant, & leur rendoit leur salut d'une maniére fort caressante. Elle préta le serment ançien & usité à son couronnement, *Qu'elle gouverneroit son Royaume selon les anciennes Loix & coûtûmes d'Angleterre*; & elle l'observa beaucoup plus réligieusement que n'avoient fait encore la plus part de ses prédécesseurs, ce qui lui gagna l'affection & les respects de tout son peuple.

Elle dissimula d'abord sa Religion.

Elle fit d'abord accroire à ses Sujets Catholiques, qu'elle embrasseroit leur Réligion. Elle ne changea rien au service public, ni à l'administration des Sacrements, pour ne pas mécontenter les

les Papiſtes, ni leur donner un prétexte de ſe ſoûlever, avant qu'elle fut bien établie ſur le Thrône. Le Royaume d'Angleterre étoit alors en trés mauvais état & mal aſſuré, par les pertes qu'il avoit ſouffertes de delà la Mer, & par les deſordres arrivés ſous les précedens régnes. Les François nous avoient enlevé la forte ville de Boulogne en 1546. avant la mort de Henri VIII. & Calais au commencement de cette année. La Mer étoit couverte d'Armateurs, & les Marchands ne ſavoient à qui ſe fier. Elle jugea ſagement que dans ce déſordre des affaires, le ſeul moyen de rétablir la Nation, & de la garantir de la ruine, qui la ménaçoit, étoit de choiſir des gens ſages & de probité, pour ménager les affaires publiques. Elle ne voulut pas ſe ſervir de ces perſonnes téméraires & trop hardies, qui ont, preſque toûjours ruiné les Etats dont on leur a confié la conduite. Etant laſſe des cérémonies de l'Egliſe Romaine, de la converſation & des diſcours des Papiſtes, elle ſe retira pour quelque tems, à une de ſes Maiſons de campagne, ſous prétexte

de divertissement & de plaisir ; mais en effet afin de considérer plus à loisir & en particulier quelles seroient les meilleurs voyes d'éloigner les dangers aux quels le Royaume étoit exposé, de le conserver en paix, d'abbatre le pouvoir des Catholiques Romains, & d'établir ici une Réligion qu'elle croyoit être davantage à la gloire de Dieu, parce qu'elle est plus conforme à l'Ecriture Sainte. Les personnes sur qui elle jetta les yeux, pour travailler à ce grand ouvrage, furent Guillaume, Seigneur Parre de Kendall, Marquis de Northampton, qu'elle avoit rétabli dans tous ses honneurs; François Russel Comte de Bedford, le Chevalier Nicolas Bacon, Garde du Grand Seau d'Angleterre, & le Chevalier Guillaume Cecil, Secretaire d'Etat, tous gens d'un grand courage & d'une prudence consommée, qui avoient eu bien de la peine à se sauver de la tempête du tems de Marie. Ils furent les principaux Directeurs de ses plus secrets Conseils, & ils eurent part à ses pensées les plus cachées & aux desseins qu'elle formoit pour le salut & le bien de ses Sujets. Ils faisoient

soient tous profession de la Religion Protestante. La Noblesse & les principaux de la Religion Romaine se contentoient d'avoir voix au Conseil, dont ils étoient encore. D'autres ayant prévu le changement qu'on avoit dessein de faire, ne se voulurent plus mêler de rien, s'étant retirés tout à fait, & ayant abandonné leur charges & leurs emplois. De ceux que nous venons de nommer, Cecil & Bacon étoient les deux en qui elle se fioit davantage, & dont elle suivoit plus volontiers les avis & les Conseils. Ils étoient étroitement unis, également dans la faveur, & tous deux fort habiles & d'un grand jugement. Aussi étoient ils ses principaux Ministres, & ceux en qui elle avoit le plus de confiance, tant pour leur intégrité que pour leur capacité & leur addresse.

Après avoir bien considéré l'état de la Nation, elle résolut en premier lieu, de procurer la paix à l'Europe; & afin d'en venir plus facilement à bout, elle se servit de dissimulation. Philippe II. Roi d'Espagne avoit perdu la possession du Royaume d'Angleterre, par la

mort de la Reine Marie; & pour y revenir, il vouloit entrer en traité de mariage avec la Reine Elizabet; mais elle s'en excusa avec beaucoup de civilité. Ce Prince ne laissa pourtant pas de continuer ses sollicitations pendant quelque tems; la Reine d'une autre côté ne voulut point le détromper, qu'elle n'eût vû le Traité de Cambray conclu. François Fils aîné de Henri II. Roi de France ayant épousé Marie Steward Reine d'Ecosse, & la plus proche héritiére de la Couronne d'Angleterre. Les François conspiroient contre Elizabet, & prétendoient à la Couronne pour la Dauphine. La Reine craignoit le Roi d'Espagne plus que le Roi de France, parce que c'étoit un Prince fort entreprenant, & formidable à ses voisins, à cause de la grande étenduë de ses Etats. Elle avoit résolu, lorsque l'occasion s'en présenteroit, de diminuër son pouvoir, & de le traverser dans ses desseins. Elle n'étoit pas moins irritée contre le Roi de France, de ce qu'il lui avoit ravi Calais, & de ce qu'il prénoit les armes d'Angleterre, ce qui lui étoit honteux ainsi qu'à

toute

toute la Nation. Elle résolut néanmoins de faire la paix avec lui, aussitôt qu'elle pourroit. C'est ainsi que cette grande Princesse, qui avoit goûté de la bonne & de la mauvaise fortune, que la nature avoit renduë sage & prudente, deux qualités fort rares aux personnes de son Sexe, qu'elle avoit encore beaucoup augmentées par ses afflictions, amena ce vaisseau presque tout délâbré, au Port de salut par sa sage conduite, & le gouverna toute sa vie, avec beaucoup de facilité & de tranquilité. Elle donna par là des marques de sa vertu, de sa Justice & de sa prudence. Elle découvrit les desseins, les forces, les alliances & toutes les intrigues des Princes & des Etats voisins. Elle ne faisoit paroître aucune des infirmités de son Sexe, & ne consultoit point ses propres interêts, lors qu'il s'agissoit du salut ou de la paix de ses Sujets ; & en voici une preuve évidente. Elle avoit dés le commencement de son Régne, établi pour maxime, que le Roi d'Espagne étoit le plus formidable Ennemi qu'eussent alors les Anglois; mais comme les Espagnols étoient

riches & puissans, elle fit semblant pendant un tems, d'avoir beaucoup d'égards pour le Roi d'Espagne, afin qu'il ne se joignit pas avec le Roi de France contr'elle. Elle envoya aussi un Ambassadeur pour renouveller les Alliances qu'il y avoit entre l'Angleterre & la Maison d'Autriche. Considérant néanmoins qu'elle ne pouvoit éviter d'avoir dans peu, la guerre contre l'Espagne, qu'une partie de ses Etats étoit voisine des siens, & que ceux qui en étoient le plus éloignés, étoient riches & abondans en toutes choses, & qu'il s'y trouveroit de quoi payer ses Sujets de la peine qu'ils auroient & du danger qu'ils courroient en les attaquant, elle conclut qu'il étoit de son interêt d'être en paix & de faire alliance avec le Roi de France. Elle reçût donc trés obligeamment les Ambassadeurs qu'il envoya ici pour renouveller la paix. Elle fit publier une Proclamation pour défendre à ses Sujets de mal traiter les François qui étoient en Angleterre, ni leur faire de tort, afin d'empêcher que les Etrangers ne lui en fissent ou à ses Sujets. Et elle conclut

Elle fait la Paix avec la France & résout d'avoir la guerre.

clut en même tems à Cambrai par ses Ambassadeurs, une Ligue avec la France, à condition, que la ville de Calais avec toutes ses dépendances, seroit huit ans aprés, renduë aux Anglois, sinon que le Roi de France lui payeroit la somme de 50000. écus, & que cependant, il lui donneroit les Enfants de quelques Seigneurs en otage, & feroit serment d'exécuter dûment & ponctuellement cet accord. Lorsque cette paix fut publiée par Proclamation à Londres & dans toutes les villes maritimes, tous les plus honnêtes Gens y trouvérent à redire, & ils faisoient par tout paroître leur mécontentement. Je ne saurois pourtant croire, que la Reine en faisant cette Alliance, quelque mal qu'on en dit alors, n'eût eu plus d'égard à son honneur, à sa réputation, & au bien de son peuple, qu'à la promesse du Roi de France touchant la restitution de Calais; car lorsque le tems fut expiré & que les François devoient rendre cette ville, les Otages se sauvérent, & le Roi trés-Chrêtien ne tint point sa promesse; mais les avantages qui revinrent à l'An-

gleterre par cette paix, ſurpaſſérent de beaucoup, la perte qu'on ſouffrit par ce manque de parole. Et les Ambaſſadeurs de la Reine qui étoient à la Cour de France firent leur poſſible pour rendre cette Nation odieuſe & la faire haïr de tout le Genre humain, pour avoir rompu avec tant de perfidie un traité conclu ſi ſolemnellement à Cambrai, & ratifié par le ſerment de ſon Roi. Mais Mr. de l'Hoſpital Sieur de Vitry Chancelier de France, habile & ruſé, repliqua que Calais avoit été perdu dans une guerre & regagné dans une autre. Que la promeſſe qu'on avoit faite de le rendre, avoit été une néceſſité, impoſée à la France pendant l'iniquité des tems, qui les avoit forcés de céder aux Anglois, pour le bien de l'Etat; & que les Anglois avoient autant de droit ſur Paris que ſur Calais, & pourroient auſſi bien demander l'un que l'autre. Ce Chancelier, quelque ſage & habile qu'il fut, ne put pourtant jamais juſtifier ſa Nation du crime odieux de fraude & de parjure. Dans toutes les révolutions & les changemens, la Reine avoit toûjours ſoin du ſervice de

Dieu

Dieu, & du bien de son Peuple. Après donc avoir assuré la paix avec les Etrangers, ou du moins fait cesser la guerre, jusqu'à ce qu'elle eût repris haleine, & recouvré ses Forces, ne craignant rien ni dehors ni dedans le Royaume, elle songea à réformer la Réligion en Angleterre. Elle prévit, que si elle laissoit continuër le Papisme, elle ne pourroit jamais bien établir son Gouvernement. Elle résolut donc par une piété digne d'elle, d'achever la Réformation, qui avoit été commencée par son Pére & continuée par son Frére, de supprimer & d'extirper peu à peu la Réligion Romaine & ses superstitions, par l'authorité du Parlement, sans user de force ni de violence; car elle tenoit que cette Réligion étoit corrompuë, remplie de fausses Doctrines, & également injurieuse aux Princes & à leurs Sujets. Les deux Réligions étoient alors dans une si grande égalité de force par le nombre de ceux qui les professoient, que l'authorité du Prince étoit capable de faire pencher la balance. Henri VIII. avoit fait une espéce de Réligion mêlée; Edoüard VI. en avoit fait une Réligion Réfor-
 mée,

mée, & Marie, sans beaucoup de peine, avoit remis la Messe & le Papisme en vogue; & lors qu'il étoit plus haï que jamais, à cause des cruautez & des massacres qu'on avoit commis pour l'établir, Elizabet monta sur le Thrône, avec la résolution de mettre tout son pouvoir en usage, pour l'extirper entiérement. Le Peuple concourut avec elle de bon cœur, ou plûtôt la devança dans ce bon ouvrage. Elle convoqua aussitôt un Parlement qui commença ses séances le 25. de Janvier après son avenement à la Couronne. Il travailla d'abord à appaiser les désordres & les troubles qu'il y avoit ici, au sujet de la Réligion. Dans cette vûë, elle leur fit dire par le Chevalier Bacon Garde des Seaux, qu'elle les prioit de délibérer là dessus sans passion & sans partialité; de ne se point servir des termes injurieux de Papistes & d'Hérétiques; d'éviter d'un côté l'extrémité de l'Idolatrie & de la superstition, & de l'autre le mépris & l'irréligion, & de si bien régler toutes choses, que le Peuple pût être tout d'un même sentiment, & s'accorder sur ce point de la Réligion. Que quant à ce qui regardoit

gardoit l'Etat, elle promettoit de faire tout son possible, pour procurer la prospérité & se conserver l'affection de ses Sujets. Que quoi qu'elle eût alors besoin de leur secours, elle ne demandoit aucuns subsides, que ce qu'ils lui offroient de leur bon gré. Qu'il falloit regarder la perte de Calais comme une chose indifférente, & sans espérance de pouvoir alors la recouvrer. Elle faisoit voir par là, qu'elle ne vouloit ni amuser ni tromper son Peuple, mais qu'elle leur répréséntoit les choses de la maniére qu'elles étoient, laissant à Dieu de leur inspirer ce qui seroit le meilleur. Les deux Chambres ayant oüi & bien consideré, ce qui avoit été dit de part & d'autre, prit enfin cette résolution, que tous les Actes, & toutes les Loix faites du tems de Marie sa Sœur en faveur de la Réligion Romaine, seroient revoquées; que les bonnes Loix d'Edoüard VI. & de Henri VIII. pour la Réformation, seroient rénouvellées & confirmées. Que la Messe qui avoit été rétablie par les Loix passées sous le Régne de la Reine Marie, seroit abolie, comme une chose vaine & remplie de super-

ſuperſtitions. Qu'on ôteroit toutes les Images des Egliſes, & qu'on ne ſe ſerviroit plus d'eau benîte. Que la Liturgie & les priéres publiques ſe feroient toutes en Anglois, qu'on en feroit une formule, qui ſeroit confirmée par Acte du Parlement, ainſi qu'il avoit déja été fait ſous le Régne de ſon Frére Edoüard; afin que le Peuple ayant une parfaite connoiſſance du ſervice Divin, pût y être plus attentif, l'écouter avec dévotion, & joindre ſes priéres du cœur & de la voix, à celles de l'Egliſe. Ainſi cette Reine par ſes ſoins & par ſa prudence, porta le plus mortel coup à l'Egliſe Romaine, qu'elle eût jamais reçû, en rejettant & aboliſſant des cérémonies plus conformes à celles des Payens & des Juifs, que convenables au Chriſtianiſme. Elle ordonna à tous les Officiers & Magiſtrats d'empêcher les Catholiques Romains d'exercer leur Réligion en public, ni dans aucunes Egliſes ou Chapelles ouvertes; que tous les Prêtres qui ſe ſerviroient des cérémonies Romaines, fuſſent chaſſés de l'Egliſe & privés de leurs bénéfices. Que les Eccléſiaſtiques vécuſſent

en

en tout téms, sobrement & réligieusement, afin que par leur exemple, les autres abandonnassent le vice, & s'apliquassent au véritable service de Dieu. Elle commanda qu'on amassât autant de Livres Papistes qu'on pourroit, pour les brûler, & qu'on ôtât & détruisît tous les ornemens & les vétemens qui servoient à la Messe, toutes les Images, & les autres cérémonies de cette Eglise. Elle ordonna qu'à l'avenir, on ne rendît ni respect ni obéissance au Pape, en qualité de Chef de l'Eglise. Elle ne fit point de scrupule de prendre l'authorité de Gouverneur de l'Eglise dans ses Etats, dans toutes les causes tant Ecclésiastiques que Civiles, ce que nous appellons la Primatie Ecclésiastique. Elle abolit par Acte du Parlement tout ce pouvoir & cette Jurisdiction qui avoit auparavant été usurpée & exercée dans ce Royaume, par les Evêques de Rome, soit en public, soit en particulier, ce qui s'appelle Tirannie Papiste, & qu'on prétendoit être une suprême Jurisdiction Ecclésiastique & temporelle. Elle rétablit aussi le serment de Primatie, qui avoit

avoit été introduit par Henri VIII. son Pére, continué par Edoüard VI. son Frére, & aboli par la Reine Marie, se faisant reconnoître par là suprême Gouverneur en toutes sortes de causes tant Ecclésiastiques que séculiéres dans ses Etats, obligeant de renoncer à toute Puissance & Jurisdiction Etrangére, & de promettre d'être fidéle à la Reine. Elle ne voulut pas qu'on se servit dans ce serment, du terme de Souverain Chef, quoi qu'il eût été employé auparavant par son Pére & par son Frére, tant par respect pour nôtre Sauveur Jesus-Christ, au quel seul elle croyoit que ce titre appartenoit, que pour ne pas rebuter les Papistes & les empêcher de se joindre au culte qu'elle venoit de rétablir; d'autant que venant à bout de ses desseins, elle se soucioit peu des termes, ainsi que tous les Princes doivent faire. Neuf Evêques & deux Pairs, savoir le Comte de Shrewsburi & le Vicomte Montacute, protestérent contre cet Acte, & se servirent de certaines expressions fort injurieuses à la Reine & aux Etats du Royaume assemblés en Parlement;

mais

mais elle dissimula fort sagement son mécontentement là-dessus, & ne les inquiéta point sur ce sujet.

Les Evêques Papistes & les Prêtres ne se tenoient pas cependant les bras croisés; mais étant agités entre la crainte & l'espérance, & ne sachant quelle seroit l'issuë de tous ces Conseils, ils firent de grandes plaintes. Qu'on forçoit les Gens d'abandonner les anciennes coûtumes & cérémonies Romaines établies. Que le Pape qui est le Vicaire de Jesus-Christ, étoit privé de sa Primauté & de sa Jurisdiction Divine. Qu'on avoit anéanti le respect dû au Saint Siége Apostolique. Que l'autorité du Pape étoit méprisée, & qu'on forgeoit & inventoit tous les jours de nouvelles héréfies, & qui étoient insupportables. Ils faisoient ainsi leur possible, pour retenir la Nation dans la profession de leur Réligion, & pour conserver par toutes sortes de voyes, leurs cérémonies; &, ce moyen leur manquant, d'aliéner les esprits du Peuple, & de les disposer à la sédition & à la revolte. La Reine voyoit bien à quoi tout cela tendoit, & ne crût pas

Plaintes des Evêques Papistes.

devoir

devoir mépriser leurs plaintes. Pour prévenir donc les mauvais effets de leur malice, & ôter toute sorte de prétexte à leur fureur, qui menaçoit son Royaume de Schisme & de factions, & pouvoit causer de grands désordres, elle ordonna qu'il se tiendroit à Londres une Conférence entre les Catholiques Romains & les Protestants, dans la quelle on disputeroit sur l'autorité de l'Eglise, sur la Primauté du Pape, sur les cérémonies de l'Eglise Romaine, & sur le changement des éléments dans l'Eucharistie, afin par ce moyen de ramener ses Sujets dans un même sentiment, & dans une mutuelle affection & charité les uns envers les autres. On disputa dans cette conférence, avec beaucoup de passion & de chaleur de part & d'autre, sur plusieurs des plus Sacrés mistéres de la Réligion Chrêtienne; Et quoi qu'on y employât beaucoup d'érudition, les uns ni les autres n'en remportérent aucun avantage, à cause de leur aigreur & des animositez qu'il y avoit entre les deux Partis. Lors donc que les Catholiques virent que l'autorité du Pape qui avoit
été

été cy-devant révérée comme Divine, étoit devenuë contemptible & méprisable, & que toutes les raisons qu'ils pouvoient ou prétendoient alléguer, pour justifier leurs cérémonies, étoient étouffées par la haine que leur orgueuil & leur cruauté leur avoient attirée, & qu'il ne leur étoit pas possible de diminuër l'aversion & le mépris que le Peuple avoit contre le Clergé Papiste, ils prétendirent qu'en matiére de Religion, il n'étoit point besoin de raisonner ni de disputer, & se défendirent avec plus de passion & de colére que de raison & de jugement.

La Réformation établie.

Après cette dispute, on passa des Actes en Parlement pour établir le service de l'Eglise en Anglois, touchant les Ministres, & pour rétablir la Primatie de la Reine; du consentement unanime des Pairs & avec l'applaudissement des Communes. Les Papistes ne voulurent pas néanmoins se rendre, disant ouvertement qu'on n'étoit pas obligé de se soûmettre à ces Loix, & commencérent là dessus un Schisme qui subsiste encore. Ces Evêques turbulens & ce Clergé irrité n'ayant pas vou-

lu

lu désister des vieilles cérémonies, & ayant été privés pour cet effet, de leurs Evêchés & de leurs bénéfices, firent de terribles plaintes, de l'iniquité & de l'injustice de ces Loix. Et se cachant dans des endroits obscurs & éloignés pour éviter d'être poursuivis pour leur désobéïssance, disoient que la Reine étoit hérétique, & sollicitoient ceux de la Noblesse & du Peuple qui adhéroient encore à l'Eglise Romaine, de ne lui point obéir, & de soûtenir & maintenir courageusement l'ancien culte. Ils envoyérent aussi des Agens à Rome, pour persuader au Pape d'excommunier cette Princesse, pour avoir introduit une nouvelle hérésie dans l'Eglise, & fait emprisonner les Evêques de Winchester & de Lincolne, & plusieurs Ecclésiastiques, parce qu'ils s'attachoient trop fortement aux cérémonies Romaines: & enfin pour avoir pris une jurisdiction & une autorité Royale sur toutes sortes de causes tant Ecclésiastiques que séculiers. La Reine ayant d'autre côté trouvé quelle étoit l'Inclination de son Peuple, & étant bien établie sur le Thrône, ne trouva

pas

pas à propos d'agir avec la même circonspection qu'elle avoit fait d'abord lors qu'elle craignoit le nombre & le pouvoir des Catholiques Romains, qui avoient en ce tems là les Loix pour eux. Elle fit donc publier une Proclamation, par laquelle il leur étoit commandé d'embrasser la véritable Réligion qui étoit la plus agréable à Dieu, & de quitter leurs cérémonies Papistes, sinon de sortir de ses Royaumes, de ses villes & de ses Etats dans tant de mois. Elle ôta en même tems à tous les Seigneurs Papistes les emplois ou charges qu'ils avoient exercées durant la Régne de sa Sœur, soit à la Cour, soit dans le Royaume, & les donna à des Protestants, mettant entre leurs mains toute l'administaation des affaires publiques, assurant fort courageusement, qu'elle perdroit plûtôt la vie, que d'abandonner la pieuse résolution qu'elle avoit prise d'abbatre la méchanceté des Papistes. Cette courageuse résolution encouragea tous ses Amis & confondit ses Ennemis.

La Réligion Romaine fut ainsi abolie en Angleterre, où elle avoit fleuri

plu-

plusieurs siécles, avec beaucoup de pompe & de splendeur, sous les auspices d'une ignorance grossiére mais profitable aux Moines, & par l'interpretation frauduleuse des Saintes Ecritures. La Protestante étant revenuë dans l'estime & le lustre où elle avoit été du tems d'Edoüard VI, elle se communiqua bientôt aux Ecossois, tant à cause du voisinage que du langage qui est le même que celui des Anglois; elle se répandit non seulement dans les Villes & dans les grands Bourgs, mais aussi jusque dans les villages & les hameaux de la campagne. On ne sauroit décrire combien de calamitez cette Révolution causa aux Ecossois, les Eglises les plus sacrées & les lieux les plus saints, qu'il sembloit que la Réligion dût exempter de la violence, furent brûlés, les Chapelles après avoir été pillées, furent démoliës & abbatuës par la Populace. On saccagea les Sépulchres de nos Ancêtres, leurs statuës furent renversées & foulées aux pieds, & les plus grands outrages commis envers les Autels, comme si les Papistes avoient été des Payens & des Idolâtres.

Je

Je ſuis ſi irrité (dit un ſavant Auteur Ecoſſois dont j'ai tiré ce que je viens de rapporter) contre ces gens, à cauſe du grand dégât qu'ils firent en mon païs, que je ne ſaurois m'empêcher d'en témoigner ma douleur, mon ſentiment, étant que ces monumens, quoyque Papiſtes, devoient être enfermés & non pas démolis, parce que ils étoient les ornemens du Royaume d'Ecoſſe.

Mais pour revenir à la Reine Elizabet, elle ne ſe mit point en peine de découvrir ceux des Prêtres qui s'étoient cachez plus par crainte, que par aucun deſſein de cabaler; & ſi on en prenoit quelqu'un, on leur donnoit quelque ville pour priſon où ils étoient traités honnêtement, ou bien on les remettoit entre les mains de leurs Evêques; afin que par cette modération, elle pût donner bonne opinion de ſa douceur & de ſa clémence à tous ſes Sujets, & ôter en même tems à ces Prêtres toutes ſortes de moyens de faire du mal. On n'en fit mourir aucun, jusqu'à ce que le Pape Pie V. ayant excommunié cette Reine, il y eut une rebellion dans les parties ſep-

Le bonheur de l'Angleterre.

tentrionales de ce Royaume, ce qui arriva l'an 12. de son Régne; & dans les 10. suivans, on n'executa que douze personnes de cette Réligion, qui furent tous convaincus de fort grands crimes, par des jugemens rendus dans toutes les formes & avec toute sorte d'équité. On ne punit qui que ce soit pour être Papiste, à moins qu'il ne fût coupable de quelque grande méchanceté, parce qu'il est dangereux dans le commencement d'un Régne, de punir les coupables avec trop de sévérité, au lieu qu'on gagne beaucoup par la clémence. Cette Princesse aimant mieux s'attirer par ses bienfaits l'affection de ses Sujets Catholiques Romains, que de les épouventer par des supplices & des actions de cruauté. C'est ainsi qu'elle rendit heureux le commencement de son Régne, sur le quel elle attira la bénédiction de Dieu, qui la mit en état d'établir sa Réligion, & de jetter les fondemens d'une bonne & durable paix, tant parmi ses Sujets qu'avec les Etrangers.

Cette Princesse ayant ainsi entiérement aboli toutes les superstitions des Pa-

Papiſtes, & toute la pompe de l'Egliſe Romaine, qui avoient régné depuis tant de ſiécles en Angleterre, de ſorte qu'à peine en reſtoit il aucune marques, ſon prémier & ſon plus grand ſoin fut de faire remplir les Evêchez & les dignitez de l'Egliſe, par des perſonnes également pieuſes & ſavantes. Pluſieurs Eccléſiaſtiques de la Réligion Proteſtante, Gens d'une vie ſainte & innocente, qui durant la perſécution de Marie, s'étoient ſauvés en Allemagne, ou qui ayant été chaſſés de leurs Egliſes, s'étoient retirés dans des lieux éloignés & écartés, furent rappellés & remis en poſſeſſion de leurs bénéfices, & avec plus d'honneur qu'auparavant; de ſorte qu'après une eſpéce d'éxil qui dura cinq années, ces ſaints hommes qui avoient été bannis avec ignominie, revinrent comme en triomphe dans leur païs, & recouvrérent glorieuſement leurs biens & leurs emplois, avec leur liberté & leur réputation. La Reine leur redonna leurs anciens priviléges, en y en ajoutant de nouveaux, & elle mit entre les mains des ceux qui étoient eſtimés pour leur vertu & leur

ſience ainſi que pour leur vie exemplaire, le gouvernement de l'Egliſe, en qualité d'Evêques. Lors qu'on lui recommandoit quelqu'un comme un homme ſavant, elle demandoit ſi on n'en pouroit point trouver de plus habiles & de plus pieux, à la prudence & à la fidélité deſquels on pût commettre le ſoin de l'Egliſe.

Elle arrêta la liberté que prenoient les Puritains de ſemer la diſcorde & la diviſion dans l'Egliſe, & qui emportés d'un zéle furieux, tâchoient dans leurs Prédications, d'exciter le commun Peuple, qui joüiſſoit alors d'une grande tranquilité & qui étoit à ſon aiſe, à la ſédition, en déclamant contre la juriſdiction & l'autorité des Evêques; & elle obligea les principaux d'entr'eux à prêcher & à parler avec plus de retenuë & de modération. Ce fut l'an 18. de ſon Régne & en 1575. qu'on s'apperçût qu'il y avoit des Anabaptiſtes en Angleterre, une aſſemblée de Hollandois de cette Secte ayant été découverte près d'Algate dans la ville de Londres, 27 des quels furent arrêtés & empriſonnés. Quatre de ceux-ci firent

firent abjuration de leurs erreurs, & un Hollandois & dix Femmes furent condamnées à être brûlées; une des Femmes abjura aussi, huit furent bannies, mais deux d'entr'elles furent si opiniâtres que la Reine fit prononcer contr'elles l'ordre de ***Heretico comburendo***; quoyque Mr. Jean Fox, Auteur de l'Histoire des Martyrs intercédât pour elles près de la Reine, la priant de leur sauver la vie & de les bannir. Il bénit Dieu, dans une de ses Lettres, de ce qu'aucun Anglois n'étoit infecté de ces malheureuses opinions; & j'avouë, dit-il, que ces Fanatiques ne doivent point du tout être soufferts dans aucun Etat, & doivent être sévérement punis; mais je crois aussi qu'il y a un peu trop de rigueur, à les exterminer avec le feu. La Reine leur accorda là dessus un mois de répit, & ordonna qu'on employeroit les plus habiles Ministres, pour tâcher de les réduire, & de les convertir: mais ce tems étant expiré sans les avoir pû convaincre, ces deux Femmes furent brûlées à Smithfeild le 22. de Juillet, & moururent en faisant des cris épou-

ventables. L'an 26. de son Régne, un nommé Brown Ecclesiastique Anglois, commença aussi une nouvelle Secte dans la ville de Norwich, ses auditeurs étant moitié Anglois, moitié Hollandois. La Reine fit son possible pour étouffer ce Schisme dès sa naissance, & fit défendre ses Livres; mais cette défense n'ayant eu aucun effect, Thacker & Coping deux de ses Disciples furent pendus à Bury St. Edme, dans la Province de Suffolk. Elizabet étoit d'autant plus sévére contre ces Sectes, que ses Sujets étoient encore sans aucune tache d'hérésie, & que ces Sectateurs employoient tous leurs soins pour attirer la populace ignorante & l'animer contre le gouvernement de l'Etat & de l'Eglise; outre qu'ayant été obligée de traiter avec beaucoup de rigueur quelques traîtres Papistes qui avoient conspiré contre elle, Elle crut qu'il étoit de son interêt de faire paroître encore plus de ressentiment, lors qu'il s'agissoit de la cause de Dieu, que lors qu'on n'en vouloit qu'à sa personne.

Les Brounistes.

Elle fit observer ensuite de fort près leurs

Elle suppri-

leurs Conventicules, & fit saisir les effects de tous Sectaires Etrangers qui se trouveroient en Angleterre. Elle usa de plus de douceur envers les Puritains Anglois, qui furent les premiers qui se séparérent de l'Eglise Anglicane. Elle les abandonna à la jurisdiction des Evêques & de la Commission Ecclésiastique, où on les faisoit souvent venir pour rendre compte de leurs actions, comme d'avoir calomnié l'Eglise, d'avoir prêché avec trop de licence, & d'avoir écrit & publié des libelles contre les Evêques. Ayant ainsi travaillé avec succès, à enrichir & confirmer l'Eglise, elle remit tous les autres soins qui regardoient la Réligion à la conduite de Gens modérés & judicieux, ne songeant plus qu'à conserver & affermir l'Etat & ses Royaumes. Elle n'usa de rigueur pendant tout ce tems-là, envers aucun Papiste, à moins qu'il n'eût été manifestement convaincu, d'avoir excité quelque sédition, armé ses Sujets contr'elle, ou tâché par artifice ou fausses insinuations, de rendre la Reine odieuse & contemptible à son Peuple.

me les Conventicules.

La conduite du Pape Pie IV.

Le Pape Pie IV. ayant sérieusement considéré le danger & la ruine dont le Papat & le Siége de Rome étoient menacés, dans le commencement du Régne d'Elizabet, & ayant vû le peu d'avantage qu'on avoit tiré de la passion & des violences du Pape Paul IV, crût qu'il étoit de son interêt, quoy qu'enragé contre les Protestans, de suivre une métode toute contraire. Il convoqua de nouveau le Concile de Trente, qui l'avoit été quelques années auparavant, par l'autorité du Siége de Rome, plus pour soutenir la prétenduë puissance Ecclésiastique du Pape, que pour travailler au salut des hommes. Ce Concile avoit été souvent interrompu, lors principalement que les choses ne réüssissoient pas selon l'espérance des Papes, de sorte qu'il n'avoit pas été assemblé depuis l'année 1552; on le renouvelloit alors, parce qu'on ne pouvoit trouver d'autres moyens de remédier aux désordres de la Chrêtienté. On parla & on délibéra dans cette Assemblée de plusieurs choses, qui par l'avarice, l'ignorance & l'ambition des Papes, avoient été chan-

changées & corrompuës. On y agita particuliérement la grande question, laquelle on y devoit décider, touchant le pouvoir & l'autorité du Pape dans les causes Ecclésiastiques & séculiéres. Les Princes Protestans ayant été appellés à ce Concile, répondirent, qu'ils ne reconnoissoient point que le Pape pe eût aucune autorité ou pouvoir de la convoquer, que ce pouvoir n'appartenoit qu'à l'Empereur; qu'il n'avoit aucun droit de donner ou d'ôter les Royaumes; & après s'être emportés contre les mœurs corrompuës du Clergé Romain, & déploré la calamité des tems, ils firent voir l'orgueuil, le pompe, l'incontinence, l'ambition, l'avarice & la cruauté de la Cour de Rome, dans laquelle plusieurs Loups faisoient l'office de Pasteurs de l'Eglise. Que ce Concile n'avoit pas été convoqué à Trente, pour établir la Réligion & la vraye piété, mais pour confirmer les inventions des hommes ou plustôt celles de Satan; non pour réformer la vie & les mœurs du Genre humain, mais pour défendre la prétenduë dignité du Siége de Rome, &

l'autorité sans bornes du Pape; qu'on n'avoit pas eu dessein de l'assembler pour purger le Christianisme des erreurs qui s'y étoient introduites, mais plûtôt pour les établir & les confirmer. Nonobstant toutes ces chagrinantes réponses que le Pape reçût des Princes Allemands qui faisoient profession de la Réligion Protestante, & que les Guises & la Faction des Espagnols lui eussent représenté, que ce seroit s'abaisser, que d'envoyer un Nonce en Angleterre, où assurément on ne le voudroit pas recevoir. Pie IV. ne voulut pourtant en rien démordre, disant qu'il vouloit se soûmettre même jusqu'à l'hérésie, d'autant que quelque chose qu'on fit pour gagner des Ames à Jesus Christ, c'étoit une action digne du St. Siége. Il envoya donc l'Abbé Martiningo à la Reine, mais il ne vint que jusqu'en Flandres, où il trouva des ordres de ne pas passer la mer, sinon que ce seroit à ses risques; & quoi que l'Empereur & le Roi d'Espagne intercédassent pour lui, afin qu'il pût être ouï, la Reine n'y voulut point entendre, & répondit qu'elle ne pou-

voit traiter avec l'Evêque de Rome, dont l'autorité avoit été pour jamais bannie par Acte du Parlement, du Royaume d'Angleterre. Enfin toute la réponse que ce Nonce du Pape put obtenir fut un refus absolu. Elle dit pourtant pour raison, aux François & aux Espagnols, & pour leur donner quelque satisfaction, qu'elle voyoit bien que ce reméde n'étoit point propre à guérir ou soulager les playes de l'Eglise, mais à les rendre incurables, en effet, la suite justifia sa conduite.

Cependant la Reine prévoyoit bien, qu'en rappellant les Protestans, & qu'en les remettant dans leurs bénéfices, elle désobligeoit toute la Noblesse Catholique d'Angleterre, & que quoi qu'ils ne fissent pas pour lors paroître leur ressentiment, ils ne manqueroient pas, quand ils en trouveroient l'occasion, de lui faire tout le mal qu'ils pourroient. Le seul bruit de la venuë d'un Nonce du Pape, en porta plusieurs à violer avec beaucoup d'insolence, les Loix faites contre le Pape & son autorité; ils faisoient courir de faux bruits d'elle, qu'elle alloit

Les Papistes étoient disposez à se soûlever.

changer de Réligion, & changer le gouvernement du Royaume, & cela dans le dessein de porter les Protestans à se joindre à eux, afin d'exciter une Rébellion qui l'auroit ruinée. Elle vit bien aussi, qu'elle seroit enfin engagée dans une guerre étrangére, & que le Pape fulmineroit contr'elle. Mais elle méprisoit tous ces dangers, par la grandeur de son ame. Elle changea son Conseil privé, dans le quel elle mit des Protestans, dont la sagesse & la modération étoient connuës; de sorte qu'elle abbatit tout ouvertement le pouvoir, & diminuä fort l'autorité des Seigneurs & des Gentilshommes Papistes. Le Pape ayant environ ce tems-là, envoyé un Légat en Irlande, il se joignit à des désesperés & à des traîtres qui s'étoient soulevés contre Elizabet, & fit son possible pour la dépouiller du titre & du droit qu'elle avoit à ce Royaume. D'autres de cette Réligion s'étoient servi de charmes & de sortilége, pour savoir la durée de son Régne, mais le Ciel se déclara contr'eux, & l'enfer ne put rien faire en leur faveur.

La

La Réligion ayant été ainsi établie, elle s'appliqua à remettre l'Etat & le Gouvernement dans son ancien lustre, & à lui rendre son bonheur & ses forces, qui avoient été fort diminuées par les Factions & par les divisions pendant les trois précédens Régnes. Dans cette vûë, elle passa plusieurs Actes en Parlement, & fit divers ordres, pour sa sûreté & pour le bien de ses Sujets. Elle ajouta plusieurs choses aux vieilles Loix, pour mieux administrer le Gouvernement civil, pour l'intérêt commun de ses Sujets & pour régler ses Parlemens. Elle travailla à enrichir son Royaume; car ayant trouvé que la plus grande partie de la monnoye qui avoit cours en Angleterre, étoit diminuée & mélée de cuivre, elle la fit porter toute au billon pout la remettre au poids & au titre qu'elle doit avoir. Elle mit des garnisons dans toutes ses villes Maritimes, ses Forts, ses Châteaux & places frontiéres, & remplit tous ses Magasins de munitions & de provisions. Elle fit faire sa poudre en Angleterre, au lieu qu'auparavant on l'envoyoit querir de delà la Mer. Elle fit

Elle songe à rétablir l'Etat.

fit fondre une grande quantité de Canons de fonte & de cuivre, aprés qu'elle eut découvert une bonne mine de cuivre dans la Province de Cumberland. Elle fortifia Berwick de nouveau, fit reparer toutes les places frontiéres du côté d'Ecosse, & y mit des bonnes Garnisons. Quoi qu'il y eût alors une bien meilleure intelligence entre elle & les Ecossois, qu'il n'y eût eu entre les deux Nations, depuis plusieurs siécles, principalement depuis qu'ils avoient embrassé la Réformation; elle ne vouloit pourtant pas se fier si fort en leur affection, que de négliger de pourvoir à sa défense. Tout cela n'ayant pû se faire, sans contracter de grandes dettes, elle aima mieux vendre une partie des Terres de la Couronne pour les payer, que de charger son peuple d'impôts & de taxes. Elle fit aussi payer les dettes de son Pére & de son Frére, que sa Sœur avoit négligées. Elle fit faire de grands Magasins qu'elle fit remplir d'Armes, de Munitions, & de tout ce qui est nécessaire pour la guerre, afin d'avoir toûjours prêt de quoi la garantir contre

les

les insultes des Etrangers, ou contre le soulevement de ses Ennemis de dedans. Elle faisoit souvent faire revûë de ses Troupes, & récompensoit par des honneurs & autrement, ceux qui avoient bien fait leur devoir, ce qui encourageoit extrêmement ses Soldats & ses Matelots. Elle augmenta sa Flotte, en faisant bâtir plusieurs grands Vaisseaux de guerre, & fit mettre dans ses Magasins de Marine, tout ce qui est néceſſaire pour un grand armement. Elle augmenta les gages des Matelots, & ordonna une Garde de Vaisseaux qui seroit toûjours aux Dunes, pour la sûreté des Mers Britaniques. Ses Vaisseaux de guerre purgérent la Mer de Pirates & de Corsaires, de sorte que pendant tout son Régne, la Mer fut ouverte & on y pouvoit trafiquer en sûreté. Le Dr. Heylin nous dit dans son Histoire de la Réformation qu'elle commença à faire tous ces préparatifs, dès l'an 1560. & que comme elle tenoit qu'en bonne Politique il étoit bien plus facile de ne point laisser entrer un Ennemi, qu'il ne l'étoit de le chasser par la force lors qu'il étoit en-

tré, elle songea à fortifier ses Royaumes d'une bonne Flotte. Nos Marchands avoient déja augmenté la Navigation, en faisant le Commerce du Nord, que les villes Anséatiques avoient usurpé ; de sorte qu'elle fit bâtir des vaisseaux assés grands & assez forts, pour la mettre bientôt en état, non seulement de protéger les Marchands ses Sujets, mais aussi d'être maîtresse de l'Ocean ; c'est ce que les Espagnols éprouvérent à leur grande perte & près qu'à leur ruïne, pendant les vingt derniéres années de son glorieux Régne. Elle ordonna en même tems, par une Proclamation en datte du 15. Novembre 1560, que tout l'argent de Hollande, de Flandres, d'Espagne & des païs du Nord qui avoit cours en Angleterre seroit porté au billon, pour y être fabriqué & marqué à ses Armes, ce qui l'enrichit aussi bien que son Peuple.

Comment elle enrichit son Royaume.

Elle invita toutes sortes de gens de métier, à se venir établir en Angleterre, & en leur faisant des conditions avantageuses & leur accordant des priviléges. Elle les attira & repeupla ainsi.

ſi les villes de Norwich, de Colcheſter & de Maidſtone, qui étoient preſques toutes dépeuplées; elle augmenta les Habitans de pluſieurs autres villes, & obligea par de bonnes Loix, les Païſans qui étoient pareſſeux, faineans & dans la miſére, à travailler & à labourer les terres, de ſorte qu'il n'y avoit aucun endroit de ſon Royaume, qui ne fut cultivé, & ne produiſit quelque choſe. Lors qu'elle devoit régler quelque affaire qui regardoit ſes Reuenus, ſes Finances, ou l'adminiſtration de la Juſtice; elle ne conſultoit que ceux qui avoient le plus d'expérience en ces ſortes des choſes. Si elle vouloit travailler aux affaires de la guerre, elle ſe faiſoit aider par de vieux Capitaines expérimentés, & qui avoient paſſé la plus part de leur vie à la guerre & dans les Armées. Elle n'avoit pas moins de ſoin d'expédier promptement les affaires publiques, & celles des Grands Seigneurs, & des Ambaſſadeurs; & de répondre aux Requêtes de ſes Sujets, qu'à celles de ſes Alliez, & enfin tout ce qui regardoit le Commerce & leur Négoce auec les Etrangers. Elle prit ſon

son tems lors que ses Sujets lui faisoient paroître le plus d'affection, pour reprimer l'intempérance de la jeunesse, pour empêcher toutes les dépenses superfluës en habits & en meubles, ce qu'elle fit par des Loix, qui furent soigneusement observées. Elle ramena ainsi ses Sujets dans l'ancienne frugalité ou bon ménage, dans un tems qu'ils tomboient dans le désordre & dans l'extravagance, qui sont toûjours les Avantcoureurs de la pauvreté & la cause des grandes calamités & des révolutions des Etats où ces vices sont entrés.

Loix & Ordonnances pour le bien de Peuple.

Elle écoutoit avec beaucoup d'attention, tout ce qu'on lui proposoit d'avantageux à quelque partie que ce fut de son Etat, considérant bien les commoditez & les inconveniens qui accompagnent toutes sortes de changemens; après quoi, elle régloit par l'autorité de son Conseil ou de son Parlement selon qne le cas le requéroit, tout ce qui se trouvoit être utile ou avantageux à son Peuple. Elle fit révoquer toutes les Loix qui étoient inutiles ou injustes; & elle en fit revivre d'autres qui étoient hors d'usage, en corri-

corrigeant les défauts. Elle tenoit pour maxime que les bonnes Loix & la Justice équitablement administrée sont les plus surs & les plus fermes fondemens d'un Etat. Ellé étoit autant respectée & honorée à cause de sa tempérance, de sa Justice & de sa chasteté, que par son Autorité Royalle & sa Couronne.

Elle favorisoit les Evêques Protestans & les Communes d'Angleterre, pour reprimer l'insolence de la Noblesse. Elle n'accordoit jamais rien aux Grands Seigneurs, qui pût exciter leur avarice ou les rendre fiers & arrogans. Elle estimoit également les gens d'un mérite éclatant & d'une capacité extraordinaire. Elle les employoit dans toutes sortes d'affaires, & recompensoit leur vertu par des honneurs & des titres qu'Elle leur donnoit. Lorsque le commun Peuple s'empressoit autour de son Carosse pour la voir, & la salüer par des acclamations & des priéres pour sa prospérité & son long Régne, Elle mettoit la tête hors du carosse pour les saluër avec un air affable & fort obligeant, jusque là qu'on a dit qu'Elle étoit en cela un peu trop Comédien-

ne.

ne. Mais comme elle avoit gagné leur cœur, par ſa douceur, ſa clémence, ſon affabilité & par ſa Juſtice, ainſi qu'en faiſant de bonnes Loix & leur faiſant rendre bonne juſtice, auſſi par cette civilité & cette complaiſance, elle ſe conſervoit leur affection, de ſorte que ſes Sujets auroient volontiers ſacrifié tout ce qu'ils avoient, pour ſon ſervice & pour ſa ſureté. Pluſieurs perſonnes privées ont eu part à ſon amitié, à ſa confidence & à ſa familiarité, & néanmoins elle ſe réſervoit toûjours l'entiére diſpoſition des récompenſes de la vertu & des bons ſervices. Elle ne ſouffroit point qu'on vendît ouvertement aucunes immunitez, Priviléges, Bénéfices, Gouvernemens, ou aucuns Droits de la Couronne. Elle avança ſes amis & ſes parens, mais ſi elle le fit avec affection, ce ne fut pas avec moins de modération & de prudence. Elle créa le Chevalier Henri Cary ſon Couſin germain, Lord ou Seigneur de Hunſdon, & lui donna du bien & des emplois pour ſoutenir cette nouvelle dignité. Guillaume Seigneur Howard d'Effingham étant auſſi

ſon

ſon Parent & d'ailleurs homme de mérite, fut fait Seigneur Chambellan d'Angleterre, ſans qu'elle en eût été ſollicitée par lui ou par aucun autre. Elle conſerva la famille des Seymours qui avoit été ruinée par le crime dont Edoüard Seymour Duc de Sommerſet, Oncle & Protecteur du Roi Edoüard VI, fut déclaré coupable en 1552; & l'an prémier de ſon Rége, elle rétablit Edoüard ſon fils à la dignité de Comte de Hertford. Elle reléva auſſi pluſieurs familles qui avoient été ruinées par ſa Sœur, & les remit au même état qu'elles étoient auparavant. Elle ne fit faire pendant tout ſon Régne, le Procès à aucun homme en Parlement. On ne s'apperçût jamais qu'elle gardât en ſon cœur, aucune rancune contre qui que ce ſoit qui l'eut offenſée; & lors qu'elle auroit pû ſe vanger avec plus de facilité, elle aimoit mieux pardonner les injures, de ſorte qu'on ſe promettoit d'être mieux traité. S'il arrivoit quelque querelle entre les grands Seigneurs, elle n'avoit point de répos qu'elle ne les eut accommodés; & elle prenoit ces occa-

ſions

ſions de les exhorter à ne laiſſer aucune inimitié ou haine dans leurs familles, afin qu'ils n'enveloppaſſent point leurs Enfans, & ne les élevaſſent point dans les diſſentions de leurs familles & dans un déſir de vengeance ; qu'il falloit couper racine à ſes haines qu'ils avoient héritées de leurs Ancêtres, & employer tous leur courage à abbattre la fureur de leurs Ennemis étrangers, & travailler en même tems d'un cœur & d'une bouche à la défence & la ſureté de la Nation.

Elle abolit les méchantes coûtumes & les Loix faites avant ſon Régne.

Elle ne prit pas moins de ſoin d'abolir les méchantes coûtumes qui s'étoient gliſſées parmi le Peuple, pendant les précedens Régnes, & qui tendoient à ſa ruine ; elle en corrigea quelques unes & abolit tout à fait les autres. Elle défendit toutes ſortes de ventes qui ſe faiſoient, pour tromper les Créanciers. Elle traita avec beaucoup de rigueur, ceux qui furent trouvés coupables de fraude ou de tromperie, dans le manîment des Revenus publics, ou ceux qui achetoient les proviſions pour la Cour ; elle diſoit que c'étoit des Harpies, qui gâtoient & pilloient

tout

tout ce qu'ils pouvoient attraper; elle abolit autant qu'il lui fut possible, toutes les chicanes & les corruptions des Cours de Justice; elle augmenta les pensions & les appointemens des Juges; & afin qu'ils fussent plus en état de faire leurs tournées dans les Provinces où ils vont tenir les Assises, & qu'ils administrassent mieux la justice à ses Peuples, elle leur fit donner de quoy faire leur voyage & des provisions. Elle enrichit par ce moyen là la Couronne & ses Sujets, & cette prudente conduite ayant tourné à sa gloire, obligea ceux qui étoient sous un si heureux gouvernement, à lui obéir plus volontiers. Toute la Campagne étoit fort bien cultivée; ses Sujets riches & joüissans d'une grande tranquilité, & son Conseil & son Parlement honorés & respectés. En un mot, on trouvoit en cette seule Princesse, toutes les perfections & toutes les vertus qui ont été des sujets d'admiration pour divers grands hommes; toute la prudence & toute la connoissance nécessairo pour le gouvernement d'un Etat, ainsi que celle des Loix & de l'Equité, avec une adres-

adresse merveilleuse pour la conduite d'un Royaume, & des affaires publiques. Son Gouvernement ne fut point ainsi que celui de la plus part des autres Femmes, turbulent & insolent, mais agréable à ses Sujets, au Peuple, à la Noblesse & aux Gentilshommes, juste envers ses Alliez & admiré de tous les Etrangers. Elle a été renommée non seulement pendant sa vie, mais elle le sera jusqu'à la fin du monde, à cause de ses excellentes qualitez & de son mérite. Elle étoit effectivement estimée le Pére de son Peuple, le Prince de sa Noblesse, & le Patron de la véritable Réligion & de la piété, principalement, parmi toutes la Nations voisines qui faisoient profession de la Réligion Protestante. Jamais Prince ne fut si généralement estimé & aimé de la Noblesse & du Peuple de son Royaume, que la Reine Elizabet. Si elle étoit malade ou tant soit peu indisposée, les Gens de qualité en étoient si allarmés, qu'ils ne vouloient point la quitter, même pour aller prendre leurs repos. Tout le monde alloit en foule aux Eglises, & les larmes aux yeux

prioit Dieu de lui rendre sa santé, & qu'elle continuât de les gouverner, & on ne cessoit point de prier que Dieu ne les eût exaucés. Il n'étoit pas besoin d'ordonner ces priéres extraordinaires, le Peuple y courant comme si ç'avoit été pour ses plus chers & plus proches Parens. Lorsqu'ils avoient obtenu leurs demandes, on voyoit par leur joye & par la reconnoissance qu'ils en avoient, qu'ils regardoient la conservation & la vie de la Reine ; comme un bien & une bénédiction universelle.

1559. **Requête du Parlement à la Reine pour la prier de se marier.**

Le prémier soin du Parlement, après avoir réglé la succession & établi la Réligion, fut de penser au mariage de la Reine, & de pourvoir par ce moyen à l'avenir. C'est pourquoi les Communes résolurent d'un consentement unanime, de présenter une Requête à Elizabet, craignant, quoi que sans sujet, qu'elle n'épousât un Prince Etranger, & n'exposât ainsi la liberté des Anglois & la Réligion Protestante aux mêmes dangers que dans le précédent Régne. Ils lui répresentérent donc qu'elle étoit chérie & respectée de toute la Nation,

ajoûtant que si elle étoit immortelle, ils seroient contens, mais que cette pensée étant folle & ridicule, ils la prioient trèshumblement de se choisir un Epoux qui pût la rendre heureuse en faisant aussi le bonheur de tout son Peuple, & afin qu'elle pût avoir des Enfans qui régnassent après elle, priant pourtant Dieu que ce ne fût de fort long-tems.

Réponse de la Reine.

Elle leur répondit que, quoi que le sujet de leur Requête ne lui fût pas agréable, ce lui étoit pourtant une grande satisfaction, de voir avec combien de zéle eux & ses autres Sujets travailloient à son bien, dans la croyance qu'ils souhaittoient ce qu'ils lui demandoient, pour son avantage & pour celui de la Nation; que pour ce qui étoit de changer de condition & se marier comme ils sembloient le souhaitter si ardemment, il y a long-tems, leur dit-elle, que je suis persuadée, que la providence m'a mise au monde, afin de travailler en premier lieu à sa gloire; c'est pourquoi je me suis choisi une condition ou maniére de vie, qui est la plus exempte des soins de la vie hu-

humaine, afin de ſervir Dieu avec plus de loiſir. Qu'elle n'avoit pû ſe réſoudre à ſe marier, ni du vivant du Roi ſon Pére, lorſque des partis avantageux la recherchoient, ni ſous le Régne de ſa Sœur, lorſque l'appréhention continuelle de la mort, la ſollicitoit de ſe choiſir un appui; & que lors qu'elle étoit chargée de tout le ſoin du gouvernement d'un Royaume, ce ſeroit une grande imprudence à elle d'y ajoûter celui du mariage. Qu'elle étoit déja mariée au Royaume d'Angleterre, & leur montrant le doigt dans le quel elle portoit la bague qu'on lui donna à ſon Couronnement, leur dit que c'étoit là la marque de ſon engagement avec ſon Peuple. Qu'ils ne devoient point la conſidérer comme n'ayant point d'Enfans; puis qu'elle régardoit tous les Anglois comme tels. Qu'elle ne pouvoit s'empêcher de les louër, de ne lui avoir point preſcrit qui ſeroit ſon Epoux, que ç'auroit été un grand affront à un Princeſſe ſouveraine telle qu'elle étoit, & une grande hardieſſe à eux qui étoient ſes Sujets. Que ſi jamais Dieu lui inſpiroit la penſée de

changer de condition, elle leur promettoit de ne rien faire qui pût être préjudiciable à l'Etat, & qu'elle se choisiroit un Epoux qui auroit autant de soin du Royaume qu'elle même; mais que si elle continuoit dans le même état, elle ne doutoit pas que la Providence ne dirigeât si bien leurs conseils & les siens, qu'il n'y auroit aucune dispute pour un Successeur qui seroit plus utile & plus avantageux au Royaume, qu'aucun qui pût venir d'elle; d'autant qu'on remarque que les Enfans des meilleurs Princes dégénérent souvent de la vertu de leurs Parens. Que lors qu'elle viendroit à mourir, le plus beau monument & le plus grand honneur qu'elle pourroit laisser aprés elle, seroit que la postérité lût ces parolles sur son tombeau: *Ici repose une Reine qui a regné tant d'années, & qui a vécu & est morte Vierge.* Elle conclut en leur disant qu'elle prenoit leur Requête en bonne part, & qu'elle les prioit de remercier pour elle, ceux qui les avoient députés. Cela n'empécha pas que plusieurs Seigneurs que la nature avoit favorisés

d'une belle taille, qui étoient bien faits, & qui avoient de grands biens, ne conçûssent de grandes espérances de gagner les affections de leur Reine, qui de son côté, les entretenoit dans cette pensée, pour se les rendre plus soûmis, & les attacher à ses interêts; quoi qu'au contraire, elle eût résolu de préférer le célibat à quelque mariage que ce put être. Ce n'est pas que l'abondance, les objets agréables qu'elle avoit incessamment devant les yeux, les plaisirs, les divertissemens, les bals, les banquets & tout ce qu'on peut imaginer de plus attrayant dans une Cour magnifique, ne lui donnassent toutes les nuits de grandes tentations de changer de résolution, mais enfin elle l'emporta sur tout cela, & ne se laissa jamais gagner, la crainte de Dieu & une véritable piété lui faisant surmonter toutes les foiblesses & les intempérances de son Sexe. Quoi qu'elle fut Souveraine & Maîtresse, elle n'usa pourtant jamais mal de son pouvoir, gardant toûjours les régles les plus sévéres de la chasteté & de la continence; cependant, sa jeunesse & les désordres

 qu'il

qu'il y a ordinairement à la Cour, donnérent lieu à quelques bruits qui ne lui étoient pas avantageux. Mais elle n'eut pas de peine à se justifier d'une si noire calomnie, qui étoit le crime le plus ordinaire de ce tems-là, sa vie réglée & sans tache la mettant à couvert de ces impertinens raports. Ses Filles d'honneur prenoient un extrême plaisir dans ses maniéres, ses discours & sa conversation, & faisoient tout leur possible pour l'imiter, ayant devant elles, un grand exemple de modestie & de continence; aussi ne souffroient-elles jamais qu'aucun jeune Seigneur familiarisât avec elles, à moins qu'il ne fût recommandable, pour quelques belles actions qu'il eut faites à la guerre. Entre ceux qui en divers tems de la vie d'Elizabet, aspirérent à l'épouser, Edoüard Courtney Comte de Devonshire & Marquis d'Exeter fut le premier qui lui fit la Cour dès sa plus tendre jeunesse; Chretien III. Roi de Danemarc la rechercha ensuite, pour son Fils Frédérick. L'Empereur Ferdinand la fit demander pour son Fils Charles. Philippe II. Roi d'Espagne,
Erix

Erix Roi de Suede, Adolphe Duc de Holſtein, les Ducs d'Anjou & d'Alençon, tous deux de la Maiſon de France, tous ces Princes firent leur poſſible pour l'épouſer, & tout cela inutilement. Elle faiſoit bien ſemblant de traiter avec eux, mais après pluſieurs négociations pour ſe mieux aſſurer le Thrône, elle éludoit leurs pourſuites, prétendant qu'elle s'étoit obligée à ſon Couronnement de n'épouſer aucun Prince Etranger. Il y avoit pourtant des Gens de qualité dans le Royaume, qui ne laiſſoient pas de ſe laiſſer tromper par de vaines eſpérances. Jaques Comte d'Aran, Ecoſſois fut un de ceux-là, les Proteſtans d'Ecoſſe l'ayant recommandé, pour Epoux à la Reine, comme le meilleur moyen d'unir les deux Nations; elle fit cas de ce Seigneur, mais ne laiſſa pas de rejetter la propoſition qui lui fut faite en ſa faveur. Un Chevalier Guillaume Pickering qui avoit été employé en pluſieurs Ambaſſades, & élevé à la Cour de France, aſpira auſſi à cet honneur, quoi que fort au deſſus de lui. Thomas Howard Comte d'Arundel & en-

suite Duc de Norfolke, descendu d'une des plus Nobles & des plus riches familles d'Angleterre, dont le crédit & l'autorité étoient fort grands, songea aussi à ce mariage, quoi que déja fort avancé en âge; mais voyant que sa vieillesse étoit tournée en ridicule & méprisée, il désista de sa poursuite, quitta la Cour, & passa dans les païs étrangers, d'où il ne revint jamais en Angleterre.

Elle prit petit à petit aversion pour le mariage.

Elle continua dans cette résolution de vivre Vierge avec une constance qui fut admirée alors & l'a toûjours été depuis ce tems-là, tant qu'enfin elle se mettoit en colére quand on lui parloit de mariage, ses Sujets le souhaittant aussi ardemment qu'elle le fuyoit. Tout le monde en cherchoit la raison, & il y avoit des gens, qui en parloient avec peu de respect, & faisoient des conjectures fort injurieuses à la Reine; mais d'autres attribuoient cette aversion & avec plus de probabilité, à l'habitude qu'elle avoit contractée de vivre chastement, qui met une bride à toutes sortes de désirs irréguliers, ou à la crainte de changer de fortune ou de

voir

voir son pouvoir diminué. Cette Princesse pouvant raisonnablement craindre que quiconque l'auroit épousée, auroit pris la principale administration des affaires, & auroit ainsi anéanti son pouvoir & sa réputation. D'autres encore croyoient que c'étoit par le Conseil de ses Amis, qui lui persuadoient de souffrir qu'on entrât en des traités de Mariage avec des Princes Etrangers, pour les rendre plus favorables aux interêts de la Reine, par l'espérance de la gagner. Quelle que soit la cause de cette constance, qui n'est reconnuê que de Dieu, il faut avouër que si cette Princesse avoit été de la Réligion Romaine, cette seule vertu auroit fort contribué à l'a faire canoniser, & elle le méritoit mieux, que plusieurs Vierges de cette Réligion qui ont été déclarées saintes pour leur chasteté.

Le commun Peuple d'Angleterre crut pendant fort long tems, que Robert Dudley, Comte de Leicester & Grand Maître de la Maison de la Reine épouseroit enfin Elizabet. Il étoit le plus jeune des fils de Jean Dudley, Duc de Northumberland, qui avec ses

Caractére ou Portrait du Comte de Leicester.

fils Jean appellé Comte de Warwick, les Chevaliers Ambroise, Guilford, & Henri Dudley avoit été convaincu du crime de haute trahison, le Pére & le Chevalier Guilford son fils ayant été décapitez l'an prémier du Régne de la Reine Marie. Ce Robert, qui étoit le plus jeune de tous, n'avoit été ni poursuivi en Justice, ni deshonoré par conséquent, à cause de sa jeunesse. Ce Gentilhomme étoit bien fait, de bonne mine, & très-beau de visage, ayant le front haut ce qui ne diminuoit pas sa beauté. Il étoit grand Politique, mais point Soldat, & quoi que sa vie ne fut pas des plus saintes, il écrivoit néanmoins des Lettres pleines de piété & de dévotion. Ce Favori étoit alors dans la fleur de son âge, d'un port Majestueux, l'air grave & modeste, grand flatteur, & d'un dehors aisé & agréable en apparence. Il avoit tant de bonnes qualitez extérieures, que la Cour & la ville se disputoient, à qui auroit l'honneur de son éducation. La parade qu'il faisoit de sa fidélité, de sa vigilance & de son zéle pour le service de la Reine, lui avoit attiré les bonnes graces & l'amitié

mitié de cette Princeſſe. Il occupa pendant long-tems, le prémier poſte à la Cour, & fut eſtimé le prémier Miniſtre d'Etat, quoi que ſes Conſeils ne fuſſent pas toûjours heureux. Ambroiſe Dudley ſon Frére avoit hérité des biens & de la ſageſſe de cette famille, car il avoit toute l'induſtrie & les artifices de Publican Dudley ſon Grand Pére & toute la Politique de Northumberland ſon Pére. Il étoit l'homme le plus réſervé de ce ſiecle là, qui voyoit tout, ſans ſe faire voir, & dont perſonne ne connoiſſoit le ſécret que le ſcrutateur des cœurs. Il devint ſur la fin de ſes jours chagrin & fâcheux avec ſes Supérieurs, inſolent avec ſes égaux & ſes inférieurs, ingrat envers ſes amis, dangereux pour ſes Ennemis, & enfin inſupportable à tout le monde, hormis à la Reine. Elle le fit premiérement Grand Ecuyer, & enſuite Comte de Leiceſter, pour les perſécutions que ſes Anceſtres avoient ſouffert ſous les Régnes de ſon Pére & de ſa Sœur. Mais le Peuple qui pénétre rarement dans les ſecrets des Princes, attribuoit tout ſon crédit & ſa bonne fortune, à ſon

Esprit, & à sa bonne mine, ce Seigneur semblant avoir été formé par l'art & la nature, pour s'attirer l'admiration & la bienveillance du beau Sexe: car outre son air charmant & engageant, il dançoit admirablement bien, & une des meilleurs dançes de ce tems-là, fut nommée de son nom, la dançe de Leicester. Lors qu'il vit que la Fortune secondoit ses ambitieux desseins, il se méconnut & s'enorgueillit. La foule de ceux qui lui faisoient la Cour & lui rendoient leurs respects, devint si grande, qu'il oublioit leurs noms. Il changeoit fort souvent d'habits, & affectoit la galanterie jusqu'à l'excés. Il se méloit de tout, pour s'avancer; il entreprenoit les affaires de la Paix & de la Guerre, à l'exclusion d'autres personnes, qui avoient plus d'expérience que lui particuliérement pour ce qui regardoit la guerre, & qui étoient de très bonne famille. Il s'appliquoit continuëllement à découvrir les affections, les inclinations, la capacité, les forces & les dispositions des autres hommes, & il y réüssissoit si bien, qu'il apprenoit presques toûjours tout ce qu'il

vouloit

vouloit favoir. Il épouventoit & quelques fois ruinoit fes Ennemis, & rétenoit fes amis dans fes interêts, par des apparences de récompenfes. Il fit donner par fon crédit à fes Courtifans, à fes Amis & à fes Parens, des honneurs & des emplois; & lors qu'il en trouvoit les occafions, il vendoit les faveurs de fa Maîtreffe, & les emplois qu'il avoit fait ôter à d'autres. Il en faifoit de même des bénéfices de l'Eglife, mais pour éviter les peines infligées à ceux qui fe rendent coupables de Simonie, il fe contentoit de prendre des obligations ou autres affurances de ce qu'on lui promettoit. On ne fit entrer pendant long-tems, au Confeil d'Etat, d'autres perfonnes; & on ne donna des tiltres qu'à ceux qu'il recommandoit; de forte qu'il fembloit n'être pas tant le particulier Favori de la Reine, que fon affocié dans le pouvoir Royal, auffi étoit il honoré & recherché par tous les autres Seigneurs & perfonnes de qualité. La Reine le fit Comte de Leicefter l'an 1564, lui donna un grand bien des terres de la Couronne, & le fit de Grand Ecuyer

Grand Maître de sa Maison. Elle avoit environ deux ans auparavant, fait Ambroise Dudley son Frére aîné (car Jean l'aîné de tous étoit mort en prison sans enfans, sous le Régne de la Reine Marie,) Comte de Warwick, & lui avoit donné de grands revenus, pour soûtenir cette dignité. Et comme ce bien avoit été pris de ceux qui avoient été confisqués à la Couronne, cela & l'élévation si prompte de ces deux Fréres, qui n'avoient point rendu de grands services à la Couronne du moins qui fussent connus, ni en paix ni en guerre, leur attirérent l'envie & la haine, non seulement de la Noblesse & des Courtisans, mais aussi de tout le Peuple. La maniére de vivre haute & splendide de Leicester, augmenta l'aversion qu'on avoit pour lui, à quoi contribua aussi la rapine qu'il exerçoit sur toutes sortes de gens; entre les autres exemples, il pervertissoit les Loix, & faisoit tourner à son avantage les Testamens des morts. Il ruina plusieurs de ses voisins, par de longs & ennuyeux procés, pour avoir leurs terres qui étoient à sa bienséance. Cependant

dant il étoit entiérement adonné à toutes ſortes de plaiſirs infames, & en avoit apporté des païs Etrangers, pluſieurs qui n'étoient point connus dans ce Royaume; il avoit auſſi inventé pluſieurs ragouts ou mets extraordinaires, pour ſatisfaire ſa gourmandiſe. Il beuvoit des Perles & de l'Ambre gris, pour exciter ſon incontinence; & il s'étoit ſi fort accoûtumé aux odeurs de Muſque & autres ſenteurs, qu'il ne pouvoit s'en paſſer mêmes lors qu'il alla commander aux Païs-bas, en qualité de Général; en un mot, il ſurpaſſa de beaucoup tout ce qu'on avoit fait de plus extravagant avant lui, & augmenta malheureuſement tous les desordres de ce tems-là. Quantité de jeunes Seigneurs ſe laiſſérent corrompre par ſon exemple. Cette jeuneſſe étant portée à la débauche, imita aiſément ſes vices; & négligeant de travailler à acquerir des connoiſſances utiles & néceſſaires, elle employoit tout ſon tems, ſon argent & ſon ſoin à s'habiller à la mode de France, & à gratifier ſes ſens, dans la penſée que le bonheur ſouverain de la vie humaine conſiſtoit dans

la

la volupté & les plaiſirs. On aura de la peine à comprendre la pauvreté qui ſuivit ces dépenſes extravagantes, & les actions infames que ces gens appauvris furent obligés de commettre, pour ſurvenir à leur néceſſité. Le déſeſpoir & cette lâcheté efféminée ou moleſſe les rendant furieux, à la ruine l'Etat. Il eſt certain qu'il n'y a rien ſi capable de ruiner une Nation, & qu'on doive par conſéquent plus éviter, que les Fétes & les Aſſemblées tumultueuſes d'un prodigue Apicius, ou le luxe, & les banquêts d'un Lucullus. Ce fut par ce moyen-là, que Fitz-Alan, dernier Comte d'Arundel, Edoüard de Vere, Seigneur Chambelan d'Angleterre & Comte d'Oxford, le Baron de Windſor & pluſieurs riches Chevaliers & Gentilshommes qui auroient pû être l'ornement de leur Patrie, furent par ſon mauvais exemple & ſa fréquentation, attirés à faire de prodigieuſes dépenſes, par des Feſtins, des Bals, des Jeux & une galanterie déſordonnée, qui ſont ordinairement les ſuites d'une grande abondance. Ils ruinérent par là leurs Terres, & conſommérent leurs biens,

biens, & appauvrirent leurs Familles; outre que ces excès & ces débauches les rendirent lâches & efféminés, les généreuses inclinations & facultez de leurs ames ayant été affoiblies & étouffées, par les charmes des plaisirs.

Il y en a qui croyent que le dessein de ce rusé Comte de Leicester, en débauchant ainsi la Noblesse, lors qu'il commença cette sorte de vie, fut de la rendre molle & méprisable. Quoi qu'il en soit, il est certain, que le grand crédit qu'il avoit auprès de la Reine, étant prémier Ministre d'Etat, & entrant dans tous ses secrets & ses desseins, le fit extrémement haïr de tout le monde. Il avoit par ses ruses & par ses Conseils, empiété toutes les recompenses de la vertu, qui sont les richesses & les honneurs, attachées à la charge de prémier Ministre d'Etat; il vivoit sans Réligion, sans aucune Foi ou fidélité envers les hommes, ne songeant qu'au luxe, à la cruauté & à la rapine. Avec qui a-t-il été dans une amitié constante? y a-t-il quelque honnête homme, dont il n'ait pas été l'Ennemi? Il étoit au suprême dégré, ingrat à ses

Son dessein en débauchant la Noblesse.

à ses Amis ; & si quelqu'un de ses Ennemis avoit, en quelque tems que ce soit, fait paroître son ressentiment, contre son peu d'honnêteté, sa méchanceté, son crédit, & sa perfidie, ainsi qu'on en trouvoit souvent l'occasion, il ne manquoit guéres de le faire assassiner. Plusieurs furent massacrés sous son Ministére, dit un grand homme de ce tems-là, qui ne virent point la main de celui qui les faisoit tomber, & d'autres moururent sans savoir de quelle maladie. Il ne se confioit pas plus d'une année, en ses plus familiers Amis, aprés quoi il les faisoit passer au service de quelque Prince Etranger, ou les envoyoit en l'autre monde. L'An 1583, il mit en Justice un Mr. Edoüard Adern, Gentilhomme, imprudent à la vérité & étourdi, Bigot & zélé Papiste & grand calomniateur ; il se servit pour cela d'un nommé Somervil, enragé Papiste, Beaupére d'Adern & d'un Hall Prêtre ; ayant été déclarés coupables de trahison, ils furent tous condamnés à mourir. Somervil se pendit dans la prison, Adern fut éxécuté, & Hall qui avoit été l'auteur &

la

là cause de tout le mal, fut sauvé par l'intercession de Leicester, ce que tout le monde regarda avec horreur. Il dressoit des embûches à la plus part de la Noblesse, perdant les uns de réputation, & mettant la vie des autres en danger. Il éteignit entiérement quelques Familles Nobles. Il s'emparoit avec impiété & sacrilége, des revenus de l'Eglise, & fit courir risque de la vie à quelques Evêques, & fit perdre à d'autres les bonnes graces de la Reine. Il irrita cette Princesse par ses calomnies & ses médisances contre l'Archevêque Grindal, homme d'une probité & d'une intégrité admirable. Ce bon Prélat fut prémiérement fait Evêque de Londres, & ensuite Archevêque d'York & enfin de Cantorberi. Il fut pendant plusieurs années aimé & estimé de la Reine, jusqu'à ce que par les ruses & les insinuations de Leicester, elle se fâcha contre lui, sous prétexte qu'il favorisoit les Conventicules des Prédicateurs Puritains; mais à la vérité, parce que ce bon Evêque ne vouloit point souffrir les désordres & la vie scandaleuse d'un Médecin Italien, nommé Julio, Favori

Favori de Licester, qui avoit épousé la femme d'un autre homme, pour le quel crime le Prélat le poursuivoit vivement, quoi que le Comte parût en faveur du Criminel.

Leicester recommande à la Reine Robert Comte d'Essex.

Les meilleurs Princes, nonobstant toute la prudence & la prévoyance dont les hommes sont capables, sont néanmoins quelques fois trompés dans le choix de leurs Officiers. Leicester ayant épousé la Comtesse Douairriére d'Essex, qui étoit veuve lors que sa premiére femme mourut, de laquelle il n'avoit point d'Enfans, celle-ci lui persuada facilement de recommander à la Reine le jeune Comte d'Essex son fils, comme une personne propre pour être auprès de sa Majesté; & par cette recommandation, il introduisit ce grand homme à la Cour, & le mit dans les affaires. Ce Seigneur reconnoissoit aussi dans la suite, que toute l'autorité & le crédit qu'il avoit auprès de la Reine, il les devoit à l'assistance de son Beaupére.

Les actions de ce Comte en Hollande.

Après avoir servi quelque tems en Irlande sous son Pére en qualité de Volontaire, & ensuite en d'autres endroits, il

il fut fait Général de la Cavalerie & Maréchal de Camp sous le Comte de Leicester, lorsqu'il alla en 1585. commander les Forces Angloises en Hollande en qualité de Général. Ce jeune Seigneur se comporta dans cette expédition, avec tant de courage, de bravoure, de modération & de sagesse, qu'il s'aquit l'estime & l'amitié de toute l'Armée, & cette réputation lui attira aussi l'affection des peuples, ce qui dans la suitte fut la cause de sa perte. Il est vray, qu'il ne le cédoit à aucun Seigneur de son tems, pour son honnêteté, son courage, sa libéralité & sa sincérité. Mais il avoit moins de prudence & de discrétion que plusieurs autres. Il fut pendant longtems, Favori de la Reine, & sa bonté lui fit souvent employer sa faveur, à faire du bien aux honnêtes gens, & à secourir les Pauvres & ceux qui étoient opprimées. De sorte que toute sa grandeur sembloit n'être logée chez lui, que comme de l'eau dans une citerne ou un réservoir, pour le bien & utilité des autres. On ne lui remarquoit aucun vice que celui des

Son Portrait.

Fem-

Femmes, soûmettant assez facilement toutes ses autres passions à sa raison. Il fut fait Grand Ecuyer en 1585. on l'envoya en France en 1590. avec une Armée Angloise, au secours de Henri IV. En 1596. il fut fait Comte Maréchal d'Angleterre, & ensuite Grand Maître de l'Artillerie en la même année. En 1597. on le fit Amiral de la seconde Escadre de la flotte qui fut envoyée contre Cadis. En 1599. on l'envoya Gouverneur en Irlande avec un plus ample pouvoir que n'en avoit eu aucun de ses Prédécesseurs, & on lui donna une bonne Armée. Cette expédition fut la perte de ce grand homme, son Armée ayant été ruinée sans avoir remporté aucun avantage considérable. Cambden attribuë cela au mécontentement du Comte d'Essex, parce que le Chevalier Robert Cecil avoit été fait Maître des Wards, ce qui l'irrita si fort, lui qui prétendoit à toutes les graces de sa Maîtresse, qu'il partit d'Irlande sans congé & revint en Angleterre, où il périt l'an 1600.

La Reine fatiguée

La Reine étoit naturellement d'une piété & d'une bonté extraordinaires; &

& néanmoins toute sa vertu eut de la peine à la garantir, d'être renduë infame & malheureuse, par les vilainies & les méchancetez du Comte Leicester. Cette Princesse au commencement de son Régne s'étoit trop abandonnée à ses Conseils, & avoit en quelque façon commis sa personne & tout son Royaume aux soins de ce Comte, de sorte qu'elle avoit negligé le reste de la Noblesse qui haïssoit ce Ministre. Les autres Seigneurs se retirérent pour éviter le danger, ou se tinrent comme on dit, les bras croisés, dans l'étonnement & la stupidité, où ils s'abaissérent jusqu'à se rendre les esclaves de ses volontez. Mais Thomas Ratclif Comte de Sussex, Chambellan de la Reine & Président du Nord, Gentilhomme bien fait, constant envers ses Amis & ses Domestiques, Brave & généreux, ne voulut point céder à Leicester, y ayant naturellement & dans leur maniére de vivre, beaucoup d'antipatie entr'eux deux; la Cour fut long-tems partagée entre ces deux Seigneurs, & ils faisoient épier les actions l'un de l'autre.

des infamies de Leicester.

tre. La Reine fit ce qu'elle put pour les réconcilier, mais il lui fut tout à fait impossible; Ils avoient également du crédit, & même du bien, mais leurs desseins & leurs interêts étoient si différens, & ils avoient l'un & l'autre si peu d'envie de se céder, qu'il n'y avoit que la mort, qui pût terminer cette inimitié. Le généreux & vaillant Sussex mourut l'an 1583. Il remontroit souvent à la Reine, que l'avarice & les autres vices de Leicester étoient insupportables; qu'il avoit plus de crédit auprés d'elle que tout le reste de la Noblesse ensemble. Qu'il disposoit de toutes les recompenses de la vertu & de l'industrie; qu'il falloit que tous les autres se soumissent à lui & le servissent. Que son orgueuil, sa paresse, son incontinence & ses maniéres hautaines & dissoluës ne pouvoient plus être endurées; & qu'à peine se trouveroit il un honnête homme dans tout le Royaume, qui ne fut pas convaincu de la vérité de tout cela, & ne souhaittât voir ce méchant homme humilié. Il faut avouër que celui-ci étoit plus honnête homme & meilleur soldat.

soldat. Leicester étoit aussi un Courtisan plus accompli, & un plus grand Politique, non pas tant pour le bien public, que pour son profit particulier.

Portrait du Chevalier Cecile, ensuite Lord Burleigh.

Le Chevalier Guillaume Cecile étoit très savant, d'un jugement extraordinaire, fort modéré & fort prudent. On lui attribuë avec beaucoup de justice, une grande partie de la prospérité dont l'Angleterre jouit sous cet heureux Gouvernement. Il fut fait Secrétaire l'an 5 du Régne d'Edouard VI. Son opposition à l'exclusion de la Reine Marie, lui conserva son estime, quoyqu'il ne fut pas de sa Réligion. L'an premier du Régne d'Elizabet, il fut fait Conseiller d'Etat, & deux ans après Maître des Wards. . . . . Et l'an 14 qui étoit en 1572 il fut fait Grand Trésorier d'Angleterre après la mort de Guillaume Lord Pawlet, ayant le 25 de Fevrier de la précédente année, obtenu une Patente de Lord Baron de Burleigh, ainsi il fut le premier Pair de cette illustre Famille, quoyque son Pére & son Grand Pére eussent eu de

C'étoit une charge considérable supprimée l'an 13. du Régne de Charles II.

 belles

belles charges & de grands employs sous Henri VIII. Dans tous les différens qu'il y eut entre les Comtes de Sussex & de Leicester, le Ministre demeura toûjours neutre, & ne prit aucun parti. Il se fit par là chef d'un troisiéme, & se mit en état de se servir des deux autres, aux quels il fit souvent des affaires. On élevoit des gens pour balancer des factions, & lui pour soutenir un Royaume. Comme il étoit le plus grand homme d'Etat de ce tems-là, il se tenoit toûjours sur ses gardes, pour veiller à la sureté de sa Maîtresse & au bien de son Etat. Leicester étoit le plus rusé homme du siecle, & Cecile le plus habile & le plus courageux; & comme il n'avoit point d'ambition, il s'étudioit à défaire tous les projets que Leicester faisoit pour marier la Reine, & rendre la Nation Esclave. Sussex & lui se jettérent un jour aux pieds de la Reine & prirent la liberté de lui dire que tous ses bons Sujets avoient beaucoup de douleur de voir à combien de dangers Dudlei l'exposoit, & combien il l'avoit déshonorée. Qu'il avoit rompu

rompu toutes les obligations d'un ſujet, & de beaucoup ſurpaſſé les crimes de Northumberland ſon Pére. Qu'il s'étoit vanté de la pouvoir épouſer, ce qui étoit contre l'honneur de ſa Majeſté, & cauſeroit des malheurs à ſon Royaume, car ſes Sujets ne ſouffriroient jamais qu'un débauché & un méchant homme les gouvernât en qualité de Souverain. Ils lui conſeillérent de faire ceſſer les jalouſies de ſon Peuple, & de travailler pour ſon honneur & la ſureté de ſes Amis. Ils lui répréſenterent fort vigoureuſement, l'honneur, le pouvoir & l'avantage qu'elle auroit en épouſant un étranger, & lui recommendérent Charles Archiduc d'Aûtriche ſecond Fils de l'Empereur Ferdinand & Frére de Maximilien II, comme un Prince qui méritoit d'avoir part à ſon affection. Le diſcours de ces deux grands hommes fit de profondes impreſſions ſur l'eſprit de la Reine. Ce Comte fut là deſſus envoyé en 1567 Ambaſſadeur à l'Empereur Maximilien II, pour lui porter l'Ordre de la Jarretiére; mais il avoit auſſi ordre & commiſſion

Le Comte de Suſ-

sex envoyé Ambassadeur à l'Empereur.

mission de traiter de ce mariage, qu'il fit tout son possible pour conclure, quoyque Leicester s'y opposât. La conduite galante de cet Ambassadeur, la pompe de son équipage & de sa suitte lui attirérent l'amitié de l'Empereur, l'estime de l'Archiduc & le respect du peuple, & fit que sa Maîtresse fut aimée en cette Cour là, ce qui lui étoit fort nécessaire contre les attentats du Roi d'Espagne & du Pape: & peut-être étoit ce tout le but de cette négociation. Car on dit que Mylord North qui accompagna Sussex, avoit des ordres secrets de traverser toutes ses négociations, comme il fit, & par des scrupules inventés exprès, retarda & enfin rompit toute cette entreprise. On croit que Leicester fit faire toutes ces objections, pour mieux assurer sa grandeur. Ce Grand Seigneur mais méchant homme, après avoir contesté pendant plusieurs années, avec les partis opposés qui s'élevoient à la Cour contre lui l'un après l'autre, & qu'il vit que sa faveur commençoit à décliner auprès de la Reine, pour avoir épousé en secret la

Perte de Leicester

Comtes-

Comtesse d'Essex, sa premiére femme étant encore en vie; craignant la Justice Divine, le changement des tems, & le nombre de gens qu'il avoit irrités contre lui, il obtint de la Reine en 1585 une Commission pour lever 500 hommes pour être envoyés en Hollande & en Zélande; il fut ensuite par une autre, constitué Lieutenant & Capitaine Général de toute l'Armée qu'on devoit envoyer au service des Provinces-Unies contre les Espagnols, & il partit dès cette année là. Il n'eut pas un trop bon succès dans cette expédition, desorte que l'année suivante, les Hollandois firent de furieuses plaintes contre lui, pour avoir mal dépensé leur argent & mal ménagé leurs affaires, sur quoi il fut rappellé. Et comme leurs plaintes le suivirent jusqu'ici, il dit à la Reine, que l'ayant envoyé là avec honneur, il espéroit qu'elle ne le feroit pas revenir avec honte, & qu'elle n'enterreroit pas en vie, un homme qu'elle avoit élevé de la poussiére. Il quitta aussitôt la Cour, & le 4. du mois de Septembre suivant, il mourut au Parc de

Corhburi, dans la Province d'Oxford. C'eſt ainſi que finit ce Favori ayant perdu en un an à la guerre, toute la réputation & la faveur qu'il avoit acquiſe à la Cour pendant un grand nombre d'années.

Portrait de Mylord Willoughbi.

Peregrine Lord ou Seigneur Willoughbi de famille noble, bon ſoldat & vertueux étant un des Commandans ſous Leiceſter, lui ſuccéda en qualité de Général des Forces Angloiſes aux Païs-bas ; il avoit plus d'expérience & de courage que ſon Prédéceſſeur, auſſi eut il de meilleurs ſuccès. Il eſt nommé par les Hiſtoriens de ce tems-là, premier Capitaine de la Reine, & ils diſent qu'il entendoit parfaitement l'art militaire. Il rendit de fort bons ſervices aux Etats de Hollande, & particuliérement par la vigoureuſe défenſe de Bergen-op-Zoom, que le Prince de Parme avoit aſſiegé en 1588. Il eut néanmoins la même deſtinée que ſon Prédéceſſeur, car les Hollandois ſe plaignirent auſſi de lui, quoyqu'avec moins de juſtice que de Leiceſter; ſon innocence le juſtifia pourtant, de ſorte qu'en 1519 il alla en

en qualité de Général, commander 4000 hommes que la Reine envoyoit en France au secours du Roy de Navarre, & il mourut l'année 1601.

La Reine pendant tout son Régne, prit tout le soin imaginable d'établir son Gouvernement, par le Conseil, la vertu & la fidélité de plusieurs Personnes sages & habiles, qui employoient tout leur tems à travailler au bien public & à la tranquilité de ses Royaumes. Le Chevalier François Walsingham Sécretaire d'Etat fut entre ceux-ci, un des plus capables, & l'ornement de sa Cour & de ses Conseils. Ils exerçoit cette charge avec tant de diligence & d'exactitude, & prenoit ses mesures pour la sureté de sa Maîtresse & de ses Etats ainsi que de la Réligion Protestante, avec tant de prudence & de précaution, qu'il étoit presqu'impossible que rien arrivât, que son soin ou sa vigilance n'eussent prévû, ou que ses Espions n'eussent découvert. Il avoit pour maxime, qn'on ne sauroit jamais trop acheter la connoissance de ce qui se passe; aussi dépensa t'il tout son bien & employa tout

Portrait du Chevalier François Walsingham.

son tems au service d'Elizabet, & il mourut en 1590 dans une si grande pauvreté, que cette Princesse fut obligée de donner à sa Fille de quoi la marier. On a souvent oui dire à la Reine, que les soins, la diligence & l'habilité de ce Ministre, avoient été au de-là, de ce qu'elle en espéroit.

Lord Burleigh fait Grand Trésorier.

La Reine fit Mylord Burleigh Grand Trésorier d'Angleterre, parce qu'il étoit le Caton de son siécle. Il entendoit fort bien les affaires de la Tréforerie, & les ménageoit avec beaucoup de soin & de prudence. Il faisoit entendre à la Reine, que l'argent de la Tréforerie n'étoit pas à elle en propre, qu'il étoit seulement mis entre ses mains pour être employé au bien de son Peuple; qu'ainsi il ne le falloit pas dépenser en choses inutiles, ni à satisfaire l'avarice, ou la friponnerie de ses Ministres, mais au profit & à l'avantage de l'Etat; & que les meilleures choses que quelque personne que ce soit pût faire, étoit de travailler au bien de sa Patrie.

Caractére &

Marie Fille de Jaques V. Roi d'Ecosse étoit une très belle Princesse. Sa

Mére

Mére qui étoit Françoise descenduë de la Maison de Lorraine, lui persuada d'épouser François Fils aîné de Henri II. Roi de France, ce qui lui donna le titre de Roi d'Ecosse. Après la mort de Marie Reine d'Angleterre, la Maison de Guise en France obligea ce Prince & cettte Princesse de prendre les Armes d'Angleterre, parce-qu'elle étoit de la Famille Royale; ils les firent donc graver sur toute leur vaisselle d'argent, s'en servirent dans tous leurs autres Meubles & à leur *seau*, dont la Reine Elizabet fut fort offensée; Marie souffrit aussi qu'on l'appellât Reine d'Angleterre, ce qui irrita toute la Nation Angloise contre elle & contre la Cour de France; car les Anglois crurent qu'on ne pouvoit leur faire un plus grand affront, que de prendre ce titre dans un tems que la France étoit en guerre avec l'Espagne. Cependant la guerre civile qui arriva bien-tôt après en France & dura plusieurs années, le mauvais succés de leurs entreprises en Ecosse, la mort de Henri II. & de François II. & tant d'autres malheurs qui arrivérent à

l'Histoire de Marie Reine d'Ecosse.

ce Royaume après cet attentat, vangérent suffisamment la Reine & les Anglois, de l'affront qu'on leur avoit fait.

Portrait du Chevalier Throgmorton.

Le Chevalier Nicolas Throgmorton étoit vigilant, actif & sage, mais fort emporté. Il étoit alors Ambassadeur à la Cour de France, & enragé de voir affronter la Reine sa Maîtresse, dont il fit de grandes plaintes au Conseil de France. Aprés de longues & ennuyeuses déliberations, & diverses consultations, il obtint enfin par le moyen de Montmorenci Connêtable de France, un ordre ou promesse que la Reine d'Ecosse ne prendroit ni les Armes ni le titre de Reine d'Angleterre ou d'Irlande, pendant la vie de la Reine Elizabet ou d'aucun de ses Enfans. L'envie, la haine & l'animosité que cette imprudente contestation causa entre ces deux grandes Princesses, dont le pouvoir & les charmes étoient assez égaux produisirent de très mauvais effets, & leur firent beaucoup de peine tout le reste de leur vie, & finirent enfin par la mort violente de Marie Reine d'Ecosse.

Les François sembloient ne souhaitter rien davantage qu'un prétexte pour faire la guerre à l'Angleterre. L'Ambassadeur Throgmorton étoit tourné en ridicule à la Cour, & devint le sujet de la raillerie de leurs Comédiens. Un de ses Domestiques lui fut contre le Droit des Gens, enlevé par force, & contre toute sorte de justice envoyé aux Galéres par le Frére du Duc de Guise. On emprisonna, on exposa au mépris & aux mauvais traitement de la Populace, les Anglois qui négocioient en France, sans qu'ils en eussent donné le moindre sujet, ou sans s'être plaint d'eux à la Reine leur Souveraine. Throgmorton souffrit tout cela avec une patience admirable dans la résolution d'en endurer beaucoup davantage, plûtôt que d'abandonner son poste, & de prendre la premiére occasion qui se présenteroit, pour se vanger du mépris qu'on faisoit de son caractére, & d'avoir ainsi violé le Droit des Gens. Il porta ses plaintes fort hautement au Conseil de France, des affrons qu'on faisoit à la Reine sa Maîtresse, des violences, des injures & des extor-

Les François souhaitent la guerre avec l'Angleterre.

extorsions qu'on commettoit envers ses Sujets ; & comme il ne regardoit le Duc de Guise que comme un sujet de la Couronne de France, il en parla par tout avec mépris, ce Duc lui répondant avec la même hauteur. Le Conseil jetta d'un autre côté toute la faute & tout le blâme sur le commun peuple de France, & fit quelque excuse plus spécieuse que véritable, de ce qui avoit été fait. L'Ambassadeur prenant là-dessus Dieu à témoin, combien les François avoient violé le Droit des Gens, la liberté d'un Ambassadeur, qui devoit être sacrée par les Loix Divines & humaines, retourna chez lui, & travailla de tout son possible depuis ce tems-là, à causer des broüilleries en France. Il anima par ses Artifices, Antoine Roi de Navarre, le Prince de Condé son Frére, Montmoranci & tous les autres Pairs de ce Royaume, tant qu'enfin il y alluma une guerre civile & le remplit de troubles & de calamitez qui ne finirent qu'avec la ruine entiére du pouvoir exhorbitant & de la Grandeur de la Maison de Guise. Quoyque cet excel-

excellent Miniftre eut fait toutes ces chofes, il ne trouva pourtant pas à fon retour en Angleterre, la récompenfe qu'il avoit méritée par fon intégrité, fon courage, & fa capacité; parce que Burleigh étoit fon Ennemi, & employoit toutes fortes de moyens, pour abbaiffer cet Efprit trop libre, trop fier & trop hautain, qui fe déclaroit trop fouvent contre lui.

Les François augmentent leur crédit en Ecoffe pour ruiner l'Angleterre.

Les François s'étant aquis par ce mariage, un Droit à la Couronne d'Ecoffe, crûrent que ce leur étoit un beau prétexte d'entrer dans cette Ile, ayant deffein de fe fervir auffi de ces avantages, pour conquérir l'Angleterre. Se fervant des défordres que leurs cruautéz & leur perfidie avoient caufés à l'Ecoffe, ils levérent une puiffante Armée, dont ils donnérent le commandement au Comte de Martignes & à Monfieur de la Broffe deux Officiers d'une grande expérience, & l'envoyérent en Ecoffe. Ces deux Généraux firent tout leur poffible pour élever ceux qui favorifoient les interêts de la France en Ecoffe; ils ravageoient & détruifoient tout ce qui s'oppofoit à

eux; menaçant en même tems, de perdre tous ceux qui en quelque maniére que ce fût, leur résisteroient. Leurs violences & leur cruauté animérent tout le Peuple de ce Royaume contr'eux, & on commença à se dire les uns aux autres, qu'on avoit dessein de ruiner toute la Noblesse Ecossoise, & d'abbattre leur Gouvernement. Les Ecossois commencérent là-dessus à penser tout de bon, de quelle maniére ils se conserveroient, & défendroient leurs terres, contre les courses & les ravages des François. Ceux-ci d'autre côté, trouvant de la résistance & voyant toute la Nation armée contr'eux, lorsqu'ils s'attendoient qu'on se soumettroit avec le plus d'humilité, se retirérent à Leith qu'ils avoient fortifié pour leur sûreté, mais la Noblesse Ecossoise les y suivit. Ils y eut souvent de petites escarmouches entr'eux. Cependant, ceux des Ecossois qui avoient embrassé la réformation, furent les plus maltraités, car ce fut là le prétexte qu'on prit pour envoyer des troupes Françoises en Ecosse: les Réformés de ce Royaume voyant d'ailleurs,

Les Ecossois se plaignent & arment.

leurs, que tant que le mariage de leur Reine avec François II, Roy de France, subsisteroit, ils n'avoient aucune espérance de sûreté contre l'orgueil & la cruauté de leurs nouveaux Maîtres, & qu'ils n'étoient pas en état de se défendre sans quelque secours Etranger, écrivirent à la Reine Elizabet, pour lui répréſenter le misérable état au quel ils étoient réduits, implorant sa protection & son secours, pour les garantir d'une entiére ruine. La Reine qui étoit déja outrée des mauvais traittemens qu'elle avoit reçûs des Guises, & prenant pitié du danger qui menaçoit l'Ecosse, prévoyant aussi en même tems, le risque presques inévitable que couroit son Royaume, si elle souffroit que la France abbatit par la force ou par ruse, cette partie des Ecossois qui faisoit profession de la Réligion Protestante, résolut courageusement & fort prudemment d'entreprendre la défense & la protection de cette Nation. Elle rompit avec les François, dont l'Amitié est en quelque tems que ce soit, fort douteuse & fort incertaine. Elle envoya donc en 1560 Guillaume

Flotte envoyée en Ecosse.

laume Winter Lieutenant Général de son Artillerie, dans le Fryth d'Edimbourg. Cette Armée Navale prit l'Isle de Keth sur les François, chassa la Garnison qu'ils y avoient & secourut les Ecossois qui avoient pris les armes. Elle fit en même tems, le Duc de Norfolke, Seigneur fort experimenté aux affaires de guerre, Président du Nord. Elle envoya aussi en Ecosse Mylord Grey de Wilton, qui avoit fort mal réussi du Régne de sa sœur, dans la défence de Guines près de Calais, avec une Armée composée de 6000 hommes de pied & 2000 chevaux. Il entra par terre en Ecosse, & traitoit fort bien tous ses païs par où il passoit comme un Ami & un Allié qui venoit à leur secours. Il mit le siége devant Leith qui est un Port de mer, dans lequel il y avoit Garnison Françoise. Martignes qui étoit jeune & plein de feu étant poussé par le désir de la gloire, voulut entreprendre de chasser avec 12 Compagnies d'Infanterie l'Armée Angloise, des hauteurs sur lesquelles elle s'étoit postée en arrivant, quoyque les François dussent se battre en

en montant. On disputa d'abord le terrain, avec beaucoup d'opiniâtreté & un grand carnage; les François soûtinrent fort long-tems & fort courageusement la charge de l'Armée Angloise qui les attaquoit en front; mais la Cavalerie Ecossoise ayant fait un tour à gauche & les chargeant aussi en flanc, ils furent enfin chassés de leur poste avec beaucoup de perte, & contraint de rentrer dans Leith. Il en auroit échappé fort peu, si la Cavalerie Angloise eut aussi bien fait son devoir que la Cavalerie Ecossoise. Les François quoyque battus, ne se tinrent point en repos; car le 15 d'Avril, ayant fait une sortie, il surprirent les Gardes avancés, les taillérent en piéces, entrérent de force dans les lignes, enclouérent trois piéces du canon des Anglois, & firent prisonnier un de leurs Officiers nommé Maurice Berkley. Mais Robert Crofts & Cuthbert Vaghan deux autres Officiers Anglois se jettérent sur les François qui s'étoient trop avancés, & les repoussérent dans la ville. Arthur Fils aîné du Lord Gray qui commandoit dans la tranchée fut bles-

sé à l'épaule dans cette sortie d'un coup de mousquet, dans le tems qu'il résistoit courageusement aux François. Cette sortie anima les Anglois, qui remarquant que leurs batteries ne faisoient pas grand effet contre les ramparts à cause de leur éloignement, s'approchérent de la ville, & en dresérent de nouvelles. Il ne manquoit rien dans la place de ce qui étoit nécessaire, pour faire faire à la Garnison, une vigoureuse défense. Les ramparts & les Bastions étoient garnis de soldats très bien armés, qui tiroient furieusement sur les Anglois, dont plusieurs étoient blessez ou tués, & faisant outre cela la nuit & le jour de vigoureuses sorties. Les Nôtres supportérent tout cela avec tant de bravoure & de patience, qu'à la fin ils surmontérent toutes ces difficultez. Le dernier jour d'Avril, le feu prit à quelques maisons de la ville, & dura toute la nuit. Les Anglois ayant tourné leur canon, sur le quartier où étoit le feu, épouventérent les Habitans, & augmentérent l'incendie; de sorte que cette même nuit là, ils passérent la digue & prirent
la

la hauteur des ramparts. Les Assiegés n'étoient guéres moins vigilans que les Assiégeans ; ils eurent à la fin, le bonheur d'éteindre le feu, & d'empêcher que les Anglois n'en tournassent l'épouvente à leur avantage. Après cela, les Nôtres brûlerent les moulins sur la Riviére de Leith, qui tombe en cet endroit là dans le Frith d'Edimbourg, & donne le nom à la ville ; ils ruinérent ce qu'ils ne pûrent brûler. Le 5 de May, les Anglois donnérent un assaut à la place, étant assistez des Ecossois, que commandoit un nommé Vincer : les François, quoyque fort épouventés de voir les Anglois approcher avec tant de hardiesse, ne laissérent pas de défendre courageusement les ramparts ; & les Echelles s'étant trouvées trop courtes, & les eaux du fossé, qui avoient été rétenuës par la Garnison, étant plus profondes que les Anglois n'avoient crû, ils y perdirent 160 hommes, sans gagner un pouce de terre. Le Sieur Crofts porta le blâme de tout ce malheur, parce qu'il s'étoit tenu sans bouger, dans l'endroit où il devoit agir, sans faire diver-

diversion des Ennemis ni envoyer du secours à ceux qui étoient engagés. Le Duc de Norfolk & Mylord Gray s'en plaignirent à la Reine, qui l'ayant fait venir devant le Conseil, lui fit ôter le Gouvernement de Berwick. Le Duc de Norfolk pour relever le courage presque abbatu des Anglois, leur envoya un nouveau secours de 2000 hommes, pour renforcer leur Camp, & arrêter l'insolence des François, qui étoit encore augmentée depuis le mauvais succès des Assiégeans, de sorte qu'ils firent de plus fréquentes sorties depuis cela, qu'ils n'avoient fait auparavant. Le Duc écrivit en même tems à Mylord Gray pour consoler l'Armée de ce malheur, & pour l'assurer qu'il suivroit dans peu de tems ce renfort, avec toutes les Forces qu'il avoit sous son commandement. Cette recruë leur fit oublier leur perte, & fit naître aux Assiégeans une très grande envie de se vanger de la disgrace qui leur étoit arrivée, & de recouvrer leur réputation. Les Assiégés avoient jusque là employé toutes sortes de moyens, pour faire lever le siége, mais fort

fort inutilement, & ils n'étoient pas moins pressés par la famine dans la ville, que par les Ennemis qui étoient dehors. Et comme ils n'avoient aucune espérance d'être secourus, ils résolurent enfin, avec le consentement du Roi de France, de capituler avec la Reine, ne voulant pas traiter avec les Ecossois qu'il regardoit comme ses Sujets. Elizabet envoya pour cet effet le Chevalier Guillaume Cecile, & le Chevalier Nicolas Throgmorton à Edimbourg. Mylord James Pair Ecossois proposa qu'il fut inséré quelque chose dans ce Traité, en faveur des Ecossois; mais le Chevalier Cecile lui répondit, qu'il n'appartenoit pas à des Sujets de le demander & qu'un Prince ne le devoit point accorder. Les François offrirent à la Reine, que si elle vouloit retirer ses Forces d'Ecosse, ils lui rendroient Calais; à quoi elle répondit généreusement qu'elle ne faisoit pas assez de cas de cette Bicoque de Pêcheurs, pour hazarder à cause d'elle l'Etat de la Bretagne; ainsi elle tint la balance entre ce Roi & ses Sujets, ne voulant pas souffrir qu'ils se fissent de tort les

uns

uns aux autres. On convint à la fin, que dans vingt jours, les François sortiroient d'Ecosse, & que les fortifications de Leith & de Dunbar seroient démolies. En conséquence de cet accord, les François s'embarquérent le 16 de Juillet, sur la Flotte Angloise; & le même jour, Mylord Gray partit d'Ecosse avec l'Armée, pour revenir en Angleterre où on récompensa le service qu'il venoit de rendre, en lui donnant le Gouvernement de Berwick; mais il n'en jouit pas longtems, car il mourut le 14 de Decembre 1562. Cette guerre dit Cambden, empêcha la ruine de toute la Bretagne, rendit aux Ecossois leur ancienne liberté, confirma la paix, & augmenta la réputation de la Nation Angloise; de sorte que la Reine n'eut depuis ce tems-là, pendant tout son Régne, nul sujet d'appréhender aucun danger du côté d'Ecosse, les Protestans de ce Royaume la regardant comme leur Protectrice & leur Libératrice. Les Anglois reconnoissant aussi qu'elle avoit établi leur sûreté sur de bons fondemens. Elle délivra ainsi

l'Ecosse de ces Etrangers, qui avoient dessein non seulement d'extirper par la violence & par la force, la Réligion Protestante, mais aussi d'ôter à cette Nation sa liberté & ses priviléges, & y introduire un Esclavage insupportable tel qu'il est en France. Les Ecossois eurent tant de reconnoissance de ce service, dit le même Autheur qui étoit de ce païs-là, qu'ayant été délivrés par la Reine de cette servitude étrangére, ils signérent une ligue pour maintenir la Réligion Protestante, & pour se servir de la liturgie & des rites de l'Eglise Anglicane.

Premiere Guerre Civile en France.

Il s'éleva après cela, une guerre civile en France; la Reine Elizabet envoya en 1562. un secours sous le commandement du Comte de Warwick, au Prince de Condé, au Comte de Rohan & à Coligni, qui étoient les Défenseurs de la Réligion Protestante & des libertés de ce Royaume. Les Protestans s'étant eux mêmes opposés à ce secours, elle envoya de nouvelles Forces, & de grandes sommes d'argent; ils mirent néanmoins alors le Havre de Grace entre ses mains,

pour

pour caution de leur fidélité, & on y fit entrer une Garnison Angloise. Mais leur appréhention du Parti Papiste n'étoit pas plûtôt un peu diminuée, par quelque paix qu'on leur accordoit, qui pourtant n'étoit pas de longue durée, qu'ils se joignoient avec leurs Compatriotes Papistes, pour chasser leurs bienfaiteurs, & tâcherent par la force & la violence de faire retomber cette ville entre les mains du Roi de France. Le Comte de Warwick voyant ses troupes diminuer & se consumer par la guerre à la campagne, & par la peste dans la ville, & qu'il ne pouvoit attendre aucun secours assez à tems, commença à traiter avec les Ennemis; & le 28 du mois de Juillet 1563 les articles de la reddition furent signés. Il entra le lendemain, dans le Havre, une Flotte Angloise de 60 vaisseaux, sur laquelle on embarqua la Garnison, pour repasser en Angleterre; les Réformés ayant eu, comme tout le monde le reconnoît, la principale part à faire sortir leurs Libérateurs.

Mort de Fran-

La mort de François II Roi de France arrivée le 5 de Décembre 1560,

1560, n'ayant régné que 17 mois, fit échouër tous les desseins ambitieux que les François avoient formés de conquérir l'Angleterre & de réduire l'Ecosse, & mit fin aux craintes des deux Royaumes sur ce sujet. Marie Reine d'Ecosse ayant ainsi perdu son cher Epoux, s'ennuya bien-tôt en France. De sorte qu'ayant fait amasser un petit nombre de vaisseaux, elle s'embarqua à Calais le 14 d'Août, & mit pied à terre à Leith, le 20 du même mois de l'année 1561, ayant été accompagnée dans son voyage, de plusieurs Personnes de qualité de l'un & de l'autre sexe, tant François qu'Ecossois. Cette Princesse eut envie quelque tems après, d'épouser Charles Archiduc d'Aûtriche; mais Elizabet s'y opposa, & lui proposa le Seigneur Jaques Darnley Fils aîné du Comte de Lenox, Héritier présomptif après sa mort, des Couronnes d'Angleterre & d'Ecosse; de sorte que ce mariage lui assuroit sans contestation le titre qu'elle avoit d'ailleurs, à la Couronne d'Angleterre après la Mort d'Elizabet. Elle l'épousa donc à

çois II Roi de France.

Edimbourg l'an 1565; & l'année suivante, elle accoucha d'un Fils qui fut nommé Jaques, à la grande joye & satisfaction des deux Nations; car on le regarda dès lors, comme un des Piliers de la Chrétienté, l'ornement de son Païs & de sa Famille; & tout le Monde prévit qu'il seroit un jour Roi de la Grand Bretagne, ainsi qu'il arriva dans la suitte, par la Providence admirable de Dieu.

Ce mariage eut des suittes si fâcheuses & si tragiques, que la pensée même en fait horreur, & qu'à peine les sauroit on assez regréter. Marie Stewart Veufve de François II Roi de France, Reine légitime du Royaume d'Ecosse, Présomptive Héritiére des Couronnes d'Angleterre & d'Irlande, Mére de Jaques VI, devint peu de tems après un triste exemple de l'inconstance des choses de ce Monde. Mylord Darnley, son Epoux ayant par jalousie fait assassiner un David Rixio Secrétaire de la Reine, fut lui même premiérement empoisonné & ensuite assassiné à Edimbourg l'an 1567. La Reine étant soupçonnée d'avoir

d'avoir trempé dans ce meurtre ; fut déposée, & ensuite mise prisonniére dans un Château situé au milieu du Lac de Locklevin, où on la contraignit de signer une démission de la Couronne & du Gouvernement d'Ecosse, ce qui arriva en 1568. La Reine par une espéce de miracle se sauva le 2 de May de sa prison ; & leva quelques troupes pour tâcher de recouvrer sa Couronne : mais ses Forces furent entiérement défaites & dispersées par celles du Régent d'Ecosse ; de sorte que n'ayant personne à qui se fier dans ce Royaume, elle s'embarqua pour passer en France. Mais ayant été par la tempête ou par la perfidie de ceux qui la conduisoient, amenée en Angleterre, on la débarqua le 17 du même mois à Warkinton dans la Province de Cumberland, & bien-tôt après on l'envoya prisonniére dans le Château de Carlisle ; cette Princesse ayant été chassée de son païs par ses Sujets, se vit cruellement arrêtée & perdit sa liberté, où elle espéroit rencontrer un réfuge & un Sanctuaire. Les Loix de l'hospitalité, & cette affection que la

Son emprisonnement dans le Château de Carlisle.

Nature enseigne à tous les hommes, d'avoir pour ceux qui sont de même famille, ne furent pas capables de la protéger contre la jalousie d'une Reine sa Rivale. Marie Reine d'Ecosse se voyant réduite dans ce déplorable état, abandonnée de tous ses Sujets, de tous ses Officiers & Domestiques, & obligée de courir environ 60 miles en un jour pour se sauver, & ne ne se croyant pas encore en sûreté qu'elle n'eût passé la mer; elle fut jettée en Angleterre; elle écrivit à la Reine d'Angleterre par un nommé Beton, & lui donna un Diamand qu'Elizabet lui avoit envoyé, comme une marque & un gage de son affection; elle lui ordonna de dire à la Reine, qu'elle avoit dessein de quitter l'Ecosse & de venir en Angleterre, la priant très instamment de lui envoyer le secours qui lui étoit nécessaire en cas que les Ecossois continuassent à la tourmenter. La Reine assura ce Gentilhomme, qu'elle donneroit à Marie des marques de toute l'affection qu'elle pouroit attendre d'une sœur. Marie partit d'Ecosse avant que

que ce Messager fut revenu vers elle, contre l'avis de tous ses Amis, & vint en Angleterre. Elle n'eut pas plûtôt mis pied à terre, qu'elle envoya une seconde Lettre en François à Elizabet; elle lui dit sur la fin qu'elle étoit venuë dans son Royaume, sur une assurance entiére de l'affection indubitable de sa Majesté pour elle, ne doutant pas qu'elle ne l'assistât, & que par son exemple & son encouragement plusieurs autres ne prissent son parti. Je prie tres instamment vôtre Majesté, lui disoit elle, de me permettre de venir auprès de vous, parce que je suis à présent dans une très grande détresse, ainsi que je vous en rendrai compte, quand il vous plaira de me faire cette grace. Dieu donne à Vôtre Majesté une vie longue & heureuse, & à moy la consolation que j'espére obtenir de sa bonté, par le prompt secours que je vous demande. Elizabet envoya le Chevalier Knolles & quelques autres à la Reine d'Ecosse, pour la consoler, & lui promettre de sa part, toute la protection & le secours que selon l'équité, elle lui pouvoit donner, mais ne voulut ja-

mais souffrir qu'elle vint la trouver. Elle ordonna qu'on la transferât à Carlisle, comme une place plus sûre pour elle, que celle où elle étoit alors, d'où les Ecossois auroient pû la venir enlever. Marie écrivit là dessus une troisiéme Lettre à Elizabet & la lui envoya par le Lord Harris. Elle la supplioit encore de la laisser venir auprès d'elle, pour lui rendre compte des maux que lui avoient fait ses Sujets, & répondre aux accusations qu'ils prétendoient porter contre elle; qu'il étoit de la derniére équité & justice que la Reine Elizabeth l'admit en sa présence, elle qui étoit sa proche parente, présentement éxilée, & qu'elle entendit ce qu'elle avoit à lui dire pour sa défence; qu'elle la rétablit dans son Royaume, dont elle avoit été fort injustement chassée, par des Gens qui avoient été justement bannis pour leurs trahisons contr'elle, & auxquels elle n'avoit pardonné, & redonné leurs biens, qu'à la priére de la Reine d'Angleterre, à sa perte & à sa ruine, comme il paroît évidemment, à moins que sa Majesté ne l'empêchât. Qu'elle

Troisiéme Lettre de Marie.

conjuroit donc encore une fois sa Majesté, ou de souffrir qu'elle se rendît auprès d'elle & de l'assister, ou de lui permettre de sortir d'Angleterre, pour aller chercher du secours ailleurs; de ne la pas rétenir davantage comme une Esclave & une prisonniére dans le Château de Carlisle, parce qu'elle étoit venuë de son bon gré en Angleterre, dans la confiance qu'elle avoit prise sur les Lettres qu'elle lui avoit écrites, les messages qu'elle lui avoit envoyés, & les assurances qu'elle lui avoit données d'une honorable réception.

Cette Lettre amolit beaucoup le cœur de la Reine, & la toucha sensiblement. Elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir pitié du triste & déplorable état d'une si proche Parente, que ses Sujets après avoir pris les armes contr'elle, avoient précipitée du Trône, & mise dans une prison; qui avoit été en très grand danger de perdre la vie, condamnée sans être oüie, privée de son Royaume, & s'étoit retirée & sauvée chez elle, dans l'espérance & même dans la confiance qu'elle la secourroit. Qui dans cet état, consentoit que la Reine

 d'An-

d'Angleterre fut son Juge, & qu'aprés l'avoir oüie, & entendu aussi ses *Sujets*, elle prononçât ce qu'elle trouveroit être juste & raisonnable.

Miserable état des Princes de la Terre.

Il est certain que les Princes sont la plus malheureuse partie du Genre humain; parce qu'ils sont souvent réduits à de si grandes extrémitez, qu'ils ne savent de quel côté se tourner. Les Crimes, la misére, la ruine ou le deshonneur les environnent de toutes parts, de sorte qu'il leur est souvent impossible d'éviter deux de ces malheurs tout à la fois. Si Elizabet avoit mis en liberté & renvoyé la Reine d'Ecosse, il est indubitable que celle-ci auroit trouvé quantité de Gens qui l'auroient reçûë & gardée, pour servir d'instrument & de prétexte, pour ruiner l'Angleterre & l'Ecosse. Il étoit à craindre si elle la retenoit en Angleterre que son humeur engageante, sa Jeunesse & sa beauté, avec son grand attachement à la Réligion Pápiste, ne lui attirât plusieurs Anglois qui eussent pris son parti, étant d'ailleurs regardée comme l'Héritiére présomptive de la Couronne aprés la Reine Elizabet, ce qui pourroit causer des troubles en Angleter-

gleterre. Les Miniſtres Etrangers auroient des ordres de leurs Maîtres, lorſqu'on ſauroit une fois l'état de ſes affaires, de favoriſer ſes interêts. Qu'elle avoit un Parti en Ecoſſe qui tâcheroit de la remettre ſur le Thrône, pour ruiner l'autre Parti, & faire par ce moyen là leur fortune. Qu'on ne pouvoit pas tout à fait ſe fier à la fidélité de ceux à qui on avoit confié la garde de ce précieux dépôt; que ſi il arrivoit qu'elle mourût, quoyque de mort naturelle, on ne manqueroit pas de calomnier la Reine en l'accuſant de l'avoir fait mourir. De ſorte qu'Elizabet voyoit tous les jours naître de nouvelles difficultez. Si on laiſſoit aller la Reine Marie en France, il étoit à craindre que les Guiſes qui étoient ſes Parens du côté de ſa Mére ſe ſervant de ſon Droit, ne renouvellaſſent leurs vieilles prétentions ſur l'Angleterre, ou la ſienne au Thrône, ce qui pouroit engager pluſieurs Gens dans ſon Parti, ſoit à cauſe de la Réligion, de la probabilité d'un bon ſuccès, ou enfin par une envie enragée de changer le Gouvernement, qui quelque aiſé & doux qu'il puiſſe être, ne ſauroit ja-

mais plaire à tout le Monde. Qu'en la laissant aller, on romproit l'alliance & la bonne intelligence qu'il y avoit entre l'Angleterre & l'Ecosse, qu'on regardoit alors comme la chose la plus utile qu'on pût s'imaginer, à l'Angleterre; & on pouvoit encore appréhender, que si par son moyen, le Parti Papiste l'emportoit en Ecosse, sur celui des Protestans, ils ne renouvellassent leur ligue avec la France; & cela auroit été d'autant plus fâcheux en ce tems-là, que l'Angleterre ayant eu autrefois l'amitié de la Maison de Bourgogne pour balancer celle d'Ecosse, à présent que les Etats de cette Famille étoient tous unis à la Maison d'Aûtriche en la Personne de Philippe II. Roi d'Espagne, l'Angleterre n'avoit pas un Allié en qui elle se pût fier, que les Ecossois. On pouvoit craindre, si elle étoit remise sur le Thrône d'Ecosse, que ceux qui étoient du Parti Anglois, ne fussent ruinés, & que les Partisans de la France n'envahissent tout le pouvoir; que le jeune Prince ne fût exposé à plusieurs dangers; que la Réligion Réformée qui étoit alors bien établie dans ce Royau-
me,

me, ne fut changée; que les François & d'autres Etrangers n'y fussent attirés & bien reçûs; que l'Irlande ne fut pillée davantage par les Montagnars Ecossois, qu'elle n'avoit jamais été; & qu'enfin la Reine Marie elle même ne courût un plus grand risque de perdre la vie quoyqu'au milieu de ses propres Sujets.

La plus grande partie du Conseil d'Angleterre fut là dessus d'avis, qu'on la devoit retenir ici comme prisonniére de guerre, jusqu'à ce qu'elle eût donné satisfaction pour avoir pris le titre & les Armes de Reine d'Angleterre, & pour la mort du Lord Darnley qui étoit sujet de cette Couronne. La Comtesse de Lenox fournit au Conseil un prétexte de cette seconde demande, étant venuë se jetter aux pieds de la Reine & lui demander justice les larmes aux yeux, tant en son nom qu'en celui de son Mari, la suppliant en même tems qu'on fit le procés à Marie Reine d'Ecosse, pour avoir fait assassiner leur Fils. La Reine lui répondit avec autant de douceur que de sagesse, que la Comtesse ne devoit pas accuser d'un aussi grand crime qu'é-

Résolution prise de la retenir comme prisonniére de guerre.

toit celui-là, une Princesse de si près alliée à la Couronne, du quel il n'y avoit d'ailleurs aucunes preuves certaines. Qu'on vivoit dans un tems où régnoit l'injustice & la méchanceté, que la malice étoit couverte de préjugez, & qu'on ne faisoit point de difficulté d'accuser les Personnes les plus innocentes, des crimes les plus noirs & les plus horribles; que cependant, il y avoit une Justice proche le Thrône de Dieu qui voyoit tout, & qui étoit le meilleur vangeur de toutes les infames actions commises en secret.

La Reine n'agit point par un esprit de jalousie ou de vengeance.

Tout cela fait voir combien il se trouva de difficultez de toutes parts dans cette grande affaire. Que la Reine n'agissoit point par un esprit de jalousie, ou de vengeance de ce qui s'étoit passé; & que ce n'étoit pas par aucun ressentiment qu'elle opprimoit cette Reine éxilée, mais après avoir considéré toutes choses avec beaucoup d'application. Cependant, le Lord Harris qui étoit à la Cour pour solliciter en faveur de la Reine d'Ecosse, le faisoit avec beaucoup d'empressement, priant Elizabet, de ne pas trop tôt ajouter foi à aucune accu-

ſation produite contre une Reine Souveraine, qu'elle n'eut été entenduë ; & que le Comte de Murray premier Régent d'Ecoſſe ne ſe précipitât point à faire aſſembler les Etats du Royaume, ce qui ruineroit la Reine dépoſée & tous ſes bons & fidéles Sujets. La Reine ſe ſervit de ſon Autorité, pour prier Murray de ne rien précipiter ; mais il ne laiſſa pas de continuër ; il aſſembla les Etats, fit faire le procès à pluſieurs de ceux qui avoient pris les armes pour la Reine, & fit confiſquer leurs biens & leurs Maiſons. Elizabet étant extrêmement irritée de ce procédé, envoya le Chevalier Gaultier Mildmay au Régent pour lui dire de ſa part, qu'elle ne pouvoit pas demeurer en repos, & voir l'Autorité ſacrée des Princes mépriſée par leurs Sujets & foulée aux pieds par des Factieux ; que quoi qu'ils euſſent oublié leur devoir & perdu le reſpect qu'ils devoient à leur Reine, elle ne pouvoit pas oublier l'affection & la compaſſion que ſa piété l'obligeoit d'avoir pour une ſœur & une Reine voiſine ; qu'il falloit donc ou que Murray vint en perſonne trouver Elizabet, ou qu'il en-

Mildmay envoyé en Ecoſſe pour menacer le Régent.

envoyât quelques Gens habiles, qui pussent répondre aux plaintes de la Reine d'Ecosse contre le Régent & ses Adhérens, & faire voir les raisons pour les quelles ils l'avoient déposée; que s'ils ne se rendoient incessamment auprès d'elle, elle renvoyeroit la Reine d'Ecosse, & lui préteroit toutes ses Forces, pour la remettre sur son Thrône; il l'exhorta en même tems de la part d'Elizabet, de ne point rendre ses joyaux ni sa Garderobbe, quoyque les Etats lui eussent donné permission de le faire.

Murray vient en Angleterre. Le Comte de Murray vint là dessus en Angleterre avec quelques autres Seigneurs; la cause de la Reine d'Ecosse fut oüie à York par plusieurs Conseillers d'Etat d'Elizabet; mais on ne put rien décider, à cause des interêts si opposés les uns aux autres, & des appréhensions qu'il y avoit de tous côtés. La Reine d'Angleterre déclara pourtant hardiment, qu'elle détestoit de toute son Ame, l'insolence des Ecossois, qui avoient eu la hardiesse d'abdiquer leur Reine. Lors néanmoins que le Duc de Norfolk crut qu'il étoit juste de retenir le Comte de Murray en Angleterre, & de

de le poursuivre pour la mort du Lord Darnley, que la Reine d'Ecosse offrit de prouver contre lui, quoyque ce Duc fût secondé par les Comtes d'Arundel, de Sussex, de Leicester & de Chinton ensuite Comte de Lincoln, la Reine en fut pourtant fort en colére, & dit ouvertement que la Reine d'Ecosse ne manqueroit jamais d'Avocat, tant que le Duc de Norfolk seroit en vie; de sorte qu'après tout, il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'osa renvoyer ni rétablir la Reine d'Ecosse, crainte d'envelopper l'Angleterre & l'Ecosse en des guerres & des calamités, qui auroient mis les deux Nations en grand danger d'être ruinées : elle auroit voulu d'autre côté, empêcher autant qu'elle auroit pu que cet exemple ne portât préjudice aux autres Princes, & ne mît d'autres Etats en danger en de pareilles circonstances, autant qu'il tendoit alors à leur conservation. Plusieurs Personnes ont tâché de noircir cette action de la Reine, & divers autres se sont efforcez de la défendre & de l'excuser. Pour moi, je crois que le Portrait que Dieu fit de David peut-être appliqué à la Reine Elizabet,

zabet, David avoit fait ce qui étoit droit devant l'Eternel, & tout le tems de sa vie il ne s'étoit détourné de rien qu'il lui eût commandé, excepté l'affaire touchant Urie le Hetien. Aussi dans toute le vie d'Elizabet, on ne trouve que l'affaire de la Reine d'Ecosse, qui puisse lui être reprochée.

On persuade à la Reine de faire faire le procès à la Reine d'Ecosse.

Cette réflexion paroîtra encore plus raisonnable, si nous considérons aussi la mort de Marie; il y avoit près de dix huit ans, qu'elle étoit prisonniére en Angleterre, lors qu'enfin on gagna sur la Reine, de lui faire faire son procès. Plusieurs Seigneurs & autres des Communes d'Angleterre en sollicitoient Elizabet depuis long-tems; ils se jettérent enfin à ses pieds, suppliant la Reine, d'avoir pitié d'eux & de leur condition chancelante, quoi qu'elle négligeât la sienne; ils lui représentérent que sa vie étoit en danger par les menées & les pratiques de la Reine d'Ecosse, & par conséquent leurs vies & leurs biens. Mais comme les Anglois pouvoient empêcher que ces Personnes mal-intentionnées, qui pouvoient inspirer ces méchantes pratiques à la Reine d'Ecosse, ne

ne l'approchassent, aussi étoit il tout à fait déraisonnable que la Reine Elizabet espérât que Marie désistât de tâcher par tous les moyens possibles, de recouvrer sa liberté & son Royaume, quand il en devroit coûter la vie à celle qui la persécutoit. Le Roi d'Ecosse son Fils étoit alors parvenu à l'âge d'homme, & se seroit assuré dans la possession de ce Royaume. La Reine d'Ecosse étoit âgée de 44 ans, & ainsi n'étoit plus si en état d'être environnée de Courtisans, ni de causer de si grands maux dans le Monde par ses charmes & par sa beauté, qu'elle auroit pû faire pendant sa jeunesse. Outre cela, les Etats de Hollande commençoient déja à être assez bien établis, pour balancer la puissance des Espagnols; mais d'autre côté, la Maison de Guise étoit dans sa plus grande splendeur, & le Roi d'Espagne préparoit dans ce tems-là, cette Armée Navale invincible, qui vint effectivement deux ans après, pour envahir l'Angleterre. Ces deux circonstances purent être les motifs qui firent résoudre la Reine à faire cette démarche. Mais quoyqu'il en soit, ce procédé ne sauroit ni ne doit être

justifié. C'est ce qu'Elizabet semble avouër, lorsqu'elle perdit Davison son Secrétaire, pour couvrir sa propre faute, qui pourtant fut par là renduë plus grande.

Procès de la Reine d'Ecosse.

Lorsque la Reine d'Ecosse fut amenée devant les Seigneurs qui lui devoient faire son procès, elle ne voulut pas reconnoître leur jurisdiction, alléguant qu'elle étoit Reine & Souveraine. Le Lord Hatton Chancelier lui répondit,

Harangue subtile de Hatton.

vous êtes accusée, mais pas condamnée; vous dites que vous êtes Reine, je le crois; si vous êtes innocente, vous faites tort à vôtre réputation en évitant d'être jugée. Vous protestez de vôtre innocence, la Reine craint le contraire, & cela avec beaucoup de chagrin & de confusion. On a envoyé ces sages, ces honorables & justes Commissaires, pour examiner vôtre innocence. Ils auront une très grande joye de pouvoir s'en retourner & reporter cette bonne nouvelle. Je vous assûre que la Reine elle même en aura beaucoup, m'ayant assuré lorsque je pris congé d'elle, qu'elle n'avoit jamais rien appris qui lui eut donné plus de chagrin, que lorsqu'on lui dit

que

que vous étiés accusée d'un tel crime. Abandonnés donc ce Privilége inutile de Dignité Royale, qui ne vous peut servir ici de rien. Paroissés devant ce Tribunal, & faites voir vôtre innocence, crainte qu'évitant d'être jugée, vous ne vous attiriez le soupçon des hommes, & ne mettiez sur vôtre réputation, une tache & une calomnie éternelle.

On louë extrêmément ce discours, pour sa sincérité & sa douceur; mais y a t-il rien de plus horrible, que d'ôter par flatterie, à une pauvre Reine captive, ignorante du Droit des Gens & des Loix & destituée de toute sorte d'avis & de conseil, sa Réputation, sa Dignité, son innocence & la vie; & sous le faux prétexte de la tendresse de la Reine pour elle, de la droiture de ses Juges & de son innocence, de l'amener sous une fausse couleur de Justice, sur une Echaffaut comme un sujet, elle qui étoit égale, Ennemie & Souveraine. L'innocence de la Reine d'Ecosse ne consistoit pas, à n'avoir jamais formé de desseins contre la Reine Elizabet, mais dans le droit qu'elle avoit de mettre tout en œuvre & de faire tout son possible, pour recouvrer

sa

sa liberté & son Royaume ; c'est pourquoi bien qu'ils eussent selon leurs idées, prouvé son crime, ils n'avoient rien fait. Elle n'étoit point sujette de la Reine Elizabet, elle ne lui devoit aucune fidélité, & ainsi ne pouvoit être coûpable de trahison contr'elle ; la Reine d'Angleterre devoit la mettre en liberté, & lui ordonner de sortir de son Royaume avant que de pouvoir avec justice, la traitter comme Ennemie. De sorte que tout ce qui se fit ne fut qu'injustice, prétexte & oppression. Et si Nathan le Prophéte avoit été envoyé à la Reine d'Angleterre, il lui auroit assurément dit ce qu'il dit à David, tu las tuée avec l'épée des Enfans d'Ammon. Les plaintes qu'elle envoya faire à Mylord Hatton, & tout ce qu'elle fit pour s'excuser, font voir qu'elle avoit répugnance en elle même, & avoit agi contre les mouvemens de sa conscience. Ainsi ce procédé ne doit jamais servir d'exemple à aucun Prince ni sujet, mais doit être regardé comme le plus vilain endroit & la confusion d'Elizabet, qui d'ailleurs étoit une excellente Princesse.

Les Princes

Après tout, on ne doit pas imputer à Eliza-

Elizabet tout le crime de l'effusion de ce sang Royal & innocent. Les Princes Etrangers, les Prêtres & les Jésuites doivent avec justice porter la plus grande partie du blâme. Parce que lorsqu'ils virent la Reine d'Ecosse en si grand danger de sa vie, ils ne la laissérent jamais en repos, mais faisoient continuellement des conspirations, gagnoient par argent les uns ou les autres, & inventoient tous les moyens imaginables de faire périr Elizabet, & élever Marie en sa place, pour rétablir leur chére Réligion Romaine en Angleterre. Pour faire voir la vérité de ce que j'avance, je raconterai premiérement les troubles & les conjurations que le Parti Papiste excita contre cette Princesse, qui furent toutes à la grande honte de leur Réligion, commencées & continuées sous prétexte d'un grand zéle pour leur Communion, & pour obéïr à ses principes. Le Pape Pie V. en 1570, crut qu'il étoit de sa piété, & que ce seroit une forte preuve qu'il méritoit le nom de Pie, d'armer tous les Sujets de la Reine, contre Dieu, leur Prince & leur Patrie, & il crut fort témérairement, que celui qui vange les parju-

Etrangers & les Prêtres Papistes coupables de la Mort de Marie Reine d'Ecosse.

parjures, lui permettroit de les exempter de l'obligation naturelle qu'ils ont d'être fidéles à leur Souverain légitime, & de les absoudre & relever du serment de fidélité. Il envoya là dessus sa Bulle pour déclarer que la Reine étoit Hérétique, & qu'elle avoit forfait tout son Droit à la Royauté & au Gouvernement. Il excitoit tous les Princes Catholiques ses voisins à prendre les armes contr'elle, & à faire éxécuter cette Bulle. Un Dr. Morton Légat *à latere* du Pape en Angleterre, qui étoit caché dans le Nord parmi les Papistes, attendoit avec impatience, le bruit de cette Bulle, comme le signal de la trahison & de la rébellion. Cependant, il employoit toute son industrie à animer ces esprits enragés, & à enflamer leur haine par de vaines espérances & des promesses ridicules, afin de les engager dans une misérable & cruelle guerre. Les Sujets Papistes d'Angleterre ayant été ainsi débauchés de leur fidélité par l'Autorité & avec l'approbation du Pape, on vit ensuite quantité de séditions & de soûlevemens. Et quelques Seigneurs & Gentilhommes de cette Réligion commen-

La rebellion & les soulévemens en Angleterre.

cérent

cérent à faire voir leurs mauvaises intentions pour leur Prince; c'est ainsi que la Réligion servit de prétexte à la Rébellion & à la perfidie, & qu'elle entretint & augmenta l'une & l'autre. Le premier entre la Noblesse, qui commença à agir contre la Reine, fut Thomas Pierci Comte de Northumberland qui l'an 1569, avoit eu part au mariage qui se devoit faire entre Marie Reine d'Ecosse & Thomas Howard Duc de Norfolke; ce qui ayant été découvert, il se rendit au Comte de Sussex qui étoit alors Président du Nord. Il se joignit bien-tôt après à Charles Nevil Comte de Westmorland, & alors un grand nombre de toutes sortes de Gens se rendit auprès d'eux, ce qui commença à les faire soupçonner par le Gouvernement, de vouloir causer des malheurs à leur païs. Le Président du Nord les envoya querir tous deux à la fois, & leur dit librement ce qu'il avoit oui dire d'eux; mais ils niérent hardiment, de tramer aucune Conspiration contre la Reine: & promirent d'exposer leur vie contre quelque Traître que ce fût, qui prendroit les armes contre leur Souveraine. Nonobstant cela,

Le Comte de Northumberland commence.

Le Comte de Westmorland le suit.

la, l'an 1569, Pierci commença à amasser autant de Forces qu'il pût, ce que la Reine ayant découvert, elle leur manda à tous deux de venir à la Cour. Le Comte de Northumberland étoit si doux, & si éloigné de ce feu & de cette activité que le Chef d'une Faction doit avoir, qu'ayant reçû & lû la lettre de la Reine, il avoit presque résolu d'aller à la Cour & se jetter à ses pieds. Il l'auroit apparemment fait, si ses Domestiques & ceux qui le suivoient qui avoient plus d'envie que lui, de faire du mal, ne l'avoient allarmé une nuit, & donné l'épouvente pour le faire continuër dans sa Rébellion, par leurs artifices. Ils lui persuadérent en même tems, que tous les Catholiques d'Angleterre étoient prêts à établir leur Réligion, & que s'ils négligeoient plus long-tems à le faire, les Princes Etrangers s'en mêleroient, au grand dommage de la Nation. Il s'enfuit là dessus à Branspeth dans le Diocése de Durham, vers le Comte de Westmorland, & se joignant tous deux dans la même révolte, ils mandérent leurs Adhérens & leurs Alliez; ils firent publier une Proclamation au nom de la Reine,

pour

pour commander au Peuple de prendre les armes pour la défence de la Personne de sa Majesté. Ils mirent dans leur Etendart, une Croix avec les cinq playes de Jesus-Christ. Avec tout cela, ils ne purent jamais assembler plus de 2000 Chevaux & 5000 hommes de pied; de sorte que quoyqu'ils eussent dessein d'aller à York, ils n'osérent le faire; & sur les premiers avis que le Comte de Sussex venoit à eux, ils congédiérent les troupes non disciplinées avant qu'il les pût joindre, & se sauvérent en Ecosse. Northumberland n'y demeura pas long-tems avant que d'être découvert par le Régent du Royaume, qui l'envoya prisonnier au Château de Locklevin, & en 1572, le livra à la Reine; & le 22 du mois d'Août de la même année, il fut décapité à York.

Nort-humberland est pris en Ecosse.

Le Comte de Westmorland se sauva en Flandres, & fut reçû sous la protection des Espagnols; il y vécut fort vieux, & en grande néceßité, n'y étant mort qu'en 1584. Il fut le dernier Comte de cette noble Famille, qui avoit joüi de ce titre pendant six générations depuis 1398, & qui fut tout à fait éteinte, ayant été

Westmorland se sauve en Flandres.

été condamné en Parlement, & n'ayant laissé que des Filles. Comme leurs Forces étoient en petit nombre, ils ne firent presque de mal qu'à eux mêmes. Ils marchérent d'abord à Durham, où ils entrérent sans trouver aucune résistance, avec une espéce de petit mais ridicule triomphe; étant entrés dans les Eglises, ils jettérent les Bibles par terre & les foulérent aux pieds, parce qu'elles étoient en Anglois. Ils pillérent tout ce qu'ils trouvérent de bon dans ces Saints lieux, menaçant de faire bien des maux, à tous ceux qu'ils appelloient hérétiques. Ils s'avancérent ensuite vers le Nord & assiégérent Bernard Castle, ou le Château de Bernard, que le Chevalier George Bowes défendit contr'eux onze jours. Ils ne l'eurent pas plûtôt pris que Sussex vint sur eux, de sorte qu'ils furent obligés de se débander & de s'enfuïr. Voilà tous les progrès que fit là Religion Papiste par ce soulévement qui avorta aussi-tôt qu'il fut commencé.

Les causes du méchant succès de ce soulevement.

La Reine n'apprit pas plûtôt cette soudaine révolte, qu'elle fit avec l'avis de son Conseil Privé, publier une vigoureuse & sévére Proclamation, contre ces deux

deux Comtes & tous les autres Commandans & Fauteurs de cette Rébellion, exhortant ſes Sujets à ſe joindre à elle, pour ſe vanger des injures que les Rebelles lui faiſoient auſſi bien qu'à eux. La Réligion Romaine, qui au commencement de ſon Régne n'avoit pû ſe ſoûtenir, quoi qu'elle fût établie par les Loix à ſon avenement à la Couronne, étoit ſi diminuée depuis 13 ans qu'elle avoit alors régné, & elle étoit ſi bien établie ſur ſon Thrône, que pluſieurs Catholiques qui avoient fort envie de recommencer leurs innovations, n'avoient oſé paroître, crainte que la ſuitte ne leur fût fort préjudiciable. De ſorte que divers d'entr'eux envoyérent à la Reine, les Lettres que ces deux Comtes leur avoient écrites, & promirent d'aider ſa Majeſté à ſupprimer cette rébellion. Ces deux Seigneurs ayant été perſuadés par leurs Officiers & Domeſtiques & par une bande de Prêtres téméraires & emportés de ſe révolter, avoient fait ſi peu de préparatifs, qu'il ſembloit qu'ils ne ſe fuſſent ſoûlevés que pour tomber plus bas & ne ſe jamais relever. Mais ce qui hâta davantage leur réduction, fut la

 réputa-

réputation & la valeur de Thomas Ratclif Comte de Suffex, alors Préfident du Nord. C'étoit un Seigneur d'une grande expérience & habileté, qui ayant le commandement en chef dans tout le Nord d'Angleterre, ne leur donna pas le tems de remplir leur nombre, mais ayant promptement affemblé tout ce qu'il pût de Forces, il marcha contr'eux avec une Armée de 7000 hommes; & s'étant approché d'eux hardiment & avec cette précipitation, il leur imprima de la terreur, & éteignit ce dangereux feu dès fon commencement. Northumberland & Weftmorland apprirent dans ce tems-là, qu'une grande partie de la Faction des Papiftes ne fe fouléveroit pas, & qu'ils n'avoient ni fuffifamment de troupes, ni de munitions, ni d'argent, pour continuër la guerre. De plus ils eurent avis que les Comtes de Warwick & Clinton levoient des troupes dans les parties méridionales d'Angleterre, avoient amaffé 12000 hommes & marchoient à eux; ainfi quand ils auroient battu Suffex, ils étoient affurés qu'une autre Armée leur tomberoit bien-tôt fur les bras, qui achéveroit de ruiner le refte de leurs petites Forces. Pen-

Pendant que le Comte de Northum-berland demeura libre en Ecoffe, il fut obligé de fe tenir caché dans de petits hameaux, fans avoir dequoi ni boire ni manger, & manquant de toutes les autres chofes néceffaires, conformes à une perfonne de fa naiffance & de fa qualité, parce qu'il étoit parmi les Bandits de ce Royaume, qui s'ennuyérent bien-tôt de fa Compagnie, & le découvrirent au Régent d'Ecoffe. Morton qui occupa ce pofte après le Comte de Murray, le vendit, quoyque celui-ci l'eût traitté très civilement, lorfqu'il fut obligé de fe fauver d'Ecoffe; de forte que comme il avoit manqué de fidélité envers fa Maîtreffe, il ne trouva ni fidélité, ni reconnoiffance parmi les autres hommes, & fut pourfuivi jufque fur l'échaffaut par une vengeance Divine qui fit tourner toutes chofes à fon défavantage. Cette Famille eut néanmoins le bonheur que par ce jugement, le titre & le bien defcendirent au Chevalier Henri Pierci fon Cadet, la Reine Marie l'ayant nommé fucceffeur de cette Dignité, lorfqu'en 1556, elle redonna cette Comté à ce Thomas; au

Les malheurs du Comte de Northumberland.

 lieu

lieu que la Famille des Nevils fut tout à fait ruinée & éteinte.

Le Comte de Suſſex pourſuivit rigoureuſement les Rebelles.

Le Comte de Suſſex pourſuivit fort rigoureuſement les Rebelles, quoyqu'il eut emporté ſi facilement la victoire contre eux & ſans aucune effuſion de ſang; il en fit pendre pluſieurs de ceux qui eurent le malheur de tomber entre ſes mains, pilla tout ce qu'il trouva dans leurs Maiſons, & fit ſaiſir & confiſquer leurs biens. Ce Seigneur n'étant pas encore content, mena ſon Armée en Ecoſſe, dans l'eſpérance d'attraper les deux Comtes fugitifs; il mit Trivedale à feu & à ſang, puis revint en Angletere ſans avoir trouvé ce qu'il cherchoit. La Reine étoit ſi irritée contre eux deux, qu'elle fit condamner tous ceux qu'elle pût découvrir être dans leur parti, & qui avoient du bien; mais elle fut moins ſévére contre les pauvres Peuples, dont l'ignorance lui parloit en leur faveur & attiroit ſa compaſſion. Elle fit auſſi remercier les Seigneurs & les Gentilshommes qui dans la chaleur de cette affaire, avoient pris les armes & étoient venus à ſon ſecours, ordonnant qu'on donnât des récom-

penſes

penſes à tous ceux qui les avoient méritées ; & qu'on fit grace à tous ces miſérables qui auroient recours à ſa clémence, & reconnoîtroient leurs fautes.

Il s'éleva une autre rébellion ſortie comme des cendres de celle-ci, à Naworth dans la partie Septentrionale du Comté de Cumberland, dont Léonard ſecond Fils de Guillaume Seigneur de Gilleſland fut le Chef. Ce Gentilhomme étoit mécontent, parce que le bien de ſa Famille étoit par les Loix tellement approprié aux Filles de Thomas Seigneur Dacres ſon Frére Ainé, qu'il paſſeroit en d'autres Familles avec elles ; & ce fut là le premier reſſort, ou la premiére ſource de ce mouvement. Il avoit été de la conſpiration des deux Comtes, & étoit alors à la Cour, où il ménageoit quelque intrigue avec certain Ambaſſadeur, pour leur procurer quelque ſecours ; mais voyant que cette guerre commençoit mal à propos, il alla trouver la Reine & lui offrit ſes ſervices contre ces deux Seigneurs ; elle lui accorda une Commiſſion pour lever du Monde. Il envoya là deſſus un

Il s'éleve une autre Rebellion.

Messager aux Comtes, pour les encourager à continuër, & les assurer qu'il les iroit joindre, avec toutes les Forces qu'il pourroit lever; mais avant qu'il pût arriver auprès d'eux, & se mettre en état de les assister; il vit toute leur Armée dispersée & eux contrains de s'enfuïr en Ecosse. Il forma là dessus le dessein d'assassiner l'Evêque de Carlisle & Mylord Scrope Garde ou Warden des Marches du Oüëst; mais voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il recommenda les deux Comtes aux Ecossois, il s'empara des Châteaux de Greistocke & de Caworth comme siens qui appartenoient à la Famille des Dacres, ayant assemblé environ 3000 hommes de cette frontiére, avec quelques autres qui avoient été Amis de cette ancienne & illustre Famille. Le Lord Hunsdon qui étoit Gouverneur de Berwick, ayant eu avis de ce soûlévement, prit une partie de sa Garnison & marcha contre cet Incendiaire, qui alla à sa rencontre, & se batit courageusement contre lui, à la tête de son Parti, qui fut pourtant à la fin rompu & mis en déroute. Mais le Lord Hunsdon n'eut

n'eut aucun ſujet de ſe vanter de ſa victoire, à cauſe de la quantité de ſoldats qu'il perdit. Dacres s'enfuït en Ecoſſe, & fut ainſi que les deux Comtes, condamné dans le premier Parlement qui s'aſſembla. La Bulle du Pape Pie fut cauſe de ces deux Rébellions, quoyqu'elles euſſent commencé, avant qu'elle eût été publiée ici en Angleterre, ce qui fut une des grandes raiſons pourquoi elles n'eurent pas de plus grandes ſuittes. La délivrance de la Reine d'Ecoſſe qui étoit ſous la garde de George Comte de Schrewesburi, le rétabliſſement de la Réligion Catholique Romaine & l'extirpation de la Proteſtante étoient le but de leurs entrepriſes. Le Roi d'Eſpagne fomentoit ces troubles, & les avoit fait aſſurer qu'il leur envoyeroit du ſecours de Flandres, ayant un Agent à la Cour, pour y travailler avec les Rebelles. Mais tous ces projets s'étant évanouis, l'Angleterre reprit bien-tôt ſa premiére tranquilité; & les autres Papiſtes voyant leur foibleſſe, & la ſévérité du Gouvernement contr'eux, trouvérent qu'il étoit bien plus de leur intérêt de demeurer en repos.

Le Duc de Norfolk eſt le Chef ſecret de ces rebellions.

Le Chef de toutes ces Rébellions mais qui ne paroiſſoit point étoit Thomas Howard Duc de Norfolk, qui étoit le plus noble, le plus riche & le plus ſage Pair du Royaume, qui avoit le plus de crédit auprès de la Reine, & qui n'étoit pas moins aimé du Peuple. Ce grand homme ayant paru un peu trop favoriſer les interêts de la pauvre Reine d'Ecoſſe l'an XI d'Eliſabet, s'attira le ſoupçon de la Reine, & la mauvaiſe volonté de ſes Ennemis tant domeſtiques qu'Etrangers. Le Pape, le Roi d'Eſpagne & pluſieurs Seigneurs du Royaume, vouloient pour différentes raiſons, faire un mariage entre la Reine d'Ecoſſe & ce Duc; mais cette intrigue ayant été en partie découverte au Conſeil ſur la fin de l'année 1569, il fut d'abord mis en priſon. Il quitta la Cour mécontent, & réſolut d'épouſer la Reine d'Ecoſſe ſans la permiſſion de la Reine d'Angleterre, quoyqu'il lui eût promis de ne pas pouſſer plus loin cette affaire. Il fut là deſſus envoyé priſonnier à la Tour l'an 1571, & le 16 de Janvier de l'année 1572, il fut déclaré coupable de haute trahiſon, & décapité

capité le 15 du mois de Juin suivant. La Grandeur de son Ame, l'élévation de sa fortune, & l'affection extraordinaire que le Peuple d'Angleterre faisoit paroître pour lui en toutes sortes d'occasions; tout cela étant ajouté à sa compassion pour la Reine d'Ecosse qui avoit autant d'esprit que de beauté, lui inspira la premiére pensée de l'épouser, d'abord qu'elle arriva en Angleterre; & cela ayant été raporté à la Reine, il fut resserré un peu avant la rébellion du Nord; il trouva pourtant le moyen de faire tenir de l'argent aux Comte de Northumberland & de Westmorland, mais si secretement, que dès que la rébellion fut appaisée, il fut remis en liberté. Il fut encore attiré dans des intrigues particuliéres pour épouser cette Reine captive, par un nommé Robert Rodolf Agent du Pape Pie V en Angleterre, sous prétexte de commerce; mais le Sécretaire du Duc l'ayant par une pure trahison, découvert au Grand Trésorier Burleigh, il fut derechef mis en prison, jugé & condamné, par celui en qui il avoit le plus de confiance, & qu'il auroit le moins soupçonné de for-

mer des desseins contre lui. C'est ainsi que Dieu prit toûjours soin de cette bonne Reine, tournant tous les artifices de ses Ennemis à son avantage, & faisant retomber sur eux toutes leurs violences, pour la conservation de nôtre Réligion & de ses Sujets.

Portrait du Duc de Norfolke.

On ne sauroit croire, dit Cambden, combien le peuple d'Angleterre avoit d'affection pour le Duc de Norfolk, qui s'étoit attiré cette Amitié par une affabilité & une bonté dignes d'un si grand Prince. Les plus sages de la Nation avoient des sentimens bien différens pour lui. Les uns étoient épouvantés du danger, dont le Royaume étoit menacé, par le grand nombre de ceux qui étoient dans son parti, pendant qu'il étoit en vie, pour leur servir de chef; d'autres le plaignant de tout leur cœur; parce qu'il étoit d'un tempérament admirable, bienfait, & avoit l'air fort majestueux, qu'il auroit été l'ornement & le Défenseur de son païs, si les artifices de ses Ennemis ne l'avoient pas détourné de sa premiére maniére de vivre, par les espérances trompeuses de plus grandes choses, & le spécieux

ſpécieux prétexte de faire le bien public. Sa tragique fin renouvella le ſouvenir de la malheureuſe deſtinée de ſon Pére, qui 25 ans auparavant avoit eu la tête coupée au même lieu, pour avoir ſeulement pris les armes d'Edoüard le Confeſſeur, qui avoient été accordées à la Famille des Mowbrays Ducs de Norfolks, deſquels il étoit deſcendu en droite ligne, par le Roi Richard Second.

Cette Bulle de Pie V, ſes intrigues & machinations contre l'Angleterre, produiſirent un nombre infini de Traîtres, qui furent la peſte de ce tems-là. Ils ne ceſſérent point après cela, de former des conſpirations contre leur Souveraine, leur Païs & leurs Amis, avec une perfidie & une opiniâtreté inſurmontables, que mêmes l'éxécution de pluſieurs d'entr'eux, ne put vaincre. Ce ne fut pas encore là tout le mal qu'ils cauſérent; car on vit ſortir de cette ſource abondante, ces ſchiſmatiques réfractaires & entêtés, qui s'étant ſéparés de la Communion & du culte de l'Egliſe Anglicane, qu'ils avoient juſqu'alors fréquentée ſans aucun ſcrupule, établirent

Après ces deux rebellions, on vit une infinité de trahiſons & de Conſpirations.

rent des Assemblées Papistes, & firent dire la Messe en latin, ayant fait venir de delà la mer, des Jésuites, des Prêtres & des Moines en abondance, pour infester la Nation, & animer ceux qui les entretenoient, contre la Réligion & le Gouvernement établi, & ainsi ils entretinrent nos querelles, & entretinrent les sanglantes playes de ce Royaume. C'est là dequoy nous avons le plus de sujet de nous plaindre, parce que tous les Ages suivans se sont ressentis des miséres & des calamités que ces Emissaires du Pape causérent en ce tems là à l'Angleterre; & toute la sagesse & la prudence de nos Prédécesseurs n'ont pas été capables de guérir cette maladie. La Reine voyant cependant les malheurs que ces innovations produiroient à son Royaume, étant excitée par les Rebellions du Nord, & par les avis qu'on lui avoit donnés, qu'il y avoit des conjurations sur pied contre sa Personne & sa vie, résolut de les faire cesser. Elle passa dans cette vûë, un Acte au premier Parlement, pour faire payer 20 livres sterling par mois, à tous ceux qui refuseroient de fréquenter les Eglises & d'assister aux

priéres & au service de Dieu, ou de préter le serment de suprématie. Et sachant que les Jésuites & les Prêtres étoient sous le masque & le prétexte de Réligion, les Espions & les Partisans du Roi d'Espagne Philippe II, ainsi que les Emissaires & les Promoteurs de la Tirannie du Pape & des désordres dans l'Etat, & que leur principal emploi étoit de corrompre ses Sujets, & les porter aux crimes les plus détestables, elle les bannit à perpétuité de ses Royaumes & de ses Etats, les rendant coupables du crime de trahison, s'ils y revenoient, & ses Sujets de *Félonie* s'ils les entretenoient, les cachoient ou leur donnoient le couvert. Cet Acte que la Reine & le Parlement avoient passé, pour prévenir leur perfidie & leur malice en les tenant éloignés, enflama leur rage contr'elle, de sorte que se cachant sous des habits de Laïques, & quelques fois déguisés en gens de métier, ou comme les plus pauvres du Peuple, ils étoient pour ainsi dire en embuscade, pour attendre & être prêts à se servir de la prémiére occasion qui se présenteroit, pour l'assassiner.

Collége de Jesui-

L'an 1578 & le 12 de son Regne, qui

tes ouvert en Flandres.

qui est celui auquel le schisme des Papistes commença, plusieurs Prêtres Papistes s'enfuirent en Flandres, ou Philippe II Roi d'Espagne leur avoit déja préparé un Collége à Douay. Ils s'y établirent donc sous le Gouvernement d'un nommé Guillaume Allan qui avoit fait ses Etudes à Oxford. Le Pape lui ayant donné une grosse pension, il ouvrit à Douay une Ecole, pour y enseigner la Rebellion & la perfidie, afin disent ils, que comme le nombre des Prêtres Papistes qui sont en Angleterre diminuë avec le tems, il y en ait toûjours une nouvelle source, pour prendre la place de ceux qui meurent, & semer la semence de la Réligion Romaine en Angleterre. De la vient qu'ils nommérent ces lieux séminaires, & ceux qui y étoient élevés, Prêtres séminaristes. Les premiers de ces Prêtres seminaristes qu'on envoya en Angleterre furent Robert Parson & Edme Campion qui y vinrent en 1580. Le premier étoit de la Province de Sommerset, d'un tempérament violent & emporté, grossier & de fort mauvaise mine. L'autre étoit de Londres fort bien élevé, doux & ci-

vil,

vil, & ils avoient l'un & l'autre étudié à Oxford, & fait profeſſion de la Réligion Proteſtante. Ces deux Prêtres étant en Angleterre étoient quelques fois vêtus en ſoldats, d'autres fois comme des Gentilshommes, & enfin en habits d'Ecléſiaſtiques. Ils fréquentoient les Maiſons de campagne de la Nobleſſe. Parſon s'emportoit quelques fois ſi fort avec eux, lorſqu'il leur perſuadoit de dépoſer la Reine, que quelques uns eurent grande envie de le mettre entre les mains de la Juſtice. Campion s'occupoit davantage à pervertir le Peuple par ſes Ecrits, & lui faire embraſſer la Réligion Romaine. Mais ſon régne ne dura pas long-tems, car l'an 1581, il fut arrêté & mis à mort pour crime de haute trahiſon. La Reine avoit quelque tems auparavant, fait publier une Proclamation, pour les avertir, portant que puiſqu'ils avoient perdu toute l'affection qu'ils devoient avoir pour leur païs, & leur fidélité pour elle, ils feroient bien de ſe conduire ſagement & modeſtement, & ne pas pouſſer davantage à bout, ſa juſtice contre eux; qu'elle avoit réſolu de n'être pas plus long-tems cruelle à elle mê-
me

me & à ses Sujets, en épargnant des Gens aussi méchans & aussi dangereux, qu'elle savoit qu'ils étoient ; de sorte que de quelque sévérité dont ils fussent traittés, ils auroient moins raison de se plaindre ; parce qu'elle leur avoit franchement dit auparavant, ce qu'elle avoit envie de faire, & le traitement qu'ils pouvoient espérer d'elle.

L'an 1583, François Throgmorton Fils ainé de Jean Throgmorton Chef de Justice de Chester, Thomas Lord Paget, Charles Arundel & plusieurs autres Papistes, conspirérent ensemble, pour délivrer la Reine d'Ecosse & la mettre en liberté. Henri Comte de Northumberland & Philippe son Fils Comte d'Arundel furent soupçonnés de ce complot, & eurent ordre de tenir prison chez eux ; on en soupçonna aussi d'autres, qui ne se justifiérent qu'avec beaucoup de peine. Car l'enragée malice des Papistes contre la Reine fut portée environ ce tems là, à un si haut dégré, qu'ils firent imprimer des livres pour exhorter les Officiers & Domestiques de la Reine, à la traiter comme Judith fit Holoferne. L'Auteur de cet éxécrable libelle ne fut point

point tout à fait découvert, mais on eut quelque soupçon qu'il avoit été écrit par George Martin d'Oxford. On pendit néanmoins celui qui l'avoit imprimé qui se nommoit Carter. Throgmorton eut la même destinée, mais Paget & Charles Arundel passérent en France. Stafford Ambassadeur d'Angleterre demanda qu'ils fussent chassés de ce Royaume, mais on ne voulut pas lui accorder, parce que la Reine souffroit en même tems à sa Cour, le Comte de Montgommeri, & un Avocat de Berne nommé Saguer Ambassadeur du Roi de Navarre, qui sollicitoit la Reine à faire la guerre à la France.

Conspiration de Parri contre la Reine.

L'an 1585, un nommé Guillaume Parri Gallois & d'une basse naissance, peu savant dans les Loix, mais orgueilleux & galant plus que ses moyens ne lui permettoient, ayant été choisi Député à la Chambre des Communes, déclama furieusement contre un Bill ou projet d'Acte qui fut proposé en Parlement contre les Jesuites, affirmant que ce Bill étoit cruel, sanglant & horrible & seroit cause de la ruine du Royaume; ayant été requis d'alléguer les raisons de ce

qu'il avoit avancé, il dit qu'il ne vouloit répondre que devant le Conseil Privé, surquoi il fut envoyé en prison; mais ayant fait ses soûmissions, il eut permission de rentrer dans la Chambre. Il fut quelque tems après, accusé par Edme Nevil Héritier de la Maison de Westmorland, d'avoir dessein de tuer la Reine, ce qu'il confessa ensuite dans la Tour, surquoi il fut jugé, condamné & mis à mort.

Conjuration de Babington.

Jean Ballard Prêtre broüillon du Collége de Rheims, vint en 1586 en Angleterre, pour semer de la division dans le Royaume. Il rendit visite à la plûpart des Seigneurs & Gentilshommes Papistes d'Angleterre & d'Ecosse, étant accompagné par tout, d'un nommé Maud Espion employé par le Chevalier François Walsingham. Ce Prêtre arriva en Angleterre environ Pâque, & fit grande connoissance avec Mr. Antoine Babington de Dethick en Darbishire, qui étoit un jeune Gentilhomme de bonne qualité & qui avoit un grand bien, de l'esprit & de la science plus qu'on n'en a ordinairement à son âge; mais comme il

il étoit fort zelé pour la Réligion Romaine, il étoit un an auparavant allé en France sans la permission de la Reine. Il y fut corrompu, quant à la fidélité, par Morgan Agent des Ecossois à la Cour de France. Ballard fit savoir à ce Gentilhomme que la Reine d'Angleterre ne vivroit pas long-tems, parce qu'un nommé Savage étoit venu ici pour l'assassiner. Ce dessein ne plut pas à Babington; de sorte qu'il en forma un nouveau, dans lequel entrérent Edoüard Frére de Mylord Windsor, Thomas Sarisbury du Comté de Denbigh, Charles Tilney un des Gentilshommes de la Garde de la manche qui étoit auprès de la Reine, & faisoit toute l'espérance de sa famille, mais qui ayant été perverti par Ballard, avoit secretement embrassé la Religion Romaine: Chidick Tichburne du Comté de Southampton, Edoüard Abington fils du Trésorier de la Reine, Robert Grage de Surrey, Jean Traverse, Jean Charnock de Lancaster, Jean Jones, dont le Pere avoit été Grand Maître de la Garderobbe du tems de la Reine Marie, Savage, Barnwell d'une Famille noble Irlandoise, Henry fils d'un

Savage envoyé ici pour assassiner la Reine.

Les gens engagez dans la conjuration de Babington.

d'un Commis des Décimes, & un nommé Polle. Celuy-cy prétendoit être fort des amis de la Reine d'Ecosse, & avoit beaucoup de part à ses affaires, quoi qu'il fut Espion employé par le Chevalier Walsingham Secrétaire d'Etat. Nave Secretaire de Marie avoit en quelque façon découvert la perfidie de ce faux Frére, & avoit averti les autres, de se donner de garde de lui. Mais il faisoit paroître tant d'ardeur pour avancer la conspiration, & les pressoit avec tant de zéle & de chaleur pour executer leur dessein, qu'ils ne le soupçonnoient en aucune maniére, quoi qu'il découvrît tous les jours au Secretaire d'Etat, ce qu'ils disoient & ce qu'ils faisoient.

Babington le plus échauffé des Conspirateurs.

Babington conduisoit toute cette entreprise, & assignoit à un chacun d'eux ce qu'il devoit faire, sans communiquer à tous, les ordres qu'il avoit donnez aux divers particuliers. Il pressoit fort qu'on donnât à Tilney & à Tichburne la commission d'assassiner la Reine, ce qu'ils refusérent d'abord fort courageusement, jusqu'à ce que Ballard & Babington entreprissent de leur prouver, qu'il étoit permis & licite de tuer

tuer un Prince excommunié; & que si la Justice devoit en quelque rencontre que ce soit, être violée, c'étoit pour l'amour de la Religion Catholique; nonobstant cela, ils n'y consentirent pas encore de fort bon cœur, ils se rendirent pourtant en quelque sorte, mais avec beaucoup de répugnance. Abington, Barnwell, Charnock & Savage étoient d'autre côté préparez & prêts à commettre toute sorte de crime, & ainsi ils n'avoient pas besoin qu'on les y poussât. On ne put jamais persuader à Sarisbury, d'avoir aucune part à la mort de la Reine, mais il promit son secours pour délivrer la Reine d'Ecosse. Pendant qu'ils formoient ce dessein, & qu'ils faisoient venir des forces étrangeres pour l'appuyer, on envoya en Angleterre Guilbert Giffart Prêtre, pour faire souvenir Savage de sa promesse. Celui-ci étoit né d'une bonne famille à Chellington dans la Province de Stafford, proche du Château de Chartley, où la Reine d'Ecosse étoit alors prisonniére. Il vint en Angleterre, sous le nom de Luson. Son autre employ étoit d'avoir soin de faire passer
la

la mer à la Reine d'Ecoſſe, ce que pluſieurs autres Perſonnes de plus grande qualité avoient refuſé de faire. Ce Giffard le trahit & découvrit tout au Secrétaire d'Etat Walſingham & luy envoya toutes leurs lettres & toutes celles de la Reine d'Ecoſſe : de ſorte que toute cette entrepriſe fut découverte, & on la prouva auſſi clairement, que la lumiere en plein midy. La Reine fit là-deſſus arrêter Ballard, & fit obſerver Babington de ſi près, qu'il ne put bouger. On envoya Giffard en France, où ayant été ſoupçonné, il fut jetté dans une priſon & y périt miſérablement. Le 13. du mois de Septembre, on commença le procés à ſept des Conjurez & ils confeſſerent leur crime, ſavoir Ballard, Babington, Savage, Barnwell, Tichburne, Tilney & Abington. Sept autres ne voulurent rien avoüer, & on leur fit leur procés. Babington fut exécuté avec beaucoup de ſévérité, Sauage rompit la corde & fut mis en quartiers tout en vie, avant que d'être étranglé. Ces deux là avec Barnwell, Tichburne, Tilney & Abington furent executez le 20. de Septembre dans le pré de St. Gilles; les ſept autres
fu-

furent mis à mort le lendemain, avec moins de rigueur, la Reine n'ayant pas voulu qu'on les coupât en vie, comme on avoit fait les autres le jour précédent, parce qu'Elle abhorroit cette sévérité, ceux-ci furent Sarisbury, Duns, Jones, Charnock, Traverse, Gage qui n'étoit pas du complot, mais y avoit un Frere qui se pendit dans la prison. Bellamy fut pendu pour avoir caché Babington, après qu'il eut été déclaré Traître.

Cette Conspiration fut fatale à la Reine d'Ecosse.

Cette Conspiration ayant été ainsi découverte, fut fatale à la Reine d'Ecosse, & la cause & le prétexte de sa mort, ayant été jugée comme y ayant eu part, n'y ayant pas de doute qu'elle n'y en eût.

Justification de la Reine Elizabet contre les reproches des Papistes.

Les Papistes de ce tems-là, & du siecle suivant ont vomi contre la Reine Elizabet, tous les outrages & toutes les injures que l'Enfer leur a pû suggérer, la faisant passer pour le plus cruel & le plus sanguinaire Tyran qui ait jamais porté sceptre, & affirmant que les Catholiques Romains ont souffert autant ou davantage sous son Regne, que les premiers Chrétiens firent sous les Empereurs Romains Payens ou Arriens.

Quand ce qu'ils reprochent à Elizabet seroit vrai à la lettre, ils n'ont pourtant aucun sujet de se plaindre, parce qu'ils s'attirérent tout ce qu'ils souffrirent, par leurs abominables perfidies & trahisons, dont ceux-ci ne furent jamais coupables. Pouvoient-ils espérer, que cette Princesse se tiendroit les bras croisez, & souffriroit qu'ils la déposassent & l'assassinassent. Ce n'est pas là leur pensée, mais lorsque la Personne d'un Prince est hors de leur portée, de sorte qu'ils ne sauroient le faire périr, ils le rendent odieux à la Posterité, & le perdent de réputation. On doit tirer de là cette conséquence que leur Réligion est la pire qui soit jamais entrée au Monde, également pernicieuse à ceux qui la professent & à ceux qui lui sont contraires, puis qu'elle oblige ceux-là à commettre des crimes détestables qui ruinent leur corps & leur ame, & les rendent infames à la Posterité; & qu'elle fait son possible pour perdre ceux-ci. Qui est-ce qui peut faire réflexion sur la fin & la mort honteuse de Babington, qui étoit un jeune Gentilhomme de grande espérance, sans détester la vilai-

vilainie & la trahiſon de Ballard & de Giffard, ces deux tiſons d'Enfer qui le firent périr dans ſa jeuneſſe, par une mort ſi infame, ſi violente & ſi douloureuſe, car il étoit tout en vie lors qu'on le coupa en quatre, & dit même après être coupé, *Parce mihi Domine Jeſu.* Quoy que la mort de la Reine d'Ecoſſe ne ſe puiſſe juſtifier, ce fut ces gens-là qui la mirent ſur l'Echaffaut, parce qu'ils la trahirent & la firent tomber entre les mains de ſes Ennemis; & il ne faut point douter qu'on ne leur redemande ſon ſang au jour du Jugement.

Le Parlement donne un grand ſubſide à la Reine.

La Reyne voyant cependant que ſes Finances étoient épuiſées, par les grandes dépenſes qu'Elle avoit été obligée de faire, pour ſoûtenir les Hollandois contre les Eſpagnols; ayant en 1576 prêté aux Etats Généraux, 20000 livres ſterling, & leur ayant fourni pluſieurs fois de l'argent depuis ce tems-là, Elle fut obligée de demander du ſecours à ſes Sujets aſſemblez en Parlement. Les deux Chambres lui accordérent un ſubſide ſi promptement & ſi libéralement, que

le Clergé & les Seigneurs Séculiers s'empresserent & avoient une espéce d'émulation à qui donneroit davantage. La Reine voyant d'autre côté, que de quatre subsides qui lui avoient été accordez, Elle auroit assez de trois, Elle remit le quatriéme par une Proclamation qu'Elle fit publier, & ce qui restoit à lever des trois autres, dans la croyance que le retard du payement étoit causé par la pauvreté de ceux qui le devoient faire. Ainsi son soin & son bon ménage la mirent en état, de suvenir à une grande dépense avec un petit revenu; & en même tems de soulager la partie la plus indigente de la Nation, en lui remettant une partie des trois subsides, & tous ses Sujets, en ne voulant point du tout prendre le quatriéme. Cette action lui gagna si fort le cœur de son Peuple, qu'on ne lui refusa jamais rien après cela, de tout ce qu'Elle demanda.

Elle remet une partie des subsides qu'on lui avoit accordez.

Les Espagnols voyant que ces grands préparatifs de mer qu'ils avoient faits en 1558 n'avoient eu aucun succès, leurs grands desseins contre les Hol-

Les Espagnols envoyent Lopes & 2. autres

Hollandois échoüez, leurs entreprises sur l'Irlande vaines & inutiles, leurs forces diminuées, & ces vastes trésors qu'ils tiroient du nouveau Monde, épuisez, & tout cela sans avoir rien fait, furent assez lâches en 1594 pour condescendre à employer un nommé Rodrigue Lopes Medecin Juif à empoisonner la Reine; Et Etienne Ferreira Gama avec Emanuël Loisio tous deux Portugais pour la poignarder. Mais toute cette perfidie fut découverte à la Reine, par les lettres qu'on leur écrivoit & qui furent interceptées par ses Sujets; De sorte qu'ils furent tous trois arrêtez & confesserent leur crime, pour lequel ils furent condamnez à la mort & éxécutez; on pendit en même tems un nommé Cullin Maître d'armes Irlandois, que les Irlandois refugiez en Flandres avoient envoyé ici pour assassiner la Reine, ainsi qu'il l'avoüa; peu de tems aprés, Edme York & Richard Williams furent gagnez par un Espagnol & les mêmes Refugiez, & envoyé en Angleterre pour le même sujet, mais ils furent dé-

persones pour assassiner la Reine.

Cullin, York, & Williams envoyez de Flandre pour assassiner la Reine.

Et executez en 1595. couverts, arrêtez, & mis à mort. La Reine ne fut aucunement épouvantée du risque qu'Elle avoit couru, lors qu'on lui apprit toutes ces conspirations; quoy qu'Elle eût vû Henry III. Roi de France assassiné par les mêmes gens en 1589. Cette Princesse se contentant de répéter ce passage, *Tu es mon Dieu, ma vie est entre tes mains.* Elle eut un peu plus de soin d'Elle après cela, & d'un courage héroïque, méprisa leur rage & leur infamie, mettant toute sa confiance en Dieu. Quant au reste, Elle continua jusqu'à sa mort dans la résolution qu'Elle avoit prise, de n'épargner aucun de ces Traîtres, qui tomberoient entre ses mains, ainsi qu'Elle avoit fait publier par une Proclamation. Et c'est la véritable maniére dont il faut agir avec ces monstres implacables & ces Ennemis du genre humain, qui ne sont ni dignes de miséricorde, ni capables de repentance.

Digression touchant Guillaume Parry. Comme cette censure pourroit paroître trop sévére à ceux qui ne connoissent pas assez les principes & le tempéramment de ces infames Assassins,

fins, il ne fera pas mal-à-propos de la confirmer par un exemple. Guillaume Parry, dont nous avons fait mention, fut employé par les Jesuites, pour assassiner la Reine, & ils lui avoient tout-à-fait persuadé qu'il n'y avoit rien de si glorieux que de mourir pour le service de Dieu, & qu'il seroit regardé comme Martyr, & le seroit en effet, s'il pouvoit faire périr cette femme qui favorisoit l'Hérésie & étoit l'ennemie de la véritable Religion. Dans cette vûë, il vint en Angleterre l'an 1583, & pour s'insinuer dans les bonnes graces de la Reine dont il avoit auparavant été Domestique, & gagner sa confiance, il lui dit ouvertement & franchement, qu'il avoit été sollicité de l'assassiner, par Morgan & d'autres Prêtres qui étoient de-là la mer, prétendant qu'il n'avoit fait connoissance avec eux, & n'étoit entré dans leur familiarité, que pour découvrir leurs plus secrets desseins contr'elle, & avoir soin de sa vie, parce qu'il lui devoit la sienne. Sa Majesté lui ayant pardonné, lors qu'il avoit été con-

damné à la mort en 1580. Elizabet écouta toute cette histoire sans aucune émotion, & lui dit, que jamais on n'inquiéteroit aucun Catholique pour sa Réligion, ou pour la prétenduë Suprématie du Pape, pourvû qu'ils se gouvernassent en toutes choses comme de bons Sujets. Il confessa dans la suite que ces paroles avoient fait une si grande impression sur son esprit, qu'il ne les pouvoit oublier. Il fut après cela si bien dans l'esprit de la Reine, qu'il sollicita un employ à sa Cour. Mais ayant reçû une lettre du Cardinal de Coma, par laquelle il loüoit le dessein dans lequel il étoit engagé, & lui envoyant absolution de la part du Pape; quoy qu'il montrât cette lettre à la Reine, il continua dans la résolution de l'assassiner, & n'eut depuis ce tems-là, aucun scrupule dans l'esprit touchant la validité de ce fait. Il résolut de faire tous ses efforts pour la porter à mieux traiter les Catholiques; & c'est pour cela que toutes les fois qu'il alloit chez la Reine, il quittoit son épée, crainte que l'occasion ne

fut pour lui une trop forte tentation. Il avoüa, que quand il la regardoit & confidéroit fa beauté, fon air Majeftueux & toutes fes autres bonnes qualitez, il étoit irréfolu; mais fes vœux étoient au Ciel, & fes mains & fes promeffes fur la terre, ce qui l'inquiétoit perpétuellement & le pouffoit à commettre ce crime. Enfin il trouva fous fes mains un Livre écrit par le Jefuite Alan, pour prouver que les Princes qui font excommuniez, peuvent être dépofez ou maffacrez. Ce Livre le pouffa encore davantage à faire périr la Reine, & il communiqua fon deffein à Nevil qui enfuite l'accufa. Ces deux fcélérats ayant fait ferment de de fe garder le fecret, formerent le deffein de l'attaquer avec dix Cavaliers, lors qu'Elle feroit à la Campagne & ainfi la tuer. Cependant, ils n'en pûrent jamais trouver l'occafion. Environ fix mois après qu'ils eurent formé leur complot, le Comte de Weftmorland venant à mourir, & ayant laiffé Nevil fon héritier, il découvrit cette confpiration

au Secretaiae d'Etat Walsingham. Il envoya par ordre de la Reine querir Parry, & lui demanda s'il étoit en traité ou avoit quelque engagement avec quelque mécontent ou quelque Personne soupçonnée, lui ouvrant une porte pour se sauver. Il nia qu'il en eut jamais eu. S'il l'avoit confessé & qu'il eût dit que ç'avoit été pour essayer Nevil, il auroit sans doute échapé; mais le crime qu'il avoit résolu de commettre, l'avoit si fort aveuglé, qu'il ne pouvoit le voir. Bien davantage, il eut l'impudence de dire, que quoy que la Reine lui eut deux fois sauvé la vie, il ne lui en avoit pourtant point d'obligation, car ç'auroit été une injustice de la lui ôter. La plus grande partie de ce discours ayant été tirée de son interrogatoire & de ce qu'il confessa devant le Chancelier Hatton & autres Juges, on ne sçauroit douter de la vérité.

La sévérité de la Reine envers ces

Cette sévérité de la Reine envers tous ces Conspirateurs la rendit redoutable à tous les Papistes Anglois, lors qu'ils

qu'ils voyoient par tout les têtes & les quartiers de ceux de leur parti exposez à la vûë du peuple ; mais rien n'étoit capable d'appaiser leur malice invétérée. Son air Majestueux & sa bonne mine avoient pû comme nous venons de voir, exciter l'admiration de ce scélérat, & son courage inébranlable l'épouventer ; mais quoy qu'Elle lui eut charmé les mains, sa clemence ni sa bonté ne pûrent pourtant jamais rompre la dureté de son cœur. Sa sévérité envers lui & ses semblables ne fut pas assez forte, pour adoucir la malice enragée des Jesuites & des autres Papistes, qui continuérent leurs Diaboliques complots pour la faire périr. Mais nonobstant tout cela, Dieu qui veilloit pour Elle, la conserva, & fit évanoüir tous les desseins que les méchans formérent contr'Elle. Car sans cela, tous les sages Conseils de Walsingham, de Burleigh & de tous ses autres Officiers & serviteurs auroient été inutiles. Nous voyons Henry III. & Henry IV. Rois de France, quoy que faisant profession de la Réligion Catholique Romaine, as-

conspirateurs la rendit redoutable aux Papistes.

 sassi-

sassinez en plein jour par ces infames Moines, quoy qu'il fut impossible que ceux qui faisoient ce coup, échapassent. Et néanmoins cette Reine plus haïe que ces deux Princes, & moins en état de se défendre, a en dépit de toute leur malice, régné plus de 44 ans, & est morte tranquillement dans son lit. Et une chose qui mérite d'être remarquée, c'est qu'en quelque tems que ce soit depuis le commencement de la réformation, il y a présentement 175 années, qu'ils ayent fait des conspirations contre les Princes Protestans, ils ont toûjours manqué leur coup par une grace particuliére de la Providence de Dieu; de sorte que je ne sache pas qu'ils ayent pû assassiner aucun Prince, excepté Guillaume premier Prince d'Orange, encore l'entreprirent ils deux fois avant que d'en venir a bout.

Les Papistes n'ont assassiné qu'un Prince Protestant depuis la réformation.

Seconde guerre civile en France.

L'an 1567, il y eut une seconde guerre civile en France au sujet de la Réligion, qui remplit ce florissant Royaume de factions & de séditions, & agita étrangement les grandes & les petites villes; de sorte que les Peuples couroient les uns sur les autres, comme s'ils

s'ils avoient été divisez & excitez par un Jugement Divin. Catherine de Médicis Reine Douairiere de France gouvernoit alors souverainement, en qualité de Tutrice de Charles IX. son Fils qui étoit mineur. Cette Princesse & son Conseil cherchoient tous les moyens imaginables de détruire les Protestans de France, qui augmentoient en nombre depuis la minorité du Roy, à l'abri & sous la protection du dernier Traité conclu avec eux. Dans cette vûë ils avoient donné des ordres, pour faire des levées en Champagne, & avoient demandé aux Cantons six mille Suisses. Le Prince de Condé & Coligny voyant ces préparatifs, conclurent qu'on les faisoit contr'eux, & résolurent de commencer les premiers. Ils formèrent le dessein de surprendre le Roy & la Reine à Meaux; mais la Reine en ayant été avertie, se retira de nuit à Paris. Le Prince de Condé ayant manqué son coup, les suivit à Paris, qu'il assiégea. Ayant réduit cette Ville à de grandes extrêmitez, il s'en suivit un combat qui se don-

na à Saint Denis, dans lequel Montmorancy fut tué, mais les Protestans perdirent le champ de bataille & se retirerent du côté de Chartres qu'ils assiégérent. La Reine Elizabet ordonna à Norris son Ambassadeur de s'entremettre pour accommoder les deux Partis, & leur faire faire la paix, comme il fit; mais elle ne dura guéres, & il n'y eut dans ce traité que mauvaise foy & tromperie. La Reine Mere de France appréhendoit si fort Elizabet, que pour empêcher qu'Elle n'envoyât du secours aux Protestans de France, Elle lui fit proposer d'épouser le Duc d'Anjou son second Fils, qui fut ensuite Roy de France, sous le nom de Henry III. & étoit âgé d'environ 17. ans; mais ce Traité finit avec la paix, ayant été commencé pour la procurer.

Troisiéme guerre civile en France. La guerre civile recommença en France l'an 1568, par la perfidie du Parti papiste qui s'étoit joint aux Espagnols, par un Traité secret fait à Bayonne l'année 1565, pour extirper la Religion Protestante en France

& en Flandres, & s'assister pour cet effet, mutuellement les uns & les autres. Le Duc d'Albe Gouverneur des Païs-bas eut ordre de la Cour d'Espagne de se joindre avec les Guises, pour ce saint ouvrage. Et bien que le Roi de France eut au commencement de cette même année, promis liberté de conscience à ceux de cette Réligion, il fit bien-tôt après publier un Edit, pour défendre tout exercice public de toute autre Réligion en France que de la Catholique, commander à tous les Ministres Protestans de sortir du Royaume dans un certain tems. Cet Edit fut suivi d'une violente persécution contr'eux; ils étoient en plusieurs endroits massacrés, ou pillés, surquoi toute la France fut bien-tôt en armes. La Reine Elizabet ordonna à son Ambassadeur, de faire tous ses efforts, pour procurer une seconde paix, mais plus solide & plus sincére que la premiére; de représenter au Roi, que les moyens qu'on lui proposoit, ne serviroient qu'à désespérer ses Peuples, & le priver du service de ses plus fidéles Sujets; de sorte que les Forces de la France diminuant à

mesure que le Peuple déserteroit le Royaume, ses Etats demeureroient exposés à la violence de ses Ennemis. Considération à laquelle le Roi Louïs XIV aura quelque jour sujet de penser plus sérieusement qu'il n'a fait jusqu'à présent. On ne voulut point écouter l'Ambassadeur d'Angleterre, & on rejetta toutes ses propositions. Le jeune Roi envoya emprunter de l'argent en Espagne, & fit venir des troupes d'Allemagne & d'Italie pour continuër la guerre. La Reine résolut là dessus, de prendre les interêts de la Réligion Protestante, à laquelle on en vouloit. Et sur ce que les Protestans François l'assurément, qu'ils n'avoient point pris les armes contre le Roi, mais seulement pour se défendre, elle leur envoya 100000 écus, quantité de munitions, & reçût tous les Protestans François qui se retirérent en Angleterre, avec beaucoup de bonté & de charité. On peût remarquer ici, que les étranges idées de l'obéïssance passive dont on fait aujourd'hui tant de bruit, n'étoient pas connuës en ce tems-là, la Reine ne demandant d'au-

La Reine envoye 100000 écus & des munitions aux Protestans de France.

tre

tre fureté ou juftification du procédé des Réformés de France, que cette proteftation, qui jointe à ce qu'elle favoit des deffeins des Guifes, fut jugée fuffifante pour juftifier une guerre défenfive, lorfqu'on ne penfoit qu'à extirper la Réligion Proteftante. Elle ne croyoit pas que ces Sujets du Roi de France fuffent obligés à fe foumettre à une extirpation, parce que leur Monarque le vouloit ainfi; ni qu'elle affiftât des Rebelles & des Traîtres à leur Prince, en entreprenant la défence de ceux de fa Réligion, contre un Tiran, qui contre la foi & toute forte d'humanité, avoit entrepris la perte de Gens qu'il étoit obligé & avoit promis de protéger.

Le Roi de France tâche de divifer les Proteftans, mais fans fuccès.

Le Roi de France voyant que tout cela devoit être fuivi d'une épouvantable guerre, promit pour détourner les Efprits de fes Sujets Proteftans & divifer leurs Forces, que tous ceux qui fe tiendroient en repos chez eux, feroient tolérés; mais cette facilité comme l'appelle un Jéfuite, quoyque ce fût une pure fupercherie, n'eut aucun effet, tant la perfidie en étoit palpable.

pable. Car, s'il avoit envie d'accomplir sa promesse, pourquoi avoit il révoqué le premier Edit & commencé la guerre ? Qui est ce qui pouvoit concilier ces deux Edits si contraires, qu'ils seroient, & ne seroient pas tolérés en même tems. Le Pape pour faire reüssir cette guerre, donna permission au Roi de vendre des biens d'Eglise, jusqu'à la valeur de 50000 écus par an ; & le même Jesuite dit que les Revenus de l'Eglise n'avoient été jamais mieux employés, ou accordés pour une meilleure cause. Il est vrai que la destruction des Hérétiques avec le fer & le feu contre la foi publique, est une œuvre très sainte, & une excellente raison de dépenser les revenus de l'Eglise. L'année suivante, les Armées se mirent en campagne. Et au mois de Mars, il y eut bataille à Jarnac, dans laquelle le Prince de Condé fut tué, de sorte que Coligni devint Général des Protestans. Il y eut après cela, un autre combat à Montcontour, dans lequel les Protestans perdirent 20000 hommes. Quoyqu'il en soit, ils rassemblérent leurs

Forces

Forces avec tant de diligence, qu'en 1570, ils obligérent le Roi après avoir épuisé ses finances, & perdu beaucoup de monde, à faire la paix aux mêmes conditions que la premiére. La Reine Mére étoit le boutefeu de la France, & y alluma toutes ces combustions, par sa dissimulation & son hypocrisie. Elle étoit jalouse des Princes du Sang de la Maison de Bourbon, qui étoient devenus les Chefs du Parti Protestant dans ce Royaume. Elle étoit incessamment occupée à chercher les moyens de les ruiner, ou les contraindre à se conserver par la guerre. Le Roi d'Espagne animoit les Incendiaires de France, sous prétexte d'assurer la Réligion Catholique, mais à dessein dans le fond, d'affoiblir ce Royaume par des guerres intestines, & enfin de le subjuguer. Elizabet remarquoit bien tout cela, & voyoit où il tendoit. Elle soûtint par les secours qu'elle leur envoya de bonne heure, les Protestans & leur parti qui étoit le plus foible, jusqu'à ce qu'enfin elle força la Cour de France à reconnoître son erreur, & à abandonner,

Les véritables causes des guerres civiles de France.

donner, ou plûtôt à changer de méthode, & à prendre d'autres voyes plus infames & qui eurent aussi peu d'effet. Cependant le beau Royaume de France fut désolé par le feu & par le fer, ses villes si bien peuplées furent ruinées, ses riches Eglises & ses Couvens abandonnés au pillage, la Noblesse tuée depart & d'autre & détruite par ses propres armes, les Femmes ravies & violées, & les Enfans massacrés entre les bras de leurs Méres. Enfin la France fut plus ruinée dans ses entrailles par cette guerre, que par toutes les guerres étrangéres qu'elle avoit cuës depuis que les Anglois en avoient été chassés: jamais les Trésors de l'Eglise ont ils été mieux employés?

Commencement de la guerre des Païs-bas.

Dans le tems que la France étoit ainsi désolée par une guerre intestine, les Espagnols n'étoient pas moins occupez aux Païs-bas à extirper ce qu'ils appelloient hérésie: mais dans la vérité, pour priver ces Provinces sous ce prétexte, de leur ancienne liberté & privilèges, & les soûmettre à la servitude & à l'insolence des Espagnols, afin de pouvoir passer de là, à la conquête

quête de l'Angleterre & de la France, & ériger ainsi une Monarchie Universelle en Europe, dessein qu'ils eurent assez de vanité de découvrir. Dans cette veuë, l'an 1565, on ordonna de renouveller le Concile de Trente, ainsi que l'Inquisition, & l'observation des Edits touchant la Réligion. La Noblesse de ce païs-là, tant celle qui continuoit dans la profession de la Réligion Catholique, que celle qui avoit du penchant pour la réformation, voyant que la liberté, les richesses & le commerce de leur païs seroient infailliblement ruinés, si on suivoit ces moyens là, priérent Marguerite sœur du Roi qui étoit leur Régente, d'intercéder auprès du Roi, que sa lettre ne fut pas éxécutée. Elle continua néanmoins, & eux d'autre côté se tinrent sur leur garde & l'empêchérent autant qu'ils purent. L'année suivante, la querelle s'échauffa, & la Populace se soûleva en plusieurs endroits, avec une fureur à laquelle il étoit impossible de résister. Ils abbatirent les Images dans les Eglises de plusieurs grandes villes, & le torrent étoit

étoit si grand & si impétueux, que la Régente fut obligée de publier un Edit pour la liberté de conscience, afin d'appaiser le Peuple, les Espagnols ne pouvant par aucune autre voye, s'assurer la possession de ces belles Provinces : mais aussi-tôt que le Peuple fut en repos, l'Edit fut revoqué ; & ils avoüérent qu'ils ne l'avoient accordé que pour gagner le tems d'envoyer chercher des troupes & de l'argent, pour forcer les Habitans des Païs-bas à se soûmettre à la volonté du Roi, & les punir de leur désobéïssance. Cependant il faut avoüer que pendant que cet Edit fut observé, toutes les villes reprirent leur premier état de tranquilité, & leur commerce recommença à fleurir. De sorte que si le Roi d'Espagne avoit pu gagner sur lui de suivre son interêt dans cette affaire, lui & ses Descendans auroient continué dans la paisible possession de ces Provinces qui méritoient bien d'être gardées, étant riches, bien peuplées, puissantes, & capables de se défendre contre la France sans aucun autre secours. Mais pour avoir voulu tenir

Liberté de Conscience perfidement accordée & revoquée.

tenir des voyes toutes contraires, il s'attira une guerre qui ruina l'Espagne, épuisa ses finances, érigea une partie de ce païs-là, en une République indépendante; & dépeupla & appauvrit si fort le reste, qu'il est incapable de se défendre contre les François: de sorte que la violation de cet Edit causa la ruine de toute la Grandeur des Espagnols.

Cette liberté de conscience qu'on arracha à la Régente par la force & par la crainte, ayant été envoyée en Espagne pour être confirmée par le Roi, lui déplut extrêmement. Il ordonna à quelques-uns de son Conseil de faire savoir au Prince d'Orange & au Comte d'Egmont que s'ils s'étoient opposés à ces soulevemens, avec la même bravoure qu'ils avoient montrées en d'autres occasions, ainsi qu'ils y étoient obligés par leur devoir, les choses n'auroient jamais été poussées par la Populace, dans l'état où elles étoient alors; que s'ils vouloient encore faire leur devoir, sans dissimulation ni partialité, ils pouvoient remettre les affaires en leur premier état, ou du moins les

Le Roi d'Espagne fut enragé de l'Edit pour la liberté de Conscience.

les entretenir comme elles étoient jusqu'à ce que sa Majesté pût venir en Personne pour les régler. Que c'étoit le devoir d'un bon sujet, quand il savoit une fois la volonté de son Prince, de se mettre en état de la faire éxécuter, sans faire réflexion à ce qui lui en pouvoit arriver ou à d'autres, & qu'il devoit le faire de bon cœur & sans répugnance, parce qu'il n'étoit pas séant à eux de croire être plus sages & plus habiles que leur Prince, puisqu'ils étoient ses Sujets & ses vassaux. On eut en même tems avis d'Espagne, que le Roi avoit fermement résolu de s'opposer à cette liberté de conscience que sa sœur la Régente avoit donnée, tant pour empêcher que cela ne servît d'exemple à ses autres Etats, que pour conserver la Réligion Catholique aux Païs-bas. Ils furent semblablement avertis que tous prétexte de conserver la Réligion Papiste en Flandres, en avoit dessein d'y augmenter le pouvoir du Roi; que la Cour d'Espagne n'étoit pas fâchée de trouver cette occasion d'abaisser ces Peuples, & d'établir parmi eux, une

Les Espagnols ont dessein d'établir un Gouvernement absolu aux Païs-bas.

une nouvelle forme de Gouvernement plus absolu que celui qu'ils avoient, parce qu'ils supposoient en Espagne, que toute l'opiniâtreté que ce Peuple avoit fait voir ne procédoit que de la confiance qu'ils avoient en leurs libertez & en leurs priviléges ; c'est ce qu'on leur devoit cacher avec le dernier soin ; le Roy & la Régente pour les tromper, écrivirent les plus obligeantes lettres, & donnérent les meilleures parolles aux Seigneurs Confédérez, que l'esprit de l'homme pût inventer, mais particuliérement au Prince d'Orange. Cependant, la Régente fit lever deux Régimens en Flandres, que les Comtes d'Arenberg & de Megen devoient commander, deux en Allemagne qu'elle donna au Comte Philippe d'Overstein, & trois de Wallons, outre un Régiment de Cavalerie Allemande qui fut donné au Comte de Mansfeldt. On leva ces forces en différens endroits & sur divers prétextes,& & on les fit venir fort prés des Provinces. La Régente commença aprés cela à lever la masque petit à petit. Elle ordonna qu'on fit cesser les Assemblées des

La Régente devient sévére con-

tre les Protestans sur divers prétextes.

Protestans, & les Sermons en plusieurs endroits, prétendant qu'on ne les tenoit pas aux mêmes endroits qui leur avoient été accordez. Elle continua par faire arrêter quelques-uns de leurs Ministres sur le même prétexte, & mêmes Elle en fit pendre un. Lors qu'on lui faisoit des plaintes, Elle disoit que le consentement qu'elle avoit donné, n'avoit pas été libre, qu'on le lui avoit arraché en lui faisant peur, & qu'ainsi elle n'étoit pas obligée de tenir sa promesse. Elle répondoit d'autres fois, qu'Elle leur avoit bien accordé la liberté de prêcher, mais qu'elle n'entendoit pas qu'ils mariassent, enterrassent les morts, bâtisassent, administrassent la Céne, ni tinssent des Consistoires.

Elle commande à Valencienne de recevoir Garnison.

Lors que la Régente vit que ses forces étoient autour d'elles & prêtes à agir, elle écrivit à la ville de Valencienne de recevoir Garnison en 1566. Parce que cette Ville faisoit paroître plus de penchant à embrasser la Réligion Réformée qu'aucune autre des Païs-Bas; & qu'elle avoit fait sauver quelques Personnes condamnées à être brû-

brûlées pour héréſie, parce auſſi qu'elle étoit la plus proche de France, & ainſi plus ſoupçonnée. Ils ne voulurent pas obeïr à cet ordre, alléguant pluſieurs raiſons & divers privileges qui les en diſpenſoient. Ils furent là-deſſus proclamez rebelles le 14 de Décembre. On employa après cela toutes ſortes de moyens bons & mauvais pour empêcher l'exercice de la Réligion Proteſtante, qui réüſſirent par tout, excepté à Amſterdam, à Anvers, à Shertogenboſch, à Maſtricht, à Utrecht & à Gand, ces Villes ayant toûjours tenu bon. Ce procedé allarma les Villes de Flandres: Anvers envoya quelques-uns de ſes principaux Bourgeois, pour conſulter avec les Députez des Villes de Brabant. Elles ſe joignirent toutes pour préſenter une Requête à la Régente, par laquelle on lui demandoit de faire une Aſſemblée générale des Etats, pour faire par proviſion des ordres concernant la Réligion, afin qu'enſuite on en fit de nouveaux pour la conſervation de la véritable Réligion Chrétienne, de l'autorité & de la Majeſté de leur Roi, &

Les autres villes demandent une Aſſemblée générale des Etats.

pour la prospérité de ces Provinces. Que cependant, on donneroit des assurances à ceux de la Réligion Réformée, qu'ils ne seroient ni molestez ni inquiétez pendant cette suspension; qu'aprés que les Etats auroient resolu avec le Roi, comment on régleroit ces choses, ceux qui ne seroient pas satisfaits des ordonnances qu'ils feroient, auroient quelques mois de tems, pour se retirer où il leur plairoit, & qu'il y auroit une Amnistie générale pour ceux qui se soumettroient. On ne délibéra pas long-tems sur cette Requête quelque raisonnable qu'elle fût, parce que ceux du Conseil savoient les intentions du Roy, de sorte qu'elle fut tout-à-fait rejettée. Les principaux de la Noblesse du païs s'assemblérent donc à Dendermonde. On lût dans cette Assemblée une lettre du Seigneur Montigni, par laquelle il mandoit que le Roy d'Espagne étoit fort fâché de voir en quel état étoient les affaires des Païs-Bas. Il y fut aussi lû une lettre du 29 Août 1566 écrite par François Davala Ambassadeur d'Espagne en France, à la Régente de Flandres, laquelle avoit été inter-

interceptée. Il tâchoit par cette lettre de confirmer son Altesse dans son opinion, que toutes les calamitez des Païs-Bas procédoient du Triumvirat, voulant dire le Prince d'Orange & les Comtes d'Egmont & de Horne; qu'il étoit néanmoins à propos d'avoir pour eux tous les égards possibles, & de leur dire que le Roy devoit la conservation de ces Provinces à leur fidélité & à leurs bons services; que pourtant il les puniroit lors qu'il en trouveroit l'occasion, ainsi que les deux Seigneurs qui étoient alors en Espagne, qu'il y falloit retenir pour cela, ainsi que le Conseiller Rennert; il lui mandoit que le Roy avoit juré à Madrid, qu'il voyoit bien que ce qui étoit arrivé aux Païs-Bas, n'étoit pas seulement contre son honneur, mais aussi préjudiciable au service de Dieu, qui le touchoit si sensiblement, qu'il aimoit mieux courir risque de perdre tous ses Etats, que de laisser cette rébellion impunie, & ne la pas châtier pour servir d'exemple à toute la Chrêtienté; qu'il iroit là en personne, & envoyeroit demander du secours à l'Empereur & au Pape. Que Sa

Les desseins d'Espagne découverts à la Noblesse des Païs bas.

Majesté tireroit assurément un grand avantage, des mauvaises choses qui avoient été faites, & qu'il espéroit voir ces Provinces soumises à son pouvoir absolu, & rétablir aprés cela la Réligion & le Gouvernement civil ainsi qu'il le trouveroit à propos; que le Roy ne l'auroit jamais pû faire, si ces choses n'étoient pas arrivées. Qu'il y avoit longtems, que le Roy souhaitoit une pareille affaire; qu'ils lui avoient à présent fourni les moyens de les soûmettre quant au temporel, & de les régler pour ce qui regarde la Réligion, selon qu'il lui plairoit.

Cette découverte les épouventa & les divisa.

Ce rusé Espagnol avoit ainsi compté sans son Hôte, aussi à la fin se trouva-t-il trompé. La Noblesse ne pût jamais pourtant prendre aucune résolution; parce que le Comte d'Egmont vouloit implorer la clémence du Roy, & que le Prince d'Orange n'osoit entreprendre de se mettre à la tête des Confédérez, contre un Prince aussi puissant & aussi implacable que Philippe Second étoit alors. De sorte que cette découverte les épouventa & les divisa au lieu de les unir.

Valenciennes assiegée.

La Ville de Valenciennes qui étoit assiégée, se défendit cependant fort vigoureu-

goureusement depuis le 14 de Décembre jusqu'au 24 de Mars, qu'elle fut obligée de se soumettre. Norcarmes Général pour le Roy d'Espagne fit pendre les Ministres, & plus de deux cens des principaux Bourgeois; & là dessus la Régente força ou persuada à une grande partie de la Noblesse de prêter serment de maintenir la Réligion Catholique. Mais le Prince d'Orange & quelques autres refusérent néanmoins de le faire & se retirérent. Après cela, elle fit fermer toutes les maisons où les Protestans s'assembloient, & fit ouvrir les Eglises Papistes, dans lesquelles elle fit mettre quantité de nouvelles images & d'autres ornemens nécessaires. On pendoit ceux du Parti contraire par bandes, 50 dans un lieu & 100 dans un autre; les uns parce qu'ils abbatoient leurs Images, & les autres pour avoir pris les armes contre le Gouvernement. On pendit dans quelques-unes des plus grandes Villes, deux, trois, jusqu'à quatre cens Personnes, faisant des gibets du bois de leurs Temples. Les Habitans de ces Provinces voyant cela, se retirérent la plûpart, les uns en Angleterre,

Persécution sanglante contre les Protestans des Païs bas.

les autres en Allemagne ; de sorte que dans le commencement de May 1567, la Régente fut tout-à-fait maîtresse de toutes les dix-sept Provinces, & on ne faisoit pas la moindre résistance en quelque endroit que ce fut, à tout ce qu'il lui plaisoit d'ordonner. Cependant le Roy n'en étoit pas plus appaisé ; car aussi-tôt qu'il eut appris qu'on avoit soumis & dompté les Habitans, il fit emprisonner Jean Marquis de Bergen-op-Zoom & le Marquis de Montigni deux Seigneurs Flamands Catholiques Romains qui étoient allez en Espagne, pour l'informer de l'état des affaires de ce païs-là, & le porter à avoir pitié de ses bons sujets. Ils périrent tous deux dans la prison, sans qu'on aye sçû comment, Sa Majestè fit outre cela confisquer leurs biens. Enfin, aprés bien des consultations, il fut résolu qu'on se serviroit du premier prétexte légitime qui se présenteroit, pour brider ces Provinces, afin de les réduire sous la nouvelle forme des païs conquis, & leur donner d'autres Loix ; car on prétendoit, que sans cela, il étoit impossible de les maintenir dans la Réligion Catholique Romaine ;

maine; parce qu'elles étoient entourées de tous côtez d'Etats Protestans, & que les Habitans se reposoient trop, & étoient trop attachez à leurs libertez & à leurs privileges. Les Moines de l'Inquisition faisoient extrêmement valoir ces raisons au Roy, lui disant que sa conscience y étoit interessée. Ce païs fut ainsi condamné à l'esclavage & à l'oppression, comme le seul moyen d'y conserver le Papisme, qui ne sauroit jamais subsister dans un païs libre & éclairé. Ils étoient justement dans le cas, où nous nous sommes vûs; il n'y a pas long-tems que nous devions être conquis, & que pour les mêmes fins, on devoit changer nos Loix.

Ceux qui abbatoient les Images, n'y avoient pas été excitez par les Réformez.

On a remarqué avec admiration de part & d'autre, que lors qu'ils faisoient saisir tant de monde, & qu'ils punissoient si sévérement ceux qui avoient abbatu & brisé les Images, il n'y en eut pas un qui voulût confesser que les Réformez les eussent excitez ou persuadez à le faire; ils disoient tous que cela venoit d'un certain mouvement dont ils n'étoient pas les maîtres & dont ils ne pouvoient rendre compte. Néanmoins,

Quel usage l'Espagne prétendoit faire de ces desordres.

on résolut en Espagne de prendre occasion de ces troubles, pour domter & subjuguer toutes ces Provinces, & leur ôter par voye de punition, tous leurs privilèges & leurs libertez ; & quoique tout fut fort tranquille au commencement de l'an 1567, ils ne se contentérent pas de la punition des particuliers qui avoient manqué, mais ils résolurent d'étendre leur vengeance sur toutes les autres Provinces, & sur ceux de leur Réligion, aussi bien que sur ceux qui y étoient contraires. On jetta les yeux, pour éxécuter cette résolution aussi inhumaine que tirannique, sur le Duc d'Albe, homme d'une grande expérience dans l'art militaire, qui connoissoit parfaitement le païs, & étoit d'un tempéramment violent & qui ne savoit ce que c'étoit que la pitié. L'Inquisition & le Clergé d'Espagne ouvrirent leurs Trésors, & fournirent de l'argent au Roy en abondance, parce qu'ils regardoient cette expédition comme une guerre sainte, & espéroient que c'étoit le premier pas, pour causer la destruction générale des Protestans.

Portrait du Duc d'Albe.

Il vient en Flandres.

Ce Duc arriva à Brusselles le 22 d'Août 1567 avec 8678 hommes de pied

pied tant Espagnols qu'Italiens & seize cens Chevaux, & outre cela il avoit 12000 Allemands Cavalerie & Infanterie. Quoi que tout fut en repos, & qu'on ne craignit aucune résistance, à moins que ceux qu'il avoit amenez avec lui, ne la causassent, il cacha une grande partie de sa commission; & néanmoins ce qu'il en produisit, étoit beaucoup plus ample que le pouvoir qu'on avoit donné à la Régente qui étoit rappellée & à laquelle on avoit ôté le Gouvernement. Le Duc d'Albe usurpa d'abord une autorité absoluë & sans bornes; ayant établi un Conseil de douze personnes cruelles & impitoyables, il disposa de la vie & des biens des Sujets des Païs-Bas de toutes sortes de rang & de condition, contre leurs Loix, sans appel, ni pouvoir réformer ou revoir ses jugemens & ses sentences. Il porta sa cruauté & sa tyrannie si loin, que neuf de ces douze Personnes quitterent le Conseil, tant ils étoient honteux de ce qui s'y passoit, & retournérent chez eux; car il avoit obtenu du Roy avant que de partir d'Espagne, un pouvoir absolu & souverain qui n'étoit limité par aucunes Loix ou instructions, & que personne ne pouvoit contredire,

Le Conseil de sang.

I 6 ce

ce qui étoit contraire à toutes les Loix du païs, ainſi qu'au ſerment & à la promeſſe de ce Prince. Mais il ſe fioit à ſes forces & ne ſe ſoucioit point de ce qu'on pouvoit penſer ou dire de lui. Entre les dix-huit régles que ce Conſeil de ſang s'étoit preſcrites, & par leſquelles il devoit juger, il y avoit celles-ci.

Leurs régles. 1. Toutes les Requêtes préſentées par les Etats, par les villes, ou par la Nobleſſe du païs, contre les nouveaux Evêques ou l'Inquiſition; ou pour demander que les Placarts publiez par le Roy ou le Conſeil, ſoient modérez, ſeront regardées comme des conſpirations contre Dieu & le Roy.

2. Que tous les Seigneurs, Gentilshommes & Gouverneurs qui ne s'étoient pas déclarez contre les Requêtes des Réformez, contre leurs Sermons, & leur violence à abbatre les Images, ſeront coûpables du même crime, quoi qu'ils paruſſent en être mécontens & en euſſent honte.

3. Et tous ceux auſſi qui regarderoient le procédé de cette Cour, comme tirannique, injuſte & contraire aux loix.

Les Comtes d'Egmont & Les premiers qui tombérent entre les mains de ce Conſeil, furent le Comte d'Eg-

d'Egmont, le Comte de Hoorne & Antoine van Stratten Bourguemaître d'Anvers. Ils furent, pour les surprendre, appellez à un grand Conseil, & là perfidemment arrêtez par ordre du Duc d'Albe le 19 de Septembre 1567. Cette trahison mit le païs dans une telle épouvente, que le peuple de toute sorte de conditions s'en fuit dans les païs voisins. Ils ne laissérent pas de pousser leur pointe, & remplirent les prisons des Habitans qui étoient demeurez, & qu'ils pouvoient attraper. On remarqua qu'ils avoient auparavant fait reparer & mêmes élargir les prisons; & néanmoins, en quelques endroits, on en enfonça les portes, & les prisonniers furent délivrez par force. Ayant employé le reste de cette année à ruiner la Noblesse, ils commencérent l'an 1568 à persécuter le peuple; ils en citoient 30, 40 ou 50 à la fois de chaque ville, pour venir comparoître devant ce Tribunal, & sur le défaut de comparution, n'y ayant que ceux qui étoient prisonniers qui comparussent, ils s'emparoient de leurs biens meubles & immeubles & les confisquoient au profit du Roy. Ils en usoient ainsi avec les riches, mais pour les pauvres

de Horne sont les premiers arrêtez.

ils les prenoient & les pendoient sans cérémonie. Ils prétendirent par cette violence, enrichir le Roi & établir la Réligion Catholique; mais chassérent le Peuple, aliénérent les esprits, & contraignirent plusieurs Catholiques Romains à passer dans des païs Protestans, où ils embrassérent cette croyance dont ils n'avoient auparavant qu'une opinion fort superficielle. Pour remédier à une partie de ces inconveniens, ce Conseil fit publier un Ordre que quiconque logeroit, retireroit, ou assisteroit aucune Personne qui fût en fuite, ou qui auroit aucune correspondence avec les fugitifs, seroit coupable du même crime; & que les vaisseaux qui emporteroient leurs effets, ou aucun batteau ou Chariot qui leur aideroit à se sauver ou sur lesquels ils sauveroient leurs meubles ou biens, seroient confisqués.

Ce procédé allarma tous les Protestans de France &

Le bruit de ce procedé allarma les Protestans de France, & fut le principal motif qui y fit renouveller la guerre, dont j'ai déja, fait mention. La Reine Elizabet remarquoit avec douleur, la maniére dont on traitoit ses

ſes voiſins, auxquels on ôtoit la vie, la liberté & les biens par une tirannie ſans exemple. Ceux qui ſe ſauvérent en Angleterre pour éviter le cruël traitement du Duc d'Albe & des Eſpagnols, y trouvérent un Sanctuaire & un lieu de ſureté. La Reine leur permit de s'établir à Norwich, à Colcheſter, à Sandwich, à Maidſtone & à Souhtampton, au grand profit de la Nation Angloiſe & appauvriſſement des Etats du Roi d'Eſpagne; ils établirent ici pluſieurs manufactures d'étoffe, que les Anglois étoient auparavant obligez d'aller chercher en France ou en Flandres. Le Roi d'Eſpagne ne vouloit point ſouffrir d'Hérétiques, comme ils les appelloit, & refuſoit à ſes Sujets la liberté de pouvoir les aſſiſter, contre ſa volonté ou ſon humeur. Il ne prévit pas qu'en perdant ſes Sujets, il perdroit le commerce, les biens, & qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne perdit auſſi ſon païs, mais il ſe fia à ſes forces, & il fut trompé; car il n'y en avoit point qui pût lui aſſurer les trois autres. Les hommes ne ſont pas comme des Bêtes

la Reine Elizabet auſſi.

tes de charge, ils veulent être bien traités, sinon ils s'enfuiront, ou ne voudront pas travailler, de sorte qu'ils deviennent pauvres, & les terres demeurent incultes & en friche, de sorte que le païs ne sera plus capable de se défendre. Que Philippe II & Louïs XIV auroient été heureux, s'ils avoient bien entendu cette vérité. L'ignorance de cette maxime a ruiné plusieurs florissans Royaumes, &, on pourroit dire, tous ceux qui l'ont pratiquée. C'est là la premiere cause de la ruine de l'Empire Ottoman, qui a sappé ses fondemens, & le ruinera tout à fait dans peu d'années. L'Empire des Romains tomba aussi par la même voye, & ainsi feront tous les autres lorsque leur tems fatal sera venu. La Réligion ne servit pas de motif pour opprimer leurs Sujets, mais l'oppression étant la même chose elle produira toûjours les mêmes effets, quelque prétexte ou quelque motif qu'elle puisse avoir. Emanuel van Meteren en son troisiéme livre de l'Histoire de ce tems-là, déplorant la perte que souffrit son païs, par la priva-tion

La conduite du Roi d'Espagne considérée.

tion subite de toutes sortes de manufactures & la fuite de tant de bons & utiles Sujets, dit qu'il ne passa pas moins de cent mille Personnes dans les païs Etrangers, pour chercher leur pain; & que, quoyque quelques-uns retournassent dans leur païs, la principale partie demeura pourtant chez les Etrangers, où ils portérent leurs Arts & leur industrie, dont les Anglois & d'autres Nations profitérent, & qu'ils exercent encore aujourd'hui.

La Reine d'Angleterre voyant que le Roi d'Espagne ne vouloit point entendre ses priéres ni ses intercessions non plus que celles des Princes ses voisins, pour adoucir ses Edits si cruels au sujet de la Réligion; & qu'il avoit établi aux Païs-bas, l'Inquisition d'Espagne, pour tourmenter encore davantage les consciences de ses Sujets; qu'il avoit refusé que les Etats du païs s'assemblassent, ce qui étoit le seul moyen, & dont on avoit accoûtumé de se servir, pour accommoder leurs affaires lorsquelles étoient en désordre; que le Duc d'Albe les gou-
vernoit

vernoit plus par des ordres arbitraires qu'on lui envoyoit d'Espagne, que par les Loix du païs & le Conseil des plus sages Habitans; qu'il se servoit du tumulte dans lequel le plus petit Peuple étoit tombé au sujet des Images, quoyqu'il eut été presques aussitôt appaisé par les Habitans eux mêmes, pour faire tomber l'une des plus libres nations de l'Europe sous le joug insupportable d'un Gouvernement arbitraire, tournant fort injustement la folie & la rage de quelques Gens de la lie du Peuple au grand dommage de toute la Nation, prétendant que tout ce Peuple s'étoit revolté contre lui, & avoit par là forfait son ancienne liberté; qu'il avoit envoyé Ferdinand Alavares Duc d'Albe homme sanguinaire & inhumain, pour usurper ce pouvoir arbitraire, & qui n'ayant aucune affinité à la Famille Royale avoit néanmoins été constitué Gouverneur Souverain de ces Provinces, ce qui étoit contre leurs Loix; qu'il avoit suspendu & aboli la jurisdiction & l'Autorité de toutes leurs Cours de Justice & avoit érigé au milieu d'eux un nouveau Tribunal,

bunal, qui avoit procédé injustement contre plusieurs Seigneurs Gentilshommes du païs, qui avoient été condamnés à mort & exécutés; qu'on avoit mis dans les grandes villes des Garnisons Espagnoles & qu'on y avoit bâti des Citadelles; qu'on avoit taxé par force & levé de même le 20 denier de tous leurs biens réels, & le dixiéme de tous leurs biens personnels. Cette Princesse voyant de plus que le Duc d'Albe avoit le 29 de Decembre l'an 1568, fait saisir avec autant de fureur que d'impatience, les effets de ses Sujets, qu'il avoit donnés à garder à ses Soldats, sous prétexte de quelque somme d'argent arrêtée en Angleterre qui appartenoit aux Marchands de Genes qui avoient consenti à cet arrêt; ayant sur tout cela, sujet de conclure que cet homme enragé ne se contenteroit pas d'opprimer les Païs-bas, mais prétendroit aussi le rendre redoutable à elle & à ses Sujets. Cette Princesse ayant fait toutes ces réflexions, fit arrêter tous les vaisseaux & les effets appartenans aux Païs-bas qui étoient dans ses Ports, qui valoient beaucoup davanta-

vantage que ceux que le Duc avoit pû trouver appartenans aux Anglois dans les Païs-bas. Elle humilia par là cet Orgueilleux, & lui fit connoître qu'elle ne le craignoit ni lui ni son Maître.

Les Habitans des Païs-bas suivent l'exemple d'Elizabet.

Cette action de la Reine ouvrit les yeux de ce pauvre peuple opprimé, & lui fit connoître que le moyen d'arrêter la fureur de ses persécuteurs, étoit de les attaquer par mer & non pas par terre. Ils avoient en 1568, fait plusieurs tentatives du côté d'Allemagne, sous le commandement de quelques-uns de leurs Seigneurs éxilés, & avoient toûjours été battus. Louïs de Nassau Frére de Guillaume Prince d'Orange fut défait près d'Emdem, quoyqu'il eût 7000 hommes Cavalerie & Infanterie, qu'il fut un bon & habile Commandant & eut pris toutes les précautions possibles pour bien réüssir. Le Prince d'Orange qui le suivit, fut peu de tems après obligé de se retirer en France, bien qu'il eût une Armée d'11000 hommes; il servit les deux années suivantes sous le Prince de Condé en France. Et l'an 1562, il résolut

ſolut d'accorder des Lettres de repréſailles, à tous ceux qui voudroient équipper des vaiſſeaux, pour courir ſus aux Eſpagnols dans les Païs-bas. Le Sieur van Dolhain fut fait Amiral, & prit ou rançonna cette année là pluſieurs Navires. Ce bon ſuccés en-couragea d'autres en 1570, à faire là même choſe, & ils réüſſiſſoient mieux, à meſure qu'ils ſe fortifioient & augmentoient en nombre. L'an 1571, ils attaquérent la Flotte qui alloit en Eſpagne, & en prirent ou pillérent une grande partie au Texel. Le Duc d'Albe mit en mer des vaiſſeaux de guerre pour aller contre ces Armateurs, mais fort inutilement, car ceux-ci étant de petits Bâtimens & meilleurs voiliers, ils les évitoient facilement, & les Allemans, & les Anglois leur fourniſſoient des vivres & les retiroient dans leurs Ports. Sur quoi l'an 1571, il envoya un Agent à la Reine Elizabet pour ſe plaindre de ce qu'elle donnoit retraite dans ſes Ports à ces Pirates comme il les appelloit. La Reine ne ſe preſſa pas beaucoup de faire ce qu'il ſouhaitoit; mais l'an 1572, lorſ-

Il ſe plaint à Elizabet de ce qu'elle donnoit retraite à ces Pirates.

lorsque ces Armateurs furent devenus fort riches & en grand nombre, elle fit publier une sévére Proclamation contr'eux par laquelle elle leur ordonnoit de se retirer dans un certain tems; sinon qu'elle les feroit arrêter dans ses Ports. Voyant cela, ils se mirent au mois de Mars de la même année, sous le commandement de Guillaume van Marck Seigneur de Lumey, au nombre d'environ 30 vaisseaux ou Flûtes bien équippés & bien pourvûs de vivres. Ils eurent le bonheur de trouver la Brille sans Garnison, de sorte qu'ils s'en rendirent maîtres le 1 d'Avril sans aucune opposition. Le 8 du même mois, Flessingue se rendit à eux, & chassa le peu d'Espagnols qui y étoient. Ensuite de cela, toute la Province de Hollande tant Méridionale que Septentrionale, se revolta en fort peu de tems, les villes les unes après les autres, aussi vîte qu'elles pouvoient chasser les Garnisons Espagnoles. Cette Province prit les armes contre le Duc d'Albe & se déclara d'abord pour le Prince d'Orange en qualité de Stadtholder pour le Roi d'Espa-

Ils s'emparent des Ports de mer de Hollande.

Commencement des

d'Espagne dans ces païs-là. Voilà quel fut le fondement de la liberté des Provinces-Unies des Païs-bas, qui couta beaucoup de sang à ses Habitans, & à laquelle les Catholiques Romains travaillérent d'aussi bon cœur pour conserver leurs Priviléges, que les Protestans pour défendre leurs vies & leurs biens, contre la violence & la tirannie des Espagnols. De sorte que si ces Peuples furent Rebelles; c'est parce que Philippe Second ne voulut pas se contenter du même dégré de pouvoir, dont avoient joui ses Prédécesseurs; mais qu'il se servit d'une certaine fermentation, que la Providence de Dieu, sa cruauté & son imprudence avoient fait naître dans les esprits de ses Sujets, pour rendre esclaves les Innocens & les coupables. Et quoyqu'il prît le prétexte de la Religion, l'ambition & l'envie de s'agrandir, & de dompter ses Sujets & tous ses voisins, furent pourtant au fond les seuls & véritables motifs de son procédé. On peut conclure de là qu'il fut un Tiran & un Perfide; & que ses Sujets qui se soulevérent contre lui,

Provinces Unies.

lui, après y avoir été si provoqués & avoir fait tout leur possible pour l'adoucir, n'étoient point rebelles. Je ne saurois m'empécher de remarquer en cet endroit, avec combien de chaleur, il n'y a pas long-tems que les Hollandois étoient souvent traités ici de rebelles & de Traîtres par une sorte de Gens qui vouloient faire les mêmes choses contre nous, qu'avoient autres fois fait les Espagnols aux Païs-bas. Mais comme ils ne sont pas assez forts en nombre, ils ont été obligez de se relâcher, étant fort fâchés que nôtre Doctrine de non résistance leur manquât lorsqu'ils en avoient le plus besoin, pour nous lier les mains, pendant qu'ils nous couperoient la gorge. C'est ce qui les faisoit si furieusement déclamer contre les Hollandois, afin de nous faire tomber dans le piége. Mais il faudroit qu'un homme fut bien simple ou bien fou, qui se mettroit en peine de ce qu'il seroit appellé Rebelle par les Catholiques Romains, ou qui voudroit perdre tout ce qu'il a de plus cher, pour éviter que de telles gens ne lui fissent ce reproche. Mais pour finir cette longue digression, touchant la cause & les

La Reine Elizabet

les motifs de cette guerre; la Reine Elizabet voyant ses voisins ainsi persécutez aux Païs-Bas par la cruelle tyrannie du Duc d'Albe, & si injurieusement épuisez & appauvris par ses exactions injustes & arbitraires, par ses persécutions, ses meurtres & toutes les autres calamitez d'une guerre injustement entreprise; & les Habitans affligez de ces Provinces venir en grand nombre dans ses Royaumes, pour se mettre à couvert des affrons, des assassinats, de l'orgueil & de la cruauté de cet Exécuteur leur Ennemi, & apportant tout ce qu'ils avoient pu emporter avec eux, elle ouvrit ses Ports pour les recevoir, & écouta avec beaucoup de pitié & de compassion leurs justes plaintes, lors qu'ils déploroient la misére de leur païs, & lui demandoient sa protection, en conséquence des Traitez & des Alliances entre l'Angleterre & la Maison de Bourgogne. Elle eut toujours beaucoup d'égard, pour les Nations & les païs qui lui étoient voisins, & qui lui étoient unis par quelque alliance. Elle étoit d'autant plus touchée des maux de ce Peuple, qu'Elle voyoit que l'extirpation de la

entreprend la défense de ses voisins opprimez.

Réligion Proteſtante étoit le prétexte dont on ſe ſervoit pour faire le plus grand tort, qui eut jamais été fait, à un peuple libre. C'eſt ce qui la détermina plus aiſément à délivrer ſes plus proches Alliez, des pattes de ce Pirate & de cet Ennemi du genre humain: & à reprimer l'inſolence des forces Eſpagnoles, qui venoient de tous côtez dans ces miſérables Provinces, pour rendre eſclaves & en détruire les pauvres habitans. Elle crut qu'il n'y avoit rien en ce monde de ſi digne de la Majeſté d'un Prince, & qui pût augmenter davantage ſa réputation & ſa gloire, que de prendre les armes contre de telles gens, & pour la défence de ſemblables ſupplians, afin de les délivrer tout d'un coup des dangers les plus terribles & en même tems de l'eſclavage. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle auroit plus long-tems diſſimulé les injures que le Roy d'Eſpagne lui avoit faites, & le tort qu'il avoit fait à ſes ſujets, s'il s'étoit voulu relâcher de ſa rigueur aux Païs-Bas; mais voyant qu'on ne le pouvoit eſpérer, elle réſolut d'arrêter ſa rage par la force: & pour la gloire de Dieu & la ſureté publique & de

de l'intérêt des Proteftans, d'affifter les Païs-Bas d'hommes,d'argent, de munitions & de tout ce qui étoit néceffaire, pour les tirer de la main de ceux qui les opprimoient. Elle ne craignoit ni la grandeur de Philippe fecond, ni les menaces de la France, non plus que les fecrettes & perfides machinations & complots de fes Sujets en fon Royaume, ni enfin les rifques, ni les frais, ni les calamitez d'une guerre fort dangereufe & de longue durée hors de fes Etats avec les plus puiffans Princes qu'il y eût de fon tems en Europe. Mais après avoir mis toute fa confiance en la providence & en la protection de Dieu, elle entra de bon cœur & courageufement en lice avec ces redoutables & grands Princes, afin que fes Voifins, fes Amis & fes Alliez puffent joüir de leurs anciennes libertez & privilèges de leur chére patrie, de leurs biens, de leur vie, & de la liberté de confcience, & vivre heureufement. Elle crut qu'il n'y avoit point de peine, point de dangers ni de dépenfes trop grandes pour leur obtenir une fi grande faveur & un fi grand bien; elle furmonta avec beaucoup de courage, d'égalité d'efprit

& de conſtance, toutes les difficultez qui ſe rencontrérent. Auſſi aquît-elle par là une gloire immortelle ; & on la regarde encore aujourd'huy, comme la libératrice & la conſervatrice de ce peuple, & en effet de l'interêt des Proteſtans dans toute la Chrêtienté. Les Rois de France & d'Eſpagne ne la menaçoient pas moins, que de la chaſſer de ſon Royaume, & pour cet effet ils aſſiſtoient les Rebelles en Angleterre & en Irlande. Mais il arriva de ſi épouvantables guerres civiles dans leurs Royaumes, qu'il s'en fallut bien qu'ils ne fuſſent en état de continuer cette entrepriſe, auſſi vigoureuſement qu'ils avoient eu deſſein de faire. Cependant, la Reine ſongeoit à ſes affaires, & envoya ſes forces en France & en Flandres ; & en protégeant ſes voiſins oppreſſez, elle conſerva ſes Sujets & les garantit d'une ſervitude étrangére & inſupportable. C'eſt ainſi qu'Elle empêcha l'Angleterre d'être jamais envahie ou conquiſe par l'Eſpagne, qui ne penſoit alors à autre choſe ; & elle fit périr un grand nombre d'Officiers Eſpagnols tant par mer que par terre.

La

La France pendant les trente premiéres années de son Régne, fut toûjours agitée par des guerres civiles dans ses propres entrailles, on n'y joüit que d'une paix mal assurée & chancelante : De sorte que ce Royaume n'étoit pas assez tranquille pour songer au dehors, ou troubler ses voisins. Le Parti Protestant étoit fort & nombreux, & grossissoit tous les jours, les Princes de la Maison Royale de Bourbon étant à la tête. Le Parti Papiste d'autre côté étoit beaucoup plus grand, & étoit appuyé par la Famille Royale qui étoit en possession de la Couronne de France. Enfin Henry II, & François second, Charles IX & Henry III ses Fils qui furent successivement Rois de France, firent tout ce qu'il leur fut possible, par ruse, politique, force, perfidie, guerres, massacres, violation de la foy publique & surprises, pour extirper ce Parti; & après tout, la fin de sept guerres civiles l'une aprés l'autre fut une tolérance, & chaque tolérance, excepté la derniére, finit par une guerre civile que les Papistes commençoient toujours sur ce maudit

Affaires de la France.

principe qu'il ne faut point garder la foy aux Hérétiques. Cette maxime avoit été si souvent alléguée, soit par voye d'excuse ou d'incitation & justification, qu'il n'y avoit que la foiblesse des Protestans qui les pût obliger à accepter une sûreté, qui avoit été si souvent inutile & violée, & qu'ils savoient bien ne devoir durer que jusqu'à ce que les Papistes fussent en état de la rompre. Et néanmoins la septiéme accordée en 1596, que les Papistes gardérent fit plus de tort aux Protestans que les six précédentes; parce que pendant sa durée, ce Parti fut désarmé & devint mol & efféminé, il perdit cette crainte, ce courage Martial & ce zéle piquant pour sa Réligion, que la violence & la perfidie des premiers tems, avoient entretenuë. Nous demandons la paix & d'heureux jours, mais Dieu qui connoît nôtre humeur & ce qui s'en suivra, nous envoye des troubles pour nôtre bien, ce qui comme une médecine, nous conserve la vie, quoi qu'elle ne soit pas agréable.

Ligue secrete entre la France & L'an 1565, il y eut une ligue secrete faite à Bayonne entre les Couronnes de France & d'Espagne qui fut appellée la sainte

sainte Ligue, parce que le dessein en étoit d'extirper la Réligion Protestante en France & en Flandres; quoi qu'elle eut été négociée avec tout le secret possible, néanmoins le soupçon des Protestans leur en fit deviner quelque chose; & peu de tems après, elle fut découverte, tant par les effets qu'elle produisit, que par les différens intérêts de plusieurs Catholiques Romains, qui devoient être dépoüillez de leurs privileges, au lieu d'avoir leur Réligion établie & conservée. Ce fut ce qui fit naître en Flandres tous ces épouventables tumultes & tous ces troubles, que je viens de raconter. Il s'en suivit une guerre civile en France en 1566, & une seconde en 1568, qui finit en 1572, par un mariage entre Henry de Bourbon Roy de Navarre & Marguerite sœur de Charles IX alors Roy de France. Ce fut là que le Parti Catholique joüa son dernier ressort, & avec une perfidie & une cruauté Diaboliques, dont on ne trouve point d'exemples dans l'Histoire ni sainte ni profane, massacra un nombre infini de Nobles & de Gentilshommes Protestans, qui

l'Espagne contre les Protestans.

étoient venus à Paris voir les cérémonies de ce mariage, n'étant pas capables de soupçonner, qu'une Cour fut assez lâche pour tacher d'une maniére si infame, sa réputation du sang de tant de gens qui se reposoient sur sa foy & sur ses promesses. L'année suivante Charles mourut; Henry son Frere, qui avoit eu beaucoup de part à ce massacre, luy succéda à la Couronne. La sainte Ligue, comme on l'appelloit, ne fit pas de grands progrès sous son Régne; & il n'étoit pas si promt à envelopper son Royaume dans la guerre & le carnage, que ses Fréres plus foibles que lui avoient été. Il aimoit mieux les ruiner insensiblement par les artifices de la paix, comme il arriva. Mais le Parti Papiste en France qui est emporté & cruel, & qui n'employe jamais de moyens lents & doux, que lors qu'il lui est impossible de faire autrement, n'approuva pas cette méthode. Le Duc de Guise qui étoit vaillant mais broüillon & fâcheux commença là-dessus l'an 1576 à prendre les armes contre son Prince; & en 1584, il se fit décla-

déclarer Chef de la ſainte Ligue, contre le Roy ſon Maître comme Fauteur de l'héréſie, par le Pape Grégoire XIII, & une grande partie du Clergé Bigot & de la Nobleſſe mécontente de France; cela fut le ſujet de la ſeptiéme guerre civile dans le Royaume en 1585, le Pape ayant excommunié pour Héréſie, le Roy de Navarre & le Prince de Condé. Le Parti Catholique Romain commença cette guerre contre le ſentiment & ſans le conſentement de Henry III Roy de France; auſſi n'eut-elle pas grand ſuccès, le Roy de Navarre ayant battu les Papiſtes à la bataille de Coutras en 1587; le Roy vouloit aprés cette victoire, faire la paix, mais les Guiſes & le Parti Papiſte voulurent continuër la guerre; ſurquoy ce Parti ſe ſubdiviſa en deux factions, une Partie voulant avec le Roy faire la paix, & les autres avec les Guiſes faire la guerre, & dépoſer le Roi comme Fauteur de l'Héréſie, amoli par les plaiſirs & incapable de gouverner.

La Maiſon de Guiſe ſortoit des Cadets de celle de Lorraine qui eſt eſti- *Maiſon de Guiſe.*

estimée héritiére en ligne directe de celle de Charle-Magne, & par conséquent a de trés grandes prétentions à la Couronne de France ; mais parce qu'elles sont trop anciennes & que d'ailleurs cette famille est trop foible, il lui a été impossible de les faire valoir. Henry III Roy de France étoit le dernier de la race des Valois, & tenu incapable d'avoir des enfans. Après sa mort, la Couronne devoit appartenir à Henry Roy de Navarre Chef du Parti Protestant ; & toute cette Famille étoit dans les mêmes interêts, hormis le Cardinal de Bourbon qui étoit fort vieux. De sorte que s'ils laissoient les choses dans leur état naturel, la mort de Henry III mettoit les Réformez de France en possession du Trône, en la personne de Henry IV. Voilà quel fut le fondement de cette terrible révolution qui ébranla jusqu'aux fondemens la Monarchie & la Nation Françoise. Ils considérérent que si un Prince Protestant étoit une fois paisiblement établi sur le trône, il n'y avoit qu'un miracle qui pût conserver la Réligion Catholique Romaine

en France. Ils n'oférent fe repofer d'un fi grand évenemeut, fur la Providence Divine, ni fur la confcience des hommes, qui apparemment auroient ruiné la Réligion Romaine en France, & l'auroient fi fort affoiblie dans tout le refte de l'Europe, qu'elle n'auroit jamais été en état de fe fervir de la force, contre ceux qui l'auroient abandonnée. Le Roy d'Efpagne, le Pape & le Duc de Guife formérent donc le deffein de dépofer Henry III, & le mettre dans un Couvent, comme on fit Chilperick, & d'exclurre Henry IV comme un hérétique, un relaps, & un excommunié, & qu'on choifiroit un nouveau Roy de France. Chacun des Chefs de de cette Ligue efpéroit faire fon compte en cette affaire. Henry III voyoit tout ce qui fe paffoit, c'eft pourquoy pour fe fauver, il fit affembler à Blois en 1588, les trois Etats du Royaume; mais voyant que la plus grande partie de fes Sujets à la perfuafion du Clergé, penchoit du côté du Duc de Guife, il fit affaffiner par fes Gardes ce Duc & Charles fon Frére, & fit mettre plufieurs de leurs

Raifons de la dépofition de Henry II & de l'exclufion de Henry IV.

leurs amis en lieu de fureté. Mais le Duc du Maine autre Frére du Duc de Guife fe fauva; fur quoy prefque tout le Royaume de France fe révolta & prit les armes contre le Roy, fous le Duc du Maine. Il ne lui reftoit aucun moyen de défendre fa vie & fa Couronne, que d'appeller à fon fecours le Roy de Navarre & fes Sujets Proteftans, contre fes enragez Sujets Catholiques Romains, qui étoient devenus fes Ennemis mortels. S'étant mis par là en état de forcer Paris, & de chaffer les Ligueurs de France, un nommé Jâques Clément Moine Dominiquain, l'affaffina le premier Août dans fa tente fous les ramparts de Paris. La race des Valois fut éteinte avec ce Prince, après avoir poffedé la Couronne de France 260 ans.

Elle defcendoit de droit à Henry Roy de Navarre de la Maifon de Bourbon; mais il êtoit foupçonné par tous fes Sujets Papiftes, fortement contefté par tous ceux qui ètoient dans la Ligue contre fon Prédéceffeur, excommunié par le Pape, & fort envié du Roy

d'Efpa-

d'Espagne qui ne craignoit rien tant que de voir le Royaume de France entre les mains d'un Prince Protestant vaillant, sage & habile, depuis principalement que sa Flotte invincible, qni venoit envahir l'Angleterre, s'en étoit retournée avec honte, ignominie, & méprisée, & après avoir fait une si grande perte que jamais l'Espagne n'a été capable de la réparer.

La Reine Mére de France, qui avoit été le principal boutefeu, ayant vû le Duc de Guise assassiné aux Etats de Blois, & son fils en très-grand danger d'être massacré ou déposé, mourut de regret des calamitez qu'elle avoit causées à elle & à sa Famille, avant que son Fils fut assassiné. Quant à Henry IV nouveau Roy de France, il vit que toutes choses étoient en si grand désordre & confusion, qu'il fut obligé de lever le Camp & de se retirer de Paris en Normandie, d'où il envoya prier la Reine Elizabet de lui envoyer des troupes, de l'argent, & des munitions. La Reine lui envoya aussi-tôt Peregrine Lord Willoughby, qui s'étoit signalé aux Païs-Bas, avec 4000 hommes & 22000

La Reine Mere de France meurt de chagrin.

 livres

livres sterling en or, qui étoit une somme que Henry IV avoüa n'avoir jamais vûë en or toute à la fois. Le Roy avoit battu les Ligueurs avant que les Anglois arrivassent, contre l'opinion de tout le monde; ayant reçû ce renfort d'Angleterre, il poursuivit sa victoire jusqu'aux portes de Paris, & étoit en beau chemin de prendre la ville, mais il ne le crut pas possible, outre qu'il ne vouloit pas courir le risque de voir la Capitale de France pillée par son Armée. Cette tendresse le fit tomber à la fin dans la nécessité de changer de Réligion pour gagner la Couronne de France.

Les Espagnols envahissent la Bretagne.

L'an 1590, le Roy d'Espagne envoya des forces, pour prendre possession de la Province de Bretagne, prétendant qu'elle lui appartenoit. Quelques gens de la Cour d'Elizabet conseillérent à la Reine de ne se plus mêler des affaires de France, qui lui coûtoient infiniment, sans en tirer aucun avantage. Ils lui disoient que Charles le Hardi Duc de Bourgogne avoit coûtume de dire, qu'il vaudroit beaucoup mieux pour

toutes les Nations voisines de la France, qu'elle eût vingt Rois que de n'en avoir qu'un ; à quoi elle répondit fort courageusement, que la soirée du dernier jour que verroit la Couronne de France, seroit fatale à l'Angleterre. Et l'année suivante, elle envoya une Flotte & 3000 hommes pour défendre cette Province contre les Espagnols. Cette poignée de Gens commandée par le Chevalier Norris qui avoit beaucoup d'expérience & de conduite, empêcha non seulement que cette Province ne tombât sous la domination des Espagnols, mais la garentit aussi de leurs rapines & de leurs cruautez. Elle dépensa en trois ans, pour les affaires de France, outre l'or qu'elle avoit envoyé à Henri IV en Normandie, 226058 écus monnoye de France ; elle ne chargea pourtant point ses Sujets d'impôts pour subvenir à de si grands fraix, mais les amassa par son épargne & par son bon ménage.

Elizabet assiste les François contre les Espagnols.

Cette Reine avoit extrémement envie d'abaisser l'orgueil des l'Espagnols. Dans le tems qu'elle s'opposoit à ses ambitieuses entreprises sur la France & les

L'Espagne envahie par les Anglois.

les Païs-bas, elle envoya en 1589, une grande Flotte & une Armée en Espagne, pour se vanger de l'invasion de l'année précedente, & pour établir Antoine qui étoit Bâtard sur le Trône de Portugal, dont Philippe II Roi d'Espagne étoit alors en possession. Cette Armée étoit de onze mille hommes, & il y avoit 1500 Matelots sur la Flotte. L'armée étoit commandée par le Chevalier Jean Norris & la Flotte par le Chevalier François Drake. Ils débarquérent à la Corogne en Galice sans aucune résistance, & le lendemain, prirent la ville basse par escalade, mais ils y perdirent beaucoup de Monde. Ils trouvérent là un grand Magasin de poudre & de fournitures pour des vaisseaux, qu'on y avoit amassées pour une autre expédition contre l'Angleterre.

Ils prennent la Corogne.

Robert Comte d'Essex donna de grandes preuves de son inclination Martiale en cette occasion. Il quita la Cour sans rien dire & sans prendre congé de la Reine, qui ne vouloit pas hazarder aucune Personne de sa principale Noblesse, dans une entreprise aussi périlleuse que celle là paroissoit être. Mais ce jeune Gentilhomme

Robert Comte d'Essex s'enfuit de la Cour & servit en qualité de Volontaire

homme plein de feu méprisant au contraire les plaisirs mols & effeminés de la Cour, embrassa avec joye cette occasion de vanger les injures faites à son païs. Il fit voile après la Flotte avec un seul vaisseau, & eut le bonheur de la rencontrer après qu'elle fut partie de la Corogne, lors qu'ils alloient attaquer Lisbonne. Ils n'eurent pas là, le même succès, parce qu'ils avoient trop peu de Forces, & que la Flotte étoit trop éloignée de l'Armée, pour lui fournir ce qui lui étoit nécessaire. Elle fut obligée de marcher 60 milles par terre; cependant, elle prit les villes de Pantiche & Chascais, apporta d'Espagne cent grands canons, & ramena 60 vaisseaux chargés de blé que les villes Anseatiques d'Allemagne y avoient envoyés, & qui avoient fait en y allant, le tour d'Ecosse & d'Irlande, crainte de tomber entre les mains des Anglois, la Reine ayant auparavant averti ces villes, que si elles envoyoient des munitions de guerre ou de bouche en Espagne, elles les traiteroit comme Ennemis. Ils rapportérent outre tout cela, un bon butin tant en Meubles qu'en argent, qu'ils amasſérent

dans cette Expédition.

rent dans ce Royaume. Mais ce qui fut le plus avantageux, fut d'avoir pris toutes les provisions que les Espagnols avoient faites, pour une seconde expédition contre l'Angleterre, dont ils furent obligés d'abandonner le dessein, comme aussi d'avoir découvert la foiblesse des Espagnols dans leur païs même; desorte qu'après cela, les Anglois mépriférent cet Ennemi qui étoit auparavant si redoutable, ayant avec une si petite Armée marché tant de miles, & pris tant de places dans deux des meilleures & des plus peuplées Provinces de ce Royaume.

Belles Actions du Comte d'Essex.

L'an 1591, la Reine envoya le Comte d'Essex en Normandie avec 4000 hommes, pour aider Henri IV à réduire Roüen sous son obéïssance. Il perdit devant cette ville Gautier son Frére qui fut tué d'un coup de mousquet. Ce jeune Comte fut si éloigné d'être épouventé de ce malheur que les François remarquérent avec surprise & étonnement, qu'il s'exposoit encore davantage, afin de trouver l'occasion de vanger la mort de son Frére.

La

La Reine l'envoya encore après cela, l'an 1596, son Général en Espagne. La Flotte composée de 150 vaisseaux en partie Anglois & en partie Hollandois étoit commandée par Charles Lord ou Seigneur Howard Amiral d'Angleterre; & le Comte d'Essex & le Lord Howard devoient conjointement commander les Forces de terre qui consistoient en sept mille trois cents hommes; Essex avoit le pas à terre, & Howard en mer. Ils arrivérent devant Cadis le 20 du mois de Juin, mais ils ne débarquérent que le 22 & alors ils prirent la ville par la lâcheté des Espagnols, qui payérent cinq cent vingt mille ducats pour sa rançon. Ils offrirent deux millions davantage pour racheter les vaisseaux qui étoient dans Port Real, mais l'Amiral le refusa, disant qu'on l'avoit envoyé pour brûler toute la Flotte Espagnole & non pas pour la rançonner. Les Espagnols avoüent qu'ils perdirent dans le saccagement de cette ville, en vaisseaux pris ou brûlés, en magasins, munitions & provisions, plus de vingt millions de ducats. Le brave Comte d'Essex vouloit qu'on gardât

Seconde Expédition en Espagne.

gardât la ville & l'Ile, & offrit de le faire avec 300 hommes & 3 mois de provision; mais les autres Commandans qui s'étoient enrichis, voulurent revenir, à quoi il fut obligé de consentir fort contre son gré, n'ayant gagné de toute cette riche dépoüille, qu'une très belle & magnifique bibliotéque, qu'il choisit préférablement à toute autre chose. Les Espagnols observérent que les Anglois dans ce pillage, firent voir qu'ils étoient hérétiques par le mépris qu'ils firent de leurs Monastéres & de leurs Convens; mais en toutes autres choses, ils firent paroître beaucoup de valeur, de conduite & de générosité. Le Comte d'Essex auroit bien voulu qu'on eut attaqué en revenant, la Corogne, St. André & St. Sebastien, mais les autres Commandans ne voulurent point hazarder ni essayer davantage leur fortune, croyant avoir assez fait pour la gloire & la défence de leur païs. Cette Expédition assura l'Angleterre pendant le reste du Regne de la Reine, contre toutes sortes d'atentats & d'apprehensions de la part de l'Espagne. Ce généreux Seigneur

gneur fut fait l'an 1599 Gouverneur d'Irlande, ce qui causa sa ruine. Le Chevalier Robet Cecil ayant été fait en son absence Maître des Wards, charge de très grand revenu, qui lui avoit été promise par la Reine & sur laquelle il faisoit fond, pour remettre son bien en bon état, qu'il avoit dépensé à son service, il en fut fort mécontent, & revint en Angleterre sans la permission d'Elizabet; desorte que l'année suivante il fut décapité, pour avoir voulu faire soûlever la Ville de Londres contre la Cour.

Pour passer des affaires étrangéres à d'autres qui sont plus importantes à l'Angleterre & qui la regardent de plus près, il y eut pendant tout le régne d'Elizabet, une sanglante & ruineuse guerre en Irlande, qui coûta extrêmement. Les Irlandois ont toûjours eû depuis qu'ils ont été conquis par les Anglois, une haine mortelle pour leurs vainqueurs, que ni les mariages, ni les bénéfices, ni les pertes ni le tems même n'a pû éteindre. Mais lorsque de son tems, on changea la Réligion en Angleterre, & que le Corps entier

Affaires d'Irlande sous son Régne.

entier des Familles Irlandoises, & une grande partie des Anciennes Familles Angloises persistérent dans la Réligion Papiste, il s'éleva une nouvelle fermentation qui étant ajoûtée à leurs esprits inquiets & turbulens, on n'entendit plus parler en ce païs-là, que de trahisons & de rébellions, qui étoient d'autant plus dangereuses & de plus longue durée, qu'elles étoient excitées par les Bulles du Pape, que les Irlandois révérent, plus que toutes les autres Nations; & qu'elles étoient soutenuës & supportées, par les Conseils, l'argent & les Forces d'Espagne. Cependant, la Reine ne crut jamais qu'il fût de son interêt, de leur faire une rude guerre, parce qu'elle ne le pouvoit pas sans charger d'impôts les Anglois, pendant qu'elle étoit obligée à employer de si prodigieuses sommes d'argent aux Païs-bas & en France, qui auroient entretenu une telle guerre en Irlande que ses Ennemis n'auroient pû y résister. Elle prenoit pourtant soin d'y faire passer en qualité de Gouverneurs, ses plus habiles Conseillers d'Etat & ses plus expérimentés Capitaines; & elle leur

leur envoyoit des ſecours d'hommes & d'argent, qui les mettoient de tems en tems en état de tenir tout en bon ordre; deſorte qu'ils pouvoient facilement empêcher le Parti des Eſpagnols de devenir plus puiſſant dans le Nord, qu'il n'étoit à propos, & de faire des entrepriſes plus près d'elle, & plus dangereuſes. Elle diſperſa & conſuma auſſi par ſes Généraux & les troupes qu'elle envoya en ce païs-là, les Forces des Clans ou principaux Habitans, & des grands Seigneurs Irlandois. Elle obligea petit à petit les Irlandois Sauvages & Barbares, à quitter leur maniére de vivre dans les bois & les montagnes, plus propre aux Bêtes qu'à des hommes, à venir demeurer dans des Bourgs & des Villages peuplés & policés. Elle leur apprit à quitter leurs coûtûmes barbares & cruelles, & à vivre ſobrement & ſelon les Loix, à abandonner leur nouriture & leurs habits qui ſentoient le Sauvage, & à ſe nourir & s'habiller plus honnêtement, comme les Anglois. La partie Septentrionale de la Province d'Ulſter fut la premiére qui

Ulster est la premiére Province qui se révolte contre la Reine.

qui se révolta, les Ecossois & les Montagnards y abordant en grand nombre. Surquoi Shan-O-Neale l'an 1563, prit les armes contre son Souverain, au lieu d'envoyer lui demander du secours, pour chasser ces Ennemis Etrangers. Il fut batu par le Comte de Sussex, & contraint de venir en Angleterre demander pardon à la Reine. Il se souleva encore l'année suivante, & fut réduit par le Chevalier Henri Sydnei qui étoit Gouverneur. Et l'an 1565, il fut tué dans une débauche par les Macdonnels, chez lesquels il s'étoit sauvé pour se réfugier & leur demander du secours. Ce Shan-O-Neale étoit si méchant & si infame débauché que tout le Monde approuva la vengeance des Macdonnels contre ce perfide, qui leur avoit fait beaucoup de tort à eux & à leurs Familles, ainsi qu'aux Anglois, Les Macdonnels descendoient d'Ecosse & étoient du nombre de ces Montagnards qui s'étoient venus établir dans la Province d'Ulster.

L'an 1564. il furvint une querelle entre les Comtes d'Ormond & Desmond, & ils y se donnérent bataille à Affane dans la Comté de Waterford. L'année suivante, ils vinrent tous deux en Angleterre, pour s'entr'accuser devant la Reine, qui avoit plus de penchant à favoriser Desmond. Ils retournérent en Irlande en 1566. & Desmond se mit en campagne avec deux mille hommes, pour joindre Shan-O-Neale, afin de se vanger ainsi qu'il prétendoit, du Comte d'Ormond qui le déffit prés de Drumelin & mit toutes ses Forces en déroute. Sur la fin de cette année là, le Chevalier Sydney Gouverneur du Royaume fit arréster Desmond, & luy fit faire son procés à Limerick pour haute trahison du quel crime il fut trouvé coupable, & condamné à une prison perpétuelle; son Frére fut fait Chevalier, & Comte de Desmond. Cette querelle n'etoit d'abord qu'une haine personnelle entre ces deux Puissantes Familles; Mais l'an 1568 ayant été fait quel-

Querelle entre les Familles d'Ormond & de Desmond.

ques loix en Parlement qui ne plaisoient pas aux grands Seigneurs de ce Royaume, ils prirent le prétexte de la Réligion, pour attirer les peuples dans leur Party. Le Pape y entra aussi, & sollicita le Roy d'Espagne d'envoyer des Forces en Irlande sous le commandement du Comte de Desmond, qui étoit Evêque titulaire de Cashil. Le Gouverneur commença là dessus la guerre dés cette année là, & défit deux mille hommes prés de Kil-Kenny n'ayant perdu qu'un seul homme. Le Comte d'Ormond qui etoit alors en Angleterre, passa en Irlande, pour réclamer ses Fréres qui s'étoient joints à Desmond dans cette rébellion, dont le dessein étoit de renverser & ruiner le Gouvernement, & chasser du Royaume, tous les Anglois avec toutes leurs loix.

Le Pape & le Roy d'Espagne interessés dans la guerre d'Irlande.

Le Pape Pie V. excommunia la Reine l'an 1569 & luy ôta tous ses Etats. Cela fit un grand effet sur les Irlandois, qu'on ne put jamais tenir ce Royaume en paix, tant qu'elle

qu'elle vécut, excepté l'an 1571 que le Chevalier Jean Perrot Gouverneur de Munster, redonna la tranquilité à cette Province. Le Roy d'Espagne ne se soucioit pas de se mêler des affaires d'Irlande, & ne leur envoya point ou que peu de secours, jusqu'en l'an 1578. qui étoit dix ans aprés qu'il eut traitté avec les Irlandois. Cette même année le Pape Gregoire XIII. & le Roy d'Espagne envoyérent un nommé Stukely Anglois, avec 800 Soldats Italiens; Mais au lieu de venir en Irlande, il alla avec Sebastien Roy de Portugal en Afrique, où luy & ses troupes périrent avec ce Roy.

Fitz-morris & Sanders envahissent l'Irlande avec des troupes Espagnoles.

Le Chevalier Guilliaume Drury préti serment le 14 de Septembre de l'année 1578 en qualité de Gouverneur du Royaume d'Irlande. La même année Jan Fitz-Morris aprés avoir prété serment de fidelité à la Reine, entre les mains du Chevalier Jean Perrot, alla en France, où n'ayant pu obtenir de secours, il passa de là en Espagne, où on luy

donna une poignée de Gens & quelque argent; Et en Juillet 1579 il débarqua 80 Espagnols à Semerwick en Kerry, où il bâtit un Fort, & Sanders Legat du Pape bénit la terre; Les Anglois prirent pourtant trois vaisseaux, & mirent les Espagnols dans une terrible épouvente; Les Desmonds se joignirent à ces Rebelles, ainsi que firent bien tôt après, un grand nombre d'anciens Habitans Anglois qui avoient continué dans la Religion Catholique Romaine. On devoit attribuer ces désordres au peu de Forces que les Anglois avoient en Irlande, leur Armée n'étant pas alors de plus de 600 hommes. Le Chevalier Guillaume Drury tomba malade & mourut; Le Conseil Privé choisit en sa place, le Chevalier Guillaume Pelham, qui prêta serment en qualité de Gouverneur l' 11 d'Octobre 1579.

Arthur Lord Grey Baron de Wilton succéda au Chevalier Pelham & prêta serment le 14 de Septembre 1600. Il prit le Fort dont nous ve-

nons

nons de parler, & mit tous les Espagnols qui étoient dedans au fil de l'épée, ce qui déplut fort à la Reine. Mais le Lord Grey allégua pour raison, qu'il ne pouvoit pas les garder prisonniérs, par ceque son armée étoit trop petite, & le nombre de ses Ennemis trop grand. Le Gouverneur continua à les défaire & à les battre avec son petit Corps d'Armée, & les réduisit si bas par son courage & sa bonne conduitte, qu'enfin ils le firent représenter à la Reine, comme un homme cruel & sanguinaire qui ne faisoit pas plus de cas de la vie de ses sujets que de la vie des chiens, & les avoit tirannisés & traittés avec tant d'inhumanité qu'il ne restoit plus à la Reine au lieu de sujets, que des Carcasses & des cendres. Il est vray que la nécessité des tems, l'avoit rendu sévére; Et néanmoins, il avoit traité les Irlandois avec beaucoup plus de pitié, qu'ils n'avoit mérité, ou que l'interêst de la Reine & la sureté des Anglois qui étoient en Irlande, ne demandoient. Il fut pourtant rapellé

Le Gouverneur calomnié en Angleterre pour ses bons services.

pellé au milieu de ses victoires, au mois d'Août 1582. L'année suivante, le misérable Comte de Desmond fut trouvé dans une hutte au milieu d'un bois, & tué par un Irlandois qui ne le connoissoit pas ; on envoya la tête de ce Comte en Angleterre, qui fut exposée sur le pont de Londres. Son nom étoit Gerard & il étoit le 15 Comte de cette Famille : La rébellion de la Province de Munster finit avec sa vie. La Reine qui étoit généreuse, douce & pitoyable, eût beaucoup de chagrin de voir répandre le sang de ces misérables, quoy qu'ils en voulussent à sa vie, & cherchassent la ruine de ses sujets Protestans, avec une malice & une fureur Diabolique & implacable.

Qu'il est difficile d'administrer la justice, & de pardonner dans le tems qu'il faut.

Je ne trouve rien de plus difficile, entre toutes les actions des Princes, que d'administrer la justice, & de pardonner avec prudence. Et en effet, il n'y a que Dieu qui puisse prétendre le faire toujours, comme il faut. Parce qu'il n'y a que lui seul qui connoisse la véritable intention des

des Actions des hommes, leur but & leurs desseins, & le tempérammment de ceux qui agissent tant pour le présent que pour l'avenir. Mais les Princes se trompent souvent dans une ou plusieurs de ces choses, & ainsi pardonnent ou punissent, lors qu'ils ne le devroient pas faire. Outre cela ils sont sujets aux mêmes passions que les autres hommes, & elles les font quelques fois faillir, quoyque la chose paroisse évidente. Il vaut mieux générallement parlant, être trop pitoyable que trop sévére; Mais quand on sait une fois qu'un Prince est de cette humeur, on ruine plus de Gens par la douceur, qu'on n'en peut sauver, & les Innoçens sont trop exposés à la rage des Méchans. Il est toujours bon de pardonner à une Multitude & à la Populace; Mais de faire grace aux Grands Seigneurs, pour deux, trois ou quatre rébellions l'une après l'autre, c'est justement publier une liberté de se revolter impunément. Elizabet ne fut jamais coupable de ce trop grand relâchement en Angleterre;

gleterre; Mais Elle en usa trop souvent en Irlande, c'est pourquoy, ce fut par sa faute qu'Elle y trouva tant de troubles; Presque toute sa pitié fut inütile & perdue; & tournérent en cruauté aux Anglois. Si vous pardonnés à un Ennemi barbare, vous le rendez insolent; C'est pourquoy, une justice inexorable est absolument nécessaire, particuliérement à un Relaps: Ce qui se doit pourtant entendre, que pour les Personnes d'un rang distingué, & pour les grands crimes, comme le Meurtre & la Rébellion.

Le Chevalier Perrot Gouverneur d'Irlande.

L'an 1584 le Chevalier Jean Perrot fut fait Gouverneur d'Irlande. Il y fut envoyé dans un tems de trouble & plein de dangers; Et néanmoins il ménagea les affaires de ce païs là, avec tant d'adresse & de courage qu'il sauva le Royaume, quoy qu'il fût luy même sacrifié à la haine & à la malice de Hatton qui étoit pour lors Chancelier d'Angleterre. La Reine donna de son tems, 574628 arpens des terres de Desmond & de ses Complices qui avoient

avoient été confisquées, à plusieurs Personnes qui les devoient peupler, & payerà sa Majesté 1976 livres sterling 7 shillins & 5 sols tous les ans. Elle encouragea & invita pour cet effet, les Cadets des bonnes Familles d'Angleterre, à s'aller établir en Irlande, leur promettant de grands priviléges & des terres à un prix fort raisonnable. La Famille des Burks dans la Province de Connaught se révolta, mais ils furent défaits & si bien batus, que de trois mille, il n'en échappa que trois. De sorte que les choses furent un peu rétablies, & la Province de Munster qui étoit si mal habitée, fut en même tems, peuplée & civilisée par les Anglois. Le Gouverneur n'y eut pourtant aucune part, & cela se fit par des Commissaires; Car il étoit mal avec la Reine, à cause de quelques parolles indiscrettes qui lui étoient échappées, & qui furent malicieusement rapportées à la Reine & même avec adition.

Nouvelle Colonies Angloises envoyées en Irlande.

La Reine avoit ordonné que s'il se trouvoit des terres non confisquées,

Les Irlandois se plaignent des Anglois.

mêlées avec celles qui l'etoient, qu'on s'en accommoderoit avec les Propriétaires, lesquels on contenteroit, afin que les Entrepreneurs pussent avoir la ferme entiére. Mais quand on vint à mettre cet ordre à éxécution, on fit de grandes plaintes au Gouverneur, que ces Entrepreneurs avoient chassé plusieurs Personnes innocentes de leurs Maisons & de leurs héritages, par pure avarice pour avoir leur bien. On fit là dessus publier une proclamation, par la quelle il étoit commandé aux Entrepreneurs de restituer ce qu'ils avoient injustement pris, ce qui, avec le bon traittement que le Gouverneur fit, par ordre de la Reine, aux Irlandois chassés, fit cesser le mal & les plaintes. Comme il n'avoit eu aucune part dans la distribution de ces terres, il fit bien tôt sentir aux Entrepreneurs qu'ils ne devoient attendre aucune grace de luy, ce qui tourna à l'avantage des Irlandois, mais causa de grandes plaintes de la part des Anglois contre le Gouverneur, comme favori-

sant-

ſant plus les Irlandois que les Anglois. Mais ce brave homme, qui avoit l'Ame grande & Royalle, & que l'on croyoit être Fils naturel de Henry VIII mépriſa les plaintes de ſes Compatriotes, & obligea pluſieurs des principaux à ſe ſoûmettre à ſon Authorité. Pour ce qui eſt des Irlandois, il les rendit meilleurs & plus honnêtes gens, par ſes menaces, par ſa ſévérité & ſes bons avis, qu'ils n'auroient été; Et il leur fit entendre par la force de ſon raiſonnement, qu'il étoit de leur interêt de demeurer fermes dans leur fidélité pour la Reine. Il entreprenoit là à la vérité, un ouvrage bien difficile, conſidérant l'humeur & la capacité des Gens avec leſquels il avoit affaire, & le tems au quel il Gouvernoit l'Irlande.

Portrait de Fitz-Williams.

Le Chevalier Guillaume Fitz-Williams fut fait Gouverneur de ce Royaume l'an 1588 & y demeura juſqu'en 1594. Il étoit avare, injuſte, & jetta les fondemens de quantité de troubles & de broüilleries, que les Anglois ſentirent dans la ſuit-

te. Il eſt vray que pendant tout le tems qu'il gouverna le Royaume, on y fut aſſez en repos, excepté ſur la fin, que par ſes méchantes maniéres, les Irlandois prirent les Anglois, leurs loix, leurs officiers & particuliérement les Sherifs en averſion. La Reine accorda ſix Compagnies d'Infanterie à Tirone qu'elle payoit; Et en changent ſouvent ſes ſoldats, & leur faiſant faire l'excercice, il diſciplina la plûpart des hommes du païs. Il acheta auſſi quantité de plomb ſous pretexte de vouloir bâtir une belle Maiſon. L'an 1593 le Collége de Dublin que l'on bâtiſſoit aux dépens de la Reine, fut achevé. Le Lord Burleigh en fut le premier Chancellier, & le fameux Usher le premier Ecolier.

Le Collége de Dublin achevé.

On doit la tranquilité dont l'Irlande jouiſſoit ſous le Gouvernement de Fitz-Williams, à la juſtice, à la ſageſſe & à la valeur du Chevalier Perrot ſon Prédéceſſeur. Il abbatit tout à fait le pouvoir des Chefs des grandes Familles Irlandoiſes, & polit ſi fort ce Royaume, & y établit tant

Les Colonies Angloiſes tiennent l'Irlande en repos pendant un tems.

tant de Colonies Angloises, que pendant les 6 années qu'il en fût Gouverneur, on n'y entretint que huit cents hommes de pied & 300 Chevaux, pour tenir les Irlandois en bride. Ils étoient si bien établis dans leurs terres, & jouissoient si paisiblement de leurs biens de leurs bestiaux & de tout ce quils avoient, qu'ils auroient ésté insensés de causer des troubles, n'y ayant d'ailleurs aucun Prince Etranger qui pût se joindre à eux ou leur envoyer du secours. L'Armade d'Espagne perdit sur la fin de l'année 1588, 17 de ses plus grands vaisseaux sur les côtes Septentrionales & Occidentales de ce Royaume, & il y eut 5394 hommes noyés. Quelques Espagnols se retirérent chés des Papistes Irlandois, qui leur donnérent le couvert, mais ils les firent bien payer pour leur logement, car ils leur ôtérent tout ce qu'ils avoient. Jaques Roy d'Ecosse qui se regardoit comme l'Héritier présomptif de ces Royaumes après la Reine, entretenoit fort bonne intelligence

Une partie de l'Armade d'Espagne fait naufrage sur les côtes d'Irlande.

avec les Anglois, & empêchoit que les Ecossois & principalement les Montagnards ne se joignissent aux Irlandois. Le bruit courut en Angleterre, qu'on avoit trouvé de fort grands trésors dans les vaisseaux Espagnols, qui avoit fait naufrage sur les côtes des Provinces de Conaght & d'Ulster; sur quoy le Chevalier Fitz-Williams fit faire de trés exactes recherches, & commanda par une Proclamation, que tous les effets ou trésors des Espagnols fussent apportés dans le coffres de la Reyne pour son usage. Il fit mettre en prison le Chevalier Owen O Toole & le Chevalier Jean O Dogherty deux des plus considérables de ces Provinces, sous prétexte qu'ils s'étoient emparés des richesses des Espagnols, quoy qu'ils fussent plus affectionnés aux Anglois qu'aucuns autres Habitans; Mais ce Gouverneur ne pût rien découvrir, bien qu'il gardâst le premier deux ans en prison, & l'autre pendant tout le tems de son Gouvernement, n'ayant été mis en liberté que par son

son successeur ; Il mourut bien tôt aprés ce long emprisonnement & son grand âge, l'ayant rendu fort foible & fort infirme. Toutes ces duretés & ces grands maux que fit le Chevalier Fitz-Williams, donnérent de l'ouvrage à ses successeurs.

Mac Mahon l'un des Chefs d'une grande Famille Irlandoise étant mort, & ayant peu de tems avant sa mort obtenu une Patente de la Reine pour la Comté de Monaghant pour lui & ses Héritiers Mâles à perpétuité, Hugues Roe son Frére & son Héritier, présenta Requête au Gouverneur, pour être établi dans son héritage, en conséquence de la Patente de la Reine & selon les Loix du Royaume ; Les Irlandois disent qu'il y en coûta six cent vaches ; Et outre cela, le Gouverneur voulut aller luy même pour le mettre en possession ; Mais aussi tôt qu'il fut arrivé à Monaghan, il fit emprisonner Hugues Roe, le fit juger, & condamner par une Loi de guerre, sans luy avoir fait son procés dans les formes, prétendant qu'il avoit levé des

HugueRoe mis à mort injustement par le Gouverneur.

des troupes deux ans auparavant, pour saisir les biens de ceux qui luy devoient des rentes. Il fut là dessus pendu, & la Comté partagée entre le Chevalier Henry Bagnal Maréchal, le Capitaine Henslow & quatre des Mac-Mahons, en payant une certaine Somme tous les ans, chacune de ces Personnes ayant outre cela fait de grands présens au Gouverneur, ainsi qu'il étoit porté dans les plaintes qu'ils firent au Conseil d'Angleterre. Le Gouverneur ni a tout cela, mais on remarqua que depuis ce tems là, les Irlandois ne pouroient supporter les Sherifs ni les Anglois, & s'éloignoient autant qu'ils pouvoient d'eux, craignant d'être traités un jour on un autre, comme Hugues Roe. Le bruit de cette infame action se répandit dans toute la Province d'Ulster, de sorte que les Chefs des Tribus ou Familles en étoient épouventés & fort irritez. Ils firent depuis ce tems là, des cabales dans lesquelles ils parloient fort hardiment de la mauvaise conduitte, de l'avarice & de

la cruanté de ce Gouverneur.

Il y avoit en ce tems là, dans la Province d'Ulster, un homme fort habile & considérable, nommé Hugues O Neale, Fils d'un Maréchal ou serrurier nommé Matthieu, fin & rusé, & qui depuis son enfance, avoit toûjours porté les armes au service de la Reine. Il avoit rendu de grands services à sa Majesté dans la rébellion de Desmond, & si étoit acquis une grande réputation, tant par son courage que par sa capacité. La Reine protégeoit ce Gentilhomme quoy que d'une basse naissance, contre la malice & la méchanceté des O-Neales, qui le haïssoient, comme l'Ennemi de leur Nation. Elle l'éleva de la poussiere à de grands honneurs, & le fit enfin Comte de Tirone, à cause de son mérite & de ses belles actions. Il se laissa infatuer de sa bonne fortune, & par une ingratitude & une méchanceté horribles, il entreprit de perdre celle qui l'avoit fait ce qu'il étoit. Il se mit en têste de se faire Roy d'Ulster. Dans cette veuë il prit le nom

Elévation de Hugues O-Neale Comte de Tyrone.

&

Il aspire à être Roy d'Ulster.

& le titre d'O-Neale, & perdit tout le respect & la fidélité qu'il devoit à la Reine. Il disciplina les Habitans qui étoient grossiers & ignorans, à la maniére Angloise, sous le prétexte dont j'ay parlé plus haut; Il leur insinuä sous main en même tems, une aversion invincible pour la Réligion & le Gouvernement des Anglois, appellant la premiére hérésie, & le second un Esclavage & une servitude honteuse, & ainsi les disposa si bien à la Rébellion, que presque toute la Nation se souleva tout d'un coup.

Tyrone fut fait Comté, ce qui causa la Rébellion d'O-Neale.

Tyrone fut érigé en Comté au mois de Juillet 1591 & partagé en huit Baronies, Dungannon ayant été destinée pour la principale ville, ce qui joint à l'autorité du Marechal Bagnal, effraya si fort Tyrone, qu'on croit que cela fut cause qu'il se ligua cet Eté là, avec les autres Irlandois, pour deffendre leurs prétendus Droits, & pour ne plus souffrir de Sheriffs dans leurs Comtés. Les effets & les suittes de cette ligue parurent pour la premié-

re fois l'an 1593 lorsque O Connor commença à se remuër en Connaught, & que O Donnel & Mac Guire le plus considérable de Fermanagh, se soulevérent en Ulster contre les Sheriffs, & les auroient massacrés, sinon que Tyrone prétendit intercéder pour eux. Ils n'auroient jamais osé entreprendre une semblable chose, s'ils n'avoient pas été assurés que tous les Irlandois de la Province d'Ulster les seconderoient. Le Gouverneur pour se vanger de ce soulévement, fit proclamer Mac Guire Traître, & étant entré avec ces Forces dans le Fermanagh, il prit Innis-Killing; Mais lorsquil se fut retiré, les Irlandois retournérent, & chassérent de Fermanagh, les Anglois qu'il y avoit laissés. Tyrone vint en Ulster comme par hazard, pendant ce tumulte, & ayant demandé ce qui l'avoit encité & ce qui l'avoit irrités contre les Anglois, il réprimenda fort sérieusement Mac-Guire qui avoit été l'Autheur de la rébellion, puis commença à vouloir appaiser les plus mutins

mutins des Irlandois, quoy qu'effectivement, il eut été le premier Promoteur de toutes ces broüilleries, ne faisant semblant d'être fâché, que pour se cacher, & empêcher que les Anglois ne le soupçonnassent. La Reine rappella là dessus Fitz-Williams, qui n'avoit jamais été soldat, & envoya un nouveau Gouverneur en sa place.

Le Chevalier Russel fait Gouverneur d'Irlande, revolte de O-Neale.

Le Chevalier Guillaum Russel le plus jeune des Fils de Francois Comte de Bedford, fut fait Gouverneur d'Irlande & en prêta serment l' 11 d'Août 1594. La grande rébellion arriva de son temps. Cormock Mac Baron Frére de Tirone assiégea environ ce tems là Inniskilling & déffit 46 Cavalliers Anglois & 600 hommes de pied; commandés par les Chevaliers Edouard Herbert & Henry Duke qui venoient secourir la place. Tyrone eut pourtant l'impudence de venir à Dublin & en imposer au Conseil, landisant qu'il n'avoit aucune part dans cette revolte, quoyque des Gens offrissent de la prouver Trâitre, cequ'on

ne

ne croyoit pourtant pas. Il se revolta pour la seconde fois, l'an 1595 au mois de Mars, nonobstant tous ses serments & ses promesses, qui dans un Irlandois sont autant de signes assurés de sa trahison & de sa perfidie. Bagnall son Ennemi mortel marcha là dessus contre luy avec 1500 Fantassins Anglois & 250 Chevaux. Tyrone se fit voir avec quinze cent Chevaux Irlandois, mais se retira sans rien entreprendre. Il revint peu de tems aprés, avec 8000 hommes de pied pour soutenir sa Cavalerie; Et néanmoins le peu de Gens de Bagnal se batit contre toutes ses Forces & s'en tira fort heureusement; Ils furent en grand danger d'être taillés en piéces, comme ils auroient sans doute été, si dans le combat, la poudre n'eut point manque à leurs Ennemis.

Le Chevalier Norris passe en Irlande avec 3000 hommes.

Le Chevalier Jean Norris arriva au moins de Juin de l'année 1595 en Irlande avec deux mille vieux soldats & 1000 hommes nouvellement levés, ayant le titre de Général des Forces de la Province d'Ulster,

ster, où il devoit commander absolument en l'absence du Gouverneur. Le dessein de la Reine en envoyant ce Chevalier avec une si ample commission, étoit afin que luy & le Gouverneur agissent plus vigoureusement contre les Ennemis ; Mais il arriva que quoyque Norris fût bon officier il étoit trop violent, & ne vouloit pas obeir aux ordres du Gouverneur ; Et ce qui étoit encore pire, il ne s'accordoit pas avec luy dans la méthode générale de faire la guerre, & étoit fort entété dans ses sentimens ; De sorte qu'on perdit beaucoup de tems en des contestations inutiles, entre ces deux hommes tous deux fiers & opiniâstres, ce qui fit beaucoup de tort aux affaires, & fut fort avantageux à Tyrone, qui se servit adroittement de leur mésintelligence pour les empécher de le perdre dans le commencement de la rébellion.

Les Irlandois deviennent adrotis au maniment des Armes.

Les Rebelles avoient dans ce tems là, pris plusieurs Forts aux Anglois, & étoient devenus si adroits au manîment des armes, qu'ils en

savoient

ſavoient presques autant qu'eux. Le Chevalier Perot pour épargner la dépenſe avoit armé les Irlandois de la Province d'Ulſter, contre les Montagnards Ecoſſois, & leur avoit appris l'uſage des Armes à feu; Fitz Williams avoit ſuivi la même fauſſe méthode, & avoit mis pluſieurs Irlandois dans l'Armée Angloiſe, & envoyé d'autres aux Païs bas, pour apprendre le métier de la guerre. De ſorte qu'ils étoient devenus courageux & habiles Rebelles, au grand préjudice & malheur de l'Angleterre. Le Gouverneur ayant paſſé l'Eté en campagne contre les Ennemis, s'employa pendant l'hyver, à rétablir la paix dans les Provinces de Connaught & de Linſter; Et les ayant trouvées fort en déſordre, par les injuſtices des Préſidens, il écouta leurs plaintes avec beaucoup de patience, & redreſſa ce qu'il trouva mal, avec une grande juſtice, afin qu'il pût donner quelque eſperance au Peuple devoir un meilleur tems. Il leva encore des troupes, & pria Tyrone de

de venir à Dublin, luy envoyant un Passeport; *Ce Comte* qui nageoit entre *l'espérance & la crainte*, y vint, & alors le Gouverneur en présence de plusieurs seigneurs de ce Royaume, luy représenta les bien faits qu'il avoit reçû de la Reine, ce qu'il avouâ aussi tôt, prétendant qu'en cette considération, il avoit patiemment souffert les injures qui luy avoient été faites pendant le Gouvernement de Fitz-Williams, & le tort que luy avoit fait le Maréchal Bagnal. Qu'il avoit sauvé les Anglois de la fureur de Mac Guire, & les avoit conservés dans la possession de Fermanagh; Qu'on avoit mal interprété ses bonnes actions, & qu'il en avoit été mal récompensé; Qu'il ne demandoit rien davantage que de rentrer dans les bonnes graces de la Reine, dont il avoit été privé par les calomnies de ses Ennemis. Cette deffence adroitte & rusée appaisa le Gouverneur, qui résolut d'essaier à le ramener par des biens faits & un bon traitement, & ainsi luy permit de retourner chez

luy.

luy. Cependant, au mois de Septembre de la même année, il offrit l'Irlande au Roy d'Eſpagne, s'il vouloit luy fournir 3000 hommes & un peu d'argent. L'hyver de cette année là & le printems de la ſuivante furent ainſi employés en traités inutiles & ſans effet, Tyrone prétendant ſe ſoûmettre afin de gagner du tems, & à la fin on luy pardonna. Mais étant arrivé trois vaiſſeux d'Eſpagne, avec de la poudre & 3000 hommes, il ne voulut pas pendant long tems, accepter ſon pardon & aprés l'avoir pris; il ne s'en ſervit que pour couvrir ſes perfides deſſeins. Il étoit toûjours en Traité & en rébellion en même tems. Ayant vû que le Chevalier Norris & le Gouverneur ne s'accordoient pas, il ſe ſervit de l'un contre l'autre, & en même tems, il ſurprenoit les Garniſons & broüilloit le païs, au grand péril de ruiner tous les Anglois. Les Traités avec les Trâitres ne ſervent qu'à les rendre inſolens, & à ruiner le Gouvernement; Ils ne vous feront ja-

mais de mal si vous ne vous fiés point à eux. *Le Conseil* d'Angleterre étoit si ennuyé de cette guerre, qui coûtoit tant d'argent, qu'il ne craignoit rien si fort qu'une guerre en Irlande. De sorte qu'on tenoit ici pour maxime, que l'Angleterre en seroit mieux, si on pouvoit faire enfoncer l'Irlande au fond de la mer; Mais comme cela est impossible, ils auroient bien mieux fait, d'aller comme on dit, rondement en besogne, & envoyant des Forces suffisamment en ce païs là, pourfuivre ces Rebelles à toute outrance, & ne pas souffrir qu'aucun Irlandois gardât des armes à feu.

LeGouverneur choqué par Tyrone.

Le Gouverneur observant que Tyrone le méprisoit & s'attachoit à Norris, auquel il envoyoit des Gens, pour le prier de présenter ses respects à la Reine, & demander pardon pour luy à sa Majesté, écrivit à la Reine, qu'il n'avoit pas été élevé pour la Guerre, & ne pouvoit supporter les fatigues qui accompagnent ordinairement les soûle-

vemens

vemens & les tumultes. Que Philippe Roy de Macédoine ne luy faisoit pas tant de peur, qu'un Ennemy trompeur & un barbare Irlandois. Que des Gens croioient que cette sédition languissante pourroit être appaisée sans coups & effussion de sang, si on envoioit d'honêtes gens pour traiter avec les Rebelles. Qu'il y avoit des Personnes en Irlande qui avoient eu des entretiens secrets avec les Rebelles, & avoient envoyé en Angleterre les calomnies de ces Gens là contre luy, & contre d'autres Gouverneurs. Il taxoit adroittement par là le Chevalier Norris, de n'avoir rien fait digne de sa réputation dans la guerre, & qui croyoit gagner les païsans d'Ulster, par ses flateries & ses caresses, ce qui les rendoit plus insolens. Cette conduitte du Général causa de grandes contestations entre luy & le Gouverneur, & l'effet en fut que non seulement les Chefs d s Habitans d'Ulster; mais aussi ceux de Connaugt & de Linster prirent les armes & se revoltérent. Le Gou-
 verneur

verneur voyant que les choses étoient venuës dans un si mauvais état, par leurs divisions, résolut de quitter son Gouvernement. Il écrivit à la Reine pour la supplier trés humblement d'envoyer un bon Géneral en sa place. Dans ce tems là, le Chevalier Norris demandoit avec autant d'instance d'être fait Gouverneur, & qu'on fit son Frére qui étoit plus propre à supporter la fatigue de la guerre, Président de la Province de Munster; Mais il n'obtint ni l'un ni l'autre. Le Conseil d'Angleterre fût pendant quelque tems, partagé, entre Mylord Burrough & le Comte d'Essex, mais celui ci s'etant joint au Chevalier Norris, Burrough l'emporta & on mit entre ses mains le pouvoir Souverain, tant civil que militaire.

Mylord Burrough fait Gouverneur.

Le 15 de May de l'an 1597 Thomas Lord Burrough arriva à Dublin, avec une Commission, pour être Gouverneur d'Irlande. Comme il avoit le Souveraine Autorité, il commanda d'abord à Norris d'aller excercer sa charge de Président dans

dans la Province de Munſter, ce qui joint au refus qu'on luy avoit fait du Gouvernement, luy donna le dernier chagrin. Johnſton dit que la raiſon de cela étoit, par ce que Norris entendoit mieux la guerre, & qu'il avoit plus d'expérience & de réputation que Burrough; De ſorte que quand il arriva à Dublin, ce changement ne plut point à Norris, par ce qu'il craignoit l'humeur emportée de ce Seigneur, avec lequel il avoit eu autre fois quelque querelle, & auroit voulu le ſacrifier au bien de ſon Païs. Le Gouverneur ne ſavoit ce que c'étoit que de pardonner, ainſi il luy fit ordonner ſur le péril de ſa vie, de ſe retirer dans la Province de Munſter, & ne voulut pas permettre à Norris de le voir. Cet homme qui avoit du cœur ne put ſupporter cet affront; Et ce Chevalier qui avoit eſſayé tant de dangers à l'Armée aux Païs bas, en France, en Portugal, qui avoit mépriſé toute la rage du Duc d'Albe en Hollande, & qui avoit arrêté les victoires du Duc de Parme,

fuccomba à ce chagrin & mourut entre les bras de fon Frére. Il devint ainfi un merveilleux exemple de la fragilité humaine, comme il l'avoit été d'un grand courage, & fut plus plaint qu'approuvé; Car fa conduitte en Irlande ne répondit pas à ce qu'on en attendoit, ni à ce qu'il avoit fait ailleurs. Le Gouverneur mourut au mois de Novembre fuivant, & néanmoins pendant ce peu de tems, il batit les Irlandois dans la Province d'Ulfter, & reprit le Fort de Blackwater, dans lequel il mit Garnifon Angloife. Le Chevalier Thomas Norris fut nommé pour luy fuccéder, mais comme il étoit dans l'affliction, il ne voulut pas l'accepter, n'y ayant que peu de tems que le Général Norris fon Frére étoit mort. L'Archevêque de Dublin & le Chevalier Robert Gardiner Chef de Juftice, furent là deffus nommés pour Gouverneurs, & prétérent ferment le 15 de Novembre, lorsque le Confeil délibérant fur l'état de la Nation, conclut que c'étoit

c'étoit une rébellion générale, pour se défaire du Gouvernement des Anglois. Au mois d'Août de cette année, Tyrone eût le bonheur de mettre en déroute le Maréchal Bagnal son Ennemi mortel, ce qui se passa dans un bois au de là d'Armagh ou 13 Capitaines, le Maréchal & 1500 Soldats Anglois furent tués sur la place. Les Irlandois gagnérent par cette défaitte, des armes, des vivres, des munitions, de la réputation & le Fort de Blackwater, de sorte que les Anglois qui faisoient une guerre offensive, furent obligez de se tenir sur la défensive. Cela chagrina fort la Reine, qui manda à Ormond pour lors Lieutenant Général, de chasser tous Irlandois qui étoient dans l'Armée, & Elle envoya 2000 hommes de pied & 100 Chevaux pour remplir leur place. Tyrone fit marcher aprés cela, 4000 hommes en Munster; Le Président n'étant pas en état de leur résister, par ce qu'il n'avoit que peu de Forces, toute cette Province se revolta aussi au

Le Conseil d'Irelande représente la guerre d'Irlande comme une Rebellion Universelle de toute la Nation.

mois d'Octobre 1598 & ils commencérent, à tuer, piller & ravager les Anglois sans mesure ni pitié. La Rébellion vint à un tel dégré, que la Reine en fut effrayée. Tyrone écrivoit cependant, avec beaucoup de soûmission au Comte d'Ormond, & promettoit en même tems aux Espagnols, qu'il n'accepteroit aucunes conditions des Anglois, leur exaltant ses victoires au-delà de toute sorte de raison & de vérité; de sorte que les Courtisans en Angleterre commencérent alors à considérer, comme le remarque Cambden, que par un long usage, c'étoit une coûtume en Irlande que les Rebelles & les Traîtres se procuroient avec l'argent qu'ils avoient gagné sur les Anglois, par le pillage & les meurtres, une protection & un pardon. La Reine auroit bien voulu envoyer My-Lord Montjoy en Irlande, mais le Comte d'Essex y prétendoit & fut effectivement choisi; Il y en a d'autres qui disent que le Conseil luy persuada de demander ce

Il traite en même tems avec l'Espagne & l'Angleterre.

Gouvernement, le croyant plus propre que qui que soit à terminer les troubles de ce Royaume qui avoient été fort augmentés par les querelles qu'il y avoit eu entre les Commandans qui avoient été avant luy, & par la mort du Chevalier Jean Norris & celle du Gouverneur ainsi que par la défaitte du Maréchal Bagnal; Ces Seigneurs élévoient jusqu'au Ciel la valeur du Comte d'Essex, & assuroient qu'il n'y avoit aucun Général qui pût entreprendre de réduire une Rébellion aussi en racinée que celle là, avec autant de prudence, de diligence & de courage qu'on en attendoit de luy. Il fut ainsi envoyé là, par les louanges empoisonnées de ses Ennemis, contre le sentiment de ses véritables & bons Amis. Afin que ceux qui le luy persuadoient, pussent trouver l'occasion de le perdre, lors qu'il y seroit arrivé. Le Comte d'autre côté, étoit inquiet, & irrésolu: Car il craignoit d'une part, le sort de son Pere qui étoit péri dans ce Royaume,

& de l'autre il ne favoit comment s'oppofer à *fa propre deftinée*. Il accepta donc un employ, au quel qui que ce foit n'ofoit prétendre, feulement pour s'accommoder à la bonne opinion de tout le Confeil Privé, qui le chargeoit de louanges en cette occafion, quoy qu'en leur Cœur ils doutaffent du fuccés. La Reine l'envoya avec de grands témoignages de fon affection, le louänt extrêmement de ce qu'il préferoit fon fervice, à fa fureté; Ce fut auffi la le dernier beau jour, que jamais eut ce malheurenx Comte. Il débarqua prés de Dublin le 15 d'Avril 1599 avec 1300 Chevaux & 13000 hommes de pied, que l'on augmenta jusqu'à vingt mille hommes, y en ayant un plus grand nombre en armes contre la Reine. Et néanmoins il ne fit rien avec toutes fes Forces qui fut digne de fa réputation ou d'une fi grande Armée. Il quitta l'Irlande des l'hyver fuivant, mécontent, fans la permiffion de la Reine & revint à la Cour où on ne l'attendoit pas,

L'Armée du Comte d'Effex de 20000 hommes

ce

ce qui fut cause de sa perte. Tyrone devint là dessus insolent, & protesta publiquement qu'il vouloit recouvrer la liberté de sa Réligion & de son païs.

My-Lord Montjoy envoyé Gouverneur, les mesures qu'il prit pour ruiner les Irlandois & finir la guerre.

Charles Lord Montjoy fut envoyé Gouverneur & débarqua le 24 de Fevrier 1599. L'Armée Angloise étoit alors de douze cent Chevaux & de 14000 hommes de pied. Le Général voyant que la force des Irlandois consistoit dans leur union & leur fermeté, résolut de les ruiner par de petits Partis qu'il placeroit dans les villes, & qui les harcelleroient de côté & d'autre; Et en effect, il les détruisit par ce moyen là, sans qu'ils s'en pussent relever, de sorte qu'ils commencérent à parler de se rendre, ce qu'on ne voulut pas écouter, par ce que tout le Monde savoit, qu'il n'y avoit ni foy, ni vérité ni honneur dans cet Ennemi barbare & inhumain. Depuis ce tems là, on refusa de pardonner à plusieurs qui demanderent grace, à moins qu'ils n'apportassent les têtes

de leurs Camarades, ou fissent quelque action éclatante pour s'en rendre dignes ; Et comme souvent ils l'entreprenoient, ils étoient pris par ceux de leur Parti, & pendus. On continua la guerre fort vigoureusement, & on batoit presque par tout les Rebelles, jusqu'au 23 Septembre 1601 que les Espagnols débarquérent à Kinsale. Les Anglois allérent aussi tôt l'assieger ; Quoyque la Garnison fût batuë dans toutes les sorties qu'elle fit, elle défendit pourtant la ville jusqu'au 24 de Décembre, qu'il y eut une bataille générale entre Tyrone & tous les Rebelles d'un côté, & tous les Anglois qu'on avoit pû tirer de la tranchée. Tyrone fut batu & chassé du Champ de bataille ; Il perdit 1200 hommes & en eut 800 de blessés, les Anglois n'ayant perdu qu'un Cornette & 6 Soldats. Les Espagnols ne furent rien du Combat ; & ne firent point de sortie qu'aprés qu'il fut achevé, quoyqu'il ne se fut donnée qu'à un mile de Kinsale, & alors ils en firent deux qui ne

ne leur servirent de rien. Les Assiégez voyant ce mauvais succés capitulérent le 31 Decembre & rendirent la ville. Après cela, la Guerre continua avec tant de bonheur contre ces Rebelles, & on les réduisit à de si grandes extremitez, que les Péres & Méres mangeoint leurs Enfans, & trois Enfans firent rôtir la chair de leur Mére & en vécurent pendant vingt jours ; De sorte que cette famine surpassa celle de Jerusalem. Le 30 Mars 1602 Tyrone étant à Melifont, demanda quartier, suppliant à genoux qu'on luy fit grace. Ainsi finit la plus dangereuse Rébellion qui fut jamais en Irlande, environ une semaine après la mort d'Elizabet, avant qu'on le sçût en ce païs la: Elle n'auroit jamais monté à ce haut dégré, si ce n'avoit été la trop grande œconomie de la Reine, qui dans la suitte luy coûta bien cher ; Elle n'eut pas la satisfaction de voir avant sa mort, le Traître Tyrone à ses pieds ; Ce n'est pas qu'Elle ne fût assez vangée de tous ses Ennemis,

Les Irlandois réduits à manger de la chair humaine.

 par

par la famine, la mort, la peste ; & les autres calamitez qui leur arrivérent, le Ciel ayant épousé sa cause, & fait avorter toutes leurs entreprises contre elle. Une chose fort remarquable est que le principal prétexte de cette rébellion, étoit la conservation de la Réligion. Et cependant on n'a jamais passé ou fait aucunes Loix en Irlande contre la Réligion Catholique, ni on n'a jamais persécuté aucuns de ceux qui en faisoient profession ; Ils eurent toujours au contraire, une parfaite liberté de Conscience, & pouvoient embrasser laquelle des deux il leur plaisoit. On se contenta de donner les Dignitez & les Revenus de l'Eglise au Clergé Protestant, & de luy faire payer les Dismes, les Charges du Gouvernement étant la plûpart aussi mises entre les Mains des Seigneurs & des Gentilshommes Protestans, mais de maniére néanmoins, qu'ils étoient mélez, ceux de l'autre Réligion étant plus en nombre, étoient presques toûjours choisis Jurés ; On peut inférer de là que la

La Religion Cat: est le prétexte de la rébellion.

liberté

liberté de conſcience n'eſt pas toûjours capable d'entretenir la paix dans un Royaume ; Et qu'il y a des Gens qui ſont auſſi inquiets, lorsquils ne ſauroient perſécuter les autres, que lorsquils ſont eux mêmes perſécutés. Les fraix de cette guerre en Irlande, depuis le premier d'Octobre 1598 jusqu'au premier d'Avril 1603 montérent à onze cent quatre vingt dix huit mille ſept cents dix ſept livres ſterling, neuf shillings & un ſol ; ainſi que Mr. Cox nous l'aſſure. Il conclut que les Irlandois avoient tres juſtement mérité la perte des biens qui leur furent pris ; Et dit qu'il eſt raiſonnable que les Anglois qui demeurent en Irlande contribuënt libéralement à y entretenir une bonne Armée, pour conſerver ce Royaume en paix.

Conſidération ſur la liberté de conſcience.

La Nation Angloiſe étoit du tems de la Reine Elizabet, dans ſon plus haut dégré d'honneur, de proſpérite, de richeſſe, & de réputation ; La Reine étoit auſſi dans la plus haute eſtime, chez tous les Princes

La grande réputation des Anglois, du tems de la Reine Elizabet.

ſes

ses voisins ; Par ce qu'Elle avoit délivré l'Ecosse de la Domination odieuse des François ; Qu'Elle avoit ensuite assisté & soûtenu les Païs bas, lorsque leurs affaires étoient le plus déselpérées ; Qu'Elle avoit envoyé des sommes d'argent considérables en France, pour secourir Henry IV contre la sainte Ligue & le Roy d'Espagne. Et lors qu'en fin aprés tout cela , l'Irlande s'étoit soulevée contr'Elle, & s'etoit généralement revoltée sous le commandement d'un Trâitre & d'un Perfide, Elle eut le bonheur de réduire ce Royaume , par l'heureux succés de ses Armes & la valeur de ses sujets. L'Espagne s'étoit de son tems, renduë terrible à toutes les autres Nations de l'Europe , jusqu'à ce que ses Flottes désolérent & ruinérent ce Royaume, en brûlant ses Vaisseaux & ses provisions & fournitures de mer à la Corogne & à Cadis. Sa réputation se répandit jusqu'aux endroits les éloignés de l'Erope; Les Moscovites & les Turcs que les Anglois ne connoissoient que de nom ,

nom, avant son Régne, luy envoyérent des Ambassades pour luy demander son amitié, & établir un commerce avec ses sujets; Les Roys de Maroc & de Fez en Barbarie, firent la même chose; De sorte que ses sujets eurent le plaisir de voir des Mores à demynuds, & des Moscovites couverts de fourures selon la mode leur païs. Les Hollandois, les François, les Polonois, les Allemands, les Danois, Suedois & toutes les autres Nations de l'Europe luy demandoient son amitié en tems de paix, son secours & sa protection en tems de guerre, & donnoient en toutes sortes d'occasions, des marques de leur ressentiment de ses faveurs, & de leur reconnoissance des bons offices qu'Elle leur avoit rendus. Elle travalloit sans cesse à entretenir l'union entre les Princes qui étoient ses Amis & ses Alliez, soit par des mariages ou d'autres voyes. S'il survenoit quelque dispute ou différent entre eux, Elle écrivoit & envoyoit des Ambassadeurs aux deux Parties, pour les accommoder;

Sa conduite envers ses Alliez.

der ; Et d'autre part, ils acquiesçoient la plus part du tems, à ses Jugements & se soûmettoient à son Autorité. S'il arrivoit qu'en quelque endroit de ses Etats, le païs ou la campagne fut mal peuplée, Elle y envoyoit des Colonies, pour remedier à ce défaut. Les plus abjects de ses sujets qui menoient une vie fainéante, & qui étoient pauvres & presques à l'aumôme, furent par Elle mis à leur aise, en leur faisant exercer bons métiers & utiles à ses peuples ; Les Protestans des païs bas persécutés pour leur Réligion, ayant apporté de son tems quantité de manufactures en Angleterre, au grand avantage & profit de ce Royaume. Elle rendit l'armée Navale d'Angleterre égale en gloire & en réputation à ses Forces de terre. L'étenduë de sa réputation n'étoit pas bornée dans ses Etats, mais passoit jusqu'aux parties les plus éloignées de la Terre, & de l'Ocean. Ses sujets pendant son Régne, allérent au de la de la ligne, & remplirent tous les coins du monde, de la renommée de cette illustre

Reine

Reine. Il n'y eut point de lieu dans le vaste Ocean, où ses sujets n'allassent porter leurs denrées & leurs marchandises ; pour enrichir leur païs. Les Flottes Angloises percérent en ce tems là dans les Bayes des Indes Orientales, fréquentérent les Iles Philippines, les parties méridionales de l'Asie, & les parties Orientales de l'Afrique. Drake & Cavendish firent sous son Régne le tour du Globe de la Terre, érigérent par tout des trophées à l'honneur de leur Reine. Ce Dernier ne surpassa pas seulement les espérances, mais alla encore plus loin que la pensée de ceux de sa Nation, tant on avoit été eloigné avant luy d'entreprendre aucune chose de cette nature.

L'Origine & l'histoire du Chevalier Drake.

Le Chevalier Drake étoit né en Devonshire, d'une naissance basse & obscure. Son Pére ayant embrassé la Réligion Protestante sous le Régne de Henry VIII fut persécuté, & obligé de venir demeurer en Kent. Il prit après cela, les Ordres & se fit Ministre. Mais il étoit si pauvre qu'il fut obligé de mettre son Fils

valet

valet d'un Maître de Navire, qui alloit quelques fois en France & en Flandres. Ce jeune Garçon plut si fort à son Maître, qu'étant mort sans avoir été marié, il luy donna son vaisseau. Après cela, il se mit sous Mr. Jean Hawkins, qui en l'an 1567 préparoit une petite Flotte à Plimouth, dans le dessein d'aller découvrir quelque partie de l'Amérique jusqu'alors inconnuë. Mais ce voyage fut fort malheureux, car les Anglois étant tombés entre les mains des Espagnols, il perdit tout ce qu'il avoit, & eut bien de la peine à se sauver. Il devint ensuite de cela, un de plus fameux Pilotes que l'Angleterre ait jamais eus. Il ouvrit par son industrie, le chemin aux grandes & petites Indes, qui n'avoit jamais avant luy, été connu aux Anglois. Car environ cinq ans après ce voyage, il pilloit comme Pirate les Espagnols en quelque endroit qu'il les rencontrâ & qu'il les pût battre. Ayant par ce moien là gagné une bonne somme d'argent, il fit bâtir un grand vaisseau qu'il appella le Dragon,

gon ; avec lequel & 2 Barques, il hazarda encore une fois en 1572 d'aller visiter les Côtes d'Amérique, & prit Nombre de Dios, ville dans la Baye de Mexique. Il apprit là, des Négres qui étoient Esclaves des Espagnols & qu'on appelloit Cimarones, qu'on devoit bien tôt après transporter de Paname sur des Mulets, & d'autres voitures de terre, un tres grand Trésor en or & en argent, pour être embarqué & envoyé en Espagne. Il épia ces Mulets, & se saisit de toutes ces richesses qui étoient si grandes qu'il ne pût tout emporter, de sorte qu'il fut obligé de laisser tout l'argent, dont il enterra une grande partie, & apporta tout l'or sur son vaisseau. Il brûla après cela Sancta Cruz qui étoit le réceptacle des Marchandises de ce païs, située sur la Riviére Chiagre qui tombe à Porto Bello, dans le Golfe du Mexique. Cette ville de Sancta Cruz semble être celle que Mr. Gage dans ses voyages, appelle venta de Cruses, qu'il dit être à environ douze lieuës de Panama sur la Chiagre,

&

n'étoit habitée de son tems que de Mulates & de *Mores* qui appartenoient aux *batteaux* qui portent les marchandises qu'on apporte de Panama à Porto-Bello. Cet hardi Capitaine hazarda ainsi d'aller si loin par terre, avec une poignée d'Anglois bien resolus, à la grande perte des Espagnols, qui en furent épouventés. Il encouragea d'autres Personnes, par ses bons succés à le suivre. De sorte que les Boucaniers, qui de nos jours, ont fait tant de merveilleuses actions en Amerique, n'ont fait que que suivre ses traces. Il vit pour la prémiere fois, des Montagnes de St. Pablo prés de cette Riviére, la mer del Zur, autrement la Mer pacifique, qui lave les côtes Occidentales de l'Amerique. Etant alors possédé d'une trés grande envie de naviguer sur cet Oçean, il se mit à genoux & pria Dieu de lui faire cette grace, faisant veu de faire son possible par le découvrir. Il n'eut depuis ce tems repos ni jour ni nuit, qu'il n'ait acompli cette resolution. Cependant, nôtre Héros ayant partagé entre tout son

son Monde, le butin qu'il avoit fait, si également qu'ils furent tous satisfaits, il revint en Angleterre, avec des richesses immenses. Pendant que les autres admiroient l'or qu'il avoit apporté, il ne se glorifioit que d'avoir vû la mer del Zur, & ne songeoit qu'à faire des préparatifs, pour aller naviguer dessus, de quoy le Trésor qu'il avoit apporté, car il étoit alors fort riche, lui fournissoit les moyens, & le mettoit en état de faire bâtir des vaisseaux pour ce voyage.

Pendant que Drake travailloit à ses préparatifs, un nommé Jean Oxenham Matelot, qui avoit servi sous lui dans ses premiéres expéditions, en qualité de Soldat, de Marinier & Cuisinier, & qui s'étoit acquis le nom de Capitaine parmi les Matelots, ayant amassé sans faire de bruit, une bonne somme d'argent, songea au même projet, & résolut de piller encore une fois les Mulates, & d'aller sur cette mer, avant son Maître. Dans cette vuë, il acheta un Batiment sur lequel il mit 70 Matelots, & en 1572, il fit voile vers le même païs. Ayant à son arrivée appris

Histoire de Jean Oxenham.

appris de Négres que les Espagnols étoient devenus *si méfians*, qu'ils envoyoient une escorte des Soldats, pour garder leurs Caravanes de Panama à Porto Bello, il fit tirer son Navire à terre dans un lieu désert, le couvrit de branches, & enterra son canon & ses provisions. Ensuite de cela, il marcha avec tout son Equipage & six Négres qui lui servoyent de guide, jusqu'à une Riviére, qui tombe dans la mer du Midy; il coupa en cet endroit là du bois & fit bâtir des batteaux, dans lesquels il passa à l'Ile des Perles sur cette mér, laquelle l'Ile n'est pas éloignée de l'embouchure de cette Riviére. Il y demeura dix jours, pour attendre les vaisseaux qui revenoient de Pérou. Il en prit un sur lequel il y avoit soixante livres d'or, & un autre qui portoit cent livres d'argent. Il retourna avec ces deux bâtimens dans la Riviére. Les Espagnols en ayant eu le vent, ils envoyérent cent soldats sous la conduitte de Jean Ortega, pour suivre ces téméraires. La Riviére avoit trois embouchures,

& il

& il ne ſavoit la quelle prendre, jusqu'à ce que les plumes des Oyſeaux que les Anglois avoient mangé venant à luy, luy firent connoître le chemin qu'ils avoient pris. Les Eſpagnols trouvérent l'or & les Anglois qui ſe diſputoient pour le partager. Ils finirent bien tôt leur querelle & ſe joignirent pour ſe defendre contre les Eſpagnols, qui étoient en plus grand nombre; Mais pluſieurs ayant été tués dans le combat, les autres furent pris, & avec eux Oxenham leur Capitaine, & envoyé à Lima, où n'ayant pû produire de Commiſſion de la Reine, il fut pendu avec pluſieurs de ſes Matelots, comme Pirates & Ennemis du Genre humain.

Second voyage de Drake en Amerique.

Drake qui ne ſavoit rien de cette entrepriſe ni du malheur d'Oxenham, partit de Plimouth le 13 Decembre 1577 avec cinq vaiſſeaux montés par 163 Matelots. Le 16 d'Avril il arriva à l'embouchure de la Riviére de Plata au Breſil. Le 20 d'Aoûſt, il ſe trouva à l'embouchure du Détroit de Magellan. En entrat

dans la mer pacifique, il la trouva fort agitée, & *fut poussé en* peu de jours par une violente tempête plus de cent lieuës du côté du *midy.* L'un de ses vaisseaux ayant été séparé des autres, retourna par ces Détroits en Angleterre. Drake prit

Il prend St. Jago.

après cela St. Jago de Chili, & s'y empara de 400 livres de pur or. Etant arrivé à Turapassa, il trouva treize barres d'argent massif valant 400000 ducats, qui avoient été laissées à terre par quelques Espagnols qui dormoient auprès; Il les prit sans éveiller ceux qui les gardoient. Il passa de là au Port d'Arica, où il rencontra trois vaisseaux sans un seul homme dessus, mais il y avoit 57 lingots d'argent pesant chacun 20 livres, & quelques autres marchandises qu'il prit. A son arrivée à Lima, il y trouva douze vaisseaux dont tous les Equipages étoient à terre; Mais il y avoit dedans quantité de soye & une Caisse pleine d'argent monnoyé, ce qui fait voir que cette Côte avoit été jusqu'alors bien en sureté des Pyrates, & ef-

V fectivement

fectivement il n'y avoit que les Espagnols qui avoient navigué sur cette mer, excepté Oxenham; En allant à Panama, il s'empara d'une barque, sans aucune résistance, qui luy valut 80 livres pesant d'or; Le premier de Mars, il prit un Navire nommé le Cacofoga, dans lequel il y avoit 80 livres pesant d'or, treize caisses d'argent monnoyé, & assez d'argent en barre, pour lester son vaisseau. Le Maître du Bâtiment Espagnol luy dit qu'il devoit faire appeller après cela, son vaisseau le Cacofoga, & l'Espagnol Caplata.

Etant ainsi devenu extremément riche, & s'étant comme il croyoit, suffisamment vangé des Espagnols, à cause de la perte qu'il avoit faite dans sa premiére entreprise sur Vera Cruz, il commença à songer à son retour; Et ne croyant pas le passage par le Détroit de Magellan libre, comme en effet il ne l'étoit pas, le Duc de Tolede Viceroy du Perou y ayant envoyé du Monde pour le garder, il prit la route du Nord

à la hauteur de 42 dégrés de la latitude septentrionale, pour chercher un passage; Mais n'ayant trouvé que de la neige, & un païs *stérile* & presques inhabité, il retourna à la hauteur du 38 dégré & y passa l'hyver, ayant nommé le païs nouvelle Albion; Les peuples de cette Contrée qui étoient tout nuds, le choisirent pour leur Roy, & par ignorance, luy firent voir naivement que les Espagnols n'avoient jamais été si loin de ce côté là. Au mois de Novembre, il mit à la voile, pour aller aux Iles Molucques; Le 9 de Janvier, son vaisseau toucha pendant 27 heures, sur un Rocher, mais par la Grace de Dieu, il s'en tira par un vent qui vint de côté; de sorte qu'il sembloit que la Providence l'eut envoyé exprès, pour sauver ce Héros. Il passa de là, à l'Ile de Java aux Indes Orientales, & vint au Cap de Bonne Esperance, que jamais aucun Anglois n'avoit vû avant luy. Il fit de l'eau à Rio Grande en Afrique, & revint en Angleterre, où il arriva le 3 Novembre

Il fait voile aux Isles Molucques

vembre 1580, ayant en trois ans fait le tour de la Terre. Le Peuple le reçût en grand triomphe & avec beaucoup de joye. La Reine pour le recompenser des bons services qu'il luy avoit rendue contre les Espagnols, le fit Chevalier, & fit mettre dans le Magasin de Deptfort, le vaisseau dans lequel il avoit fait ce fameux voyage, comme un monument à la postérité de ses belles entreprises. Mr. Gage qui a demeuré plusieurs années en Amérique, nous assure que la mémoire de Drake est toujours conservée parmi les Espagnols, qui admirent encore aujourd'huy cette expédition, & apprennent à leurs enfans à craindre son nom. La Reine depuis son retour, le fit souvent un de ses Amiraux. Comme il étoit devenu prodigieusement riche, il fit équipper une plus grande Flotte. La Reine luy ayant donné en 1585, 21 vaisseaux & 2300 hommes, il alla ouvertement attaquer l'Ile de St. Jago & prit St. Domingue. Il ne se trouva ni or ni argent dans les villes dont il s'em-

para dans cette expédition, soit que les Espagnols ayant été avertis de la venuë des Anglois, eussent fait emporter tous leurs meilleurs effets, ou qu'effectivement elles fussent pauvres. Néanmoins St. Domingue & Cartagéne furent obligées de donner de l'argent pour se racheter du feu; La premiére donna 25000 Ducats & l'autre 110000 qui furent d'abord partagés entre les Matelots. Les Espagnols regretoient encore plus la perte de leurs vaisseaux, que leur argent, un grand nombre ayant été brulés. Cela leur fit hâter l'invasion dont ils menaçoient l'Angleterre, & qu'ils entreprirent en 1588 qui ayant manqué, la Grandeur Espagnolle s'en alla en fumée; De sorte qu'après la mort de la Reine, ils furent contrains d'envoyer demander la paix au Roy Jaques son Successeur. Elle eut ainsi l'honneur d'avoir réduit & humilié l'Espagne, & ce Roy eut celuy d'établir la paix aprés une si longe guerre.

La grande réputation & les richesses

ses immenses que le Chevalier Drake avoit acquises dans ces expéditions de mer, encouragérent un Gentilhomme de la Comté de Suffolk nommé Thomas Cavendish, à suivre les mêmes voyes, pour tâcher de faire sa fortune, & d'élever en même tems la gloire & la réputation des Anglois. Il partit pour cet effet, de Plimouth le 21 de Juillet 1586 avec trois vaisseaux dont le plus gros étoit d'environ 120 tonneaux, sur lesquels il y avoit 123 Matelots & des provisions pour deux ans. Il passa avec cette petite Flotte, le Détroit de Magellan, & fit voile jusqu'aux Côtes de la nouvelle Espagne dans la Mer Del Zur. Il prit dix neuf Navires marchands Espagnols, & brûla deux ou trois de leurs villes; Il alla après cela, aux Moluques & au Cap de Bonne Espérance; Et ayant demeuré quelque tems à Ste Helene, il revint en Angleterre, & arriva le 9 de Septembre 1588 à Plimouth. Il est le second Anglois qui ait fait le tour du Globe terrestre; en quoy

Histoire de Mr. Cavendish.

il n'acquit pas *moins* d'honneur que le premier, *quoy qu'il en eut rapporté moins* de richesses. La Reine le fit venir à Greenwich où Elle luy donna des marques de sa bonté & le recompensa. Les Chevaliers Martin Frobisher, Jean Hawkins, les sieurs Davis, Jackman, Jenkenson & le Chevalier Gautier Rawleigh avec plusieurs autres Anglois entreprirent en ce même tems là, d'aller chercher les lieux les plus éloignés de la Terre, & y reüssirent, les Anglois & les Hollandois y ayant fait depuis un fort bon commerce, par le moyen des découvertes qu'ils y firent. Mr. Richard Hackluit qui vivoit alors receuillit & publia des Journaux de tous ces voyages, en quoy il a obligé la Nation; Et c'est grand dommage que ses œuvres sont devenuës si rares, si peu connuës, & que Personne n'ait travaillé depuis luy à la même chose. Ces sortes d'écrits & de Journaux étant fort utiles aux Matelots, & servant beaucoup à augmenter la Géographie de la Terre

Hackluyt a receuilli & publié les expéditions des Anglois de ce tems là.

re & à la rendre plus claire & plus intelligible.

Philippe Roy d'Espagne étant extrémément en colére de voir un si grand nombre de ses villes ruinées, & les pertes qu'il avoit faites par les courses des Anglois; ordonna que tous les Matelots Anglois qui seroient pris en Amerique, fussent traittés comme Pirates & Ennemis du Genre humain : Et il fit saisir tous les Navires qui tombérent entre ses mains & fit emprisonner les marchands, quoy qu'il n'y eut point de guerre ouverte ni proclamée entre les deux Nations. Il fit tout ce qu'il pût pour ruiner l'Angleterre par la ruse & par des entreprises secrettes & cachées, mais la nécessité de ses autres affaires l'obligea de les remettre de tems à autre ; De sorte qu'on ne voyoit que des menaces de guerre & de grands préparatifs pour la faire, sans la faire en effet ; Mais lorsqu'il vit que les menaces, les artifices, ni toute sa colere ne faisoient point de peur aux Anglois, il chan-

gea tous ces artificieux & secrets desseins, en une guerre ouverte, & s'engagea dans une querelle qui enfin fut la ruine de ce Prince & de sa Nation. Il fit préparer dans cette vûë une puissante Flotte composée de 134 vaisseaux si grands, si bien armés & si bien équippés, que peutêtre l'ocean n'en avoit jamais porté une semblable; Il y avoit sur cette Flotte, 20000 Soldats & 8300 Mariniers; Il en donna le commandement au Duc de Medina Cœli, homme d'un merite & d'une réputation extraordinaires. Il avoit sous luy, pour conduire toute cette Armée Navale, un Martin Recaldo Pilote d'une grande expérience. Cette Flotte dont les Païs voisins attendoient de si grandes merveilles, qu'on ne doutoit pas que non seulement elle ne domptât mais même n'accablat toûte la petite Ile de la Grande Bretagne, partit de la Corogne le 12 de Juillet 1588 & arriva à la vûë de Cornouaille le 19 du même mois. On alluma aussi tôt les

feux

feux ſur la Côte, & un nommé Fleming qui commandoit une Barque d'avis, vint aſſurer l'Amiral d'Angleterre, qu'il avoit vû prés du Lizard l'Armée Navalle des Eſpagnols. La Flotte Angloiſe étoit alors dans le Port de Plimouth, commandée par Charles Lord Howard. Comme on ne croyoit pas que les Eſpagnols viendroient cette année, il n'y avoit pas ſur les vaiſſeaux Anglois, le nombre de Matelots qui étoit néceſſaire, & qu'on ne pouvoit amaſſer en ſi peu de tems. Le Grand Amiral ſortit d'abord ſeul du Port, puis donna le ſignal aux autres de le ſuivre & les rangea le mieux qu'il put, à meſure qu'ils ſortoient du Havre de Plimouth. Les vaiſſeaux Eſpagnols étoient beaucoup plus hauts & plus forts que les Anglois, avoient de plus grands canons & en plus grand nombre; Ils avoient encore quatre Caraques d'une exceſſive grandeur, qui ne ſembloient pas pouvoir ſe remuer, & qui devoient ſervir comme de

Charles Lord Howard étoit Amiral d'Angleterre.

Châteaux pour deffendre les plus petits Bâtimens. Les Navires Anglois étoient au contraire, legers, bons voiliers, & propres pour le combat ou pour aller vîte au gré du vent, & conduits par des Gens fort expérimentés, & qui entendoient parfaitement la navigation. Les Nôtres ataquérent cette redoutable Flotte, le 21 de Juillet, avec autant d'addresse que de courage. Le Combat dura trois jours sans discontinuer, & ne cessa alors que faute de poudre. Après cela, les Anglois suivirent les Espagnols, qui faisoient voile du côté de Flandres; D'abord qu'un de leurs vaisseaux se séparoit du Corps entier de la Flotte, les Anglois étoient aussitôt dessus, & le prenoient. L'Amiral Howard n'avoit au commencement que 40 voiles, les autres n'ayant pû sortir du Havre. Une grande Galeasse Espagnolle nommée la Ste Catherine, fut si mal traittée par le canon des Anglois, qu'on fut obligé de retirer du combat pour la radouber. Le premier

mier Galion de Seville, sur lequel étoient plusieurs Seigneurs Espagnols, ayant heurté un autre vaisseau, eut dans ce désordre son mast d'avant rompu, de sorte qu'il ne pût suivre les autres, & fut abandonné à la merci de la mer & des Anglois. Le 22 de Juillet, le Chevalier Drake trouva ce grand Galion qui avoit éte mis hors de combat, & le somma de ce rendre, ce qu'il fit lors qu'il apprit que c'étoit à Drake qu'il avoit affaire. Valdez un des principaux Officiers de cette Armée Navalle, commandoit ce Galion, sur lequel il y avoit 450 Matelots. Le même jour, un Hollandois mécontent mit le feu au vaisseau Amiral de l'Escadre de Guipuscoa commandé par Michel de Oquendo Vice Amiral de toute la Flotte; Tout le haut du Bâtiment fut brûlé, avec la plus part de l'Equipage, mais le feu n'alla pas jusqu'aux poudres. l'Amiral d'Angleterre suvit cette nuit là, la lanterne des Espagnols, & se vit le lendemain matin, au milieu de leur Flotte, qui se trouva le 23 de

N 7 Juillet

Juillet vis à viz de Portland, le vent étant contraire aux Anglois; Mais comme ils étoient meilleurs voiliers, ils regagnérent bien tôt cet avantage sur les espagnols, qui étoient pesants & infirmes. Les Anglois firent un plus grand feu ce jour là que les deux précédénts, mais ils ne pûrent obliger la Flotte Ennemie à s'arrêter qu'elle ne fût à Calais selon les ordres qu'on luy avoit donnè en Espagne. La Flotte Angloise étoit alors augmentée jusqu' à 100 voiles de differente grandeurs, ayant éte jointe par plusieurs Batiment volontaires, équippés aux dépens de diverses Personnes de toutes sortes de rangs & conditions; Et avant qu'elle fut arriveé devant Douvre, elle etoit composeé de 130 Bâtimens dont il n'y avoit pas plus de 22 on 23 des grands vaisseaux de la Reine, qui fussent capables de s'accrocher avec les Espagnols. Le 24 de Juillet, la mer fut fort calme, ce qui donna beaucoup d'avantage à quatre grandes Galéasses Espagnolles qui avoient des rames, pour battre le Anglois. Ils manquérent

manquérent ce soir là de poudre, mais ils en envoyerent querir la nuit. Le 25. l'Armeé Navalle d'Espagne étant à la hauteur de l'Ile de wight, l'Amiral Anglois avec 5 de ses plus gros vaisseaux attaqua l'Amiral Espagnol au milien de la Flotte, ce qui produisit un terrible combat qui fut soûtenu avec beaucoup de valeur de part & d'aute. Les Espagnols s'en ennuyérent pourtant les premiers, & se rangerent en rond. Le 26 l'Amiral d'Angleterre fit Chevaliers les sieurs Martin Frobisher & Jean Hawkins. Le 27 la Flotte Espagnolle se trouva sur le soir viz à viz de Douvre; Ils moüillerent dans la Manche à la vûë de Douvre & de Calais, les Anglois qui avoient alors 130 vaisseaux, n'étant éloignés d'eux que de la porteé du canon. Le Duc de Medina cœli envoya de là an Duc de Parme qui étoit à Dunquerque, & avoit ordre de le joindre, de luy amener en diligence l'Armeé de terre, qui devoit venir sur 40 Flyboats, & qui étant couverte de cette puissante Armeé Navalle, devoit avec les

Forces

Forces qu'on avoit envoyeés d'Espagne & qui étoient sur la Flotte, faire descente en Angleterre; Mais les Hollandois ayant été avertis de son dessein, avoient mis en mer 35 vaisseaux de guerre sous le commandement de Justin de Nassau leur Amiral, sur lesquels il y avoit douze cent Mousquetaires; Cet Amiral avoit ordre de ne pas laisser sortir un seul Bâtiment des Ports de Flandres, & de ne pas souffrir qu'il y entrât aucuns Zabras, Pataches, ni autres Barques de l'Armeé Navalle d'Espagne. Cette Flotte Hollandoise tint si fort en crainte le Duc de Parme & son Armeé de terre, qu'il n'osa bouger; Dailleurs son Armeé n'étoit pas en état d'être embarquée & d'aller en mer, quand même il auroit pû sortir, car il manquoit de tout ce qui est nécessaire pour une semblable expédition; outre que les Flamands n'avoient pas beaucoup d'envie d'ayder au Roy d'Espagne à se rendre Maître de l'Angleterre, ce qui auroit ruiné leurs privilèges. Les Matelots mêsmes qui devoient servir

le Duc de Parme, ayant été épouventés par les Hollandois, se retirérent du danger, & se cachérent, crainte que le Duc de Parme ne les obligeât d'essayer de passer au milieu de la Flotte Hollandoise, dans laquelle entreprise ils seroient peris. Les Espagnols avoient marqué le 2 d'Août, pour faire leur descente en Angleterre; Mais avant que ce jour là arrivât, l'Amiral Anglois choisit huit vieux Bâtiments qu'il emplit de toute sorte de matiéres combustibles; & chargea toute l'Artillerie de cailloux & de boulets. Le 23 de Juillet sur les 2 heures du matin, il les envoya avec un bon vent & la marée, contre la Flotte d'Espagne, & lors qu'ils furent justement dessus, les Matelots mirent le feu à tout ces Navires tout à la fois; & les abandonerent étant à la voile, pour entrer au milieu des Espagnols. Le grand feu dans l'obscurité de la nuit, épouventa si fort les Ennemis, que coupant leurs cables & haussant leurs voiles, ils gagnérent la mer en grand désordre.

dre. Une de leurs grandes Galeasses ayant heurté un autre vaisseau, perdit son Gouvernail, & fut poussée sur la Côte de Calais, où les Anglois la trouvérent & la prirent, & avec elle, outre d'autre butin de valeur, 50000 Ducats de l'argent du Roy d'Espagne. Le 29 La Flotte Espagnolle se remit en quelque ordre devant Graveline, mais les Anglois qui l'avoient suivie, l'attaquérent avec beaucoup de fureur. Les Espagnols luy laissérent gagner le vent sur eux, quoy qu'ils eussent plus de Navires & fussent plus forts; Mais ils avoient résolu d'agir seulement deffensivement jusqu'à ce que le Duc de Parme les eut joint. On employa tout ce jour là, à se canonner épouventablement, & on fit un grand carnage des Espagnols, quoy qu'il y eût peu de vaisseaux pris ou coulés à fond; Les Anglois ayant usé toute leur poudre, se retirerent de nuit. Ils ne perdirent pas dans tous ces combats, plus de 100 hommes, & pas une Personne de qualité. Les Navires Espa-

gnols

gnols étoient si maltraittés ; que cette nuit là deux ou trois coulerent bas, & de ceux là étoit un grand Bâtiment de Biscaye. Deux Galions Portugais de 7 ou 800 tonneaux furent abandonnés par les Espagnols, parce qu'ils faisoient eau de tous côtés, & pris par les Hollandois de Flessingue. Ce jour là, la Flotte Espagnolle passa devant Dunquerque ; Le lendemain, ils couperent leurs grandes voiles, ayant résolu de ne se plus battre ; Aussi n'étoit il plus de besoin de le faire, car l'Amiral d'Angleterre ayant envoyé une Escadre sur les Côtes de Flandres pour s'assurer du Duc de Parme, poursuivit les Espagnols avec le reste de sa Flotte jusqu'au second d'Août ; Mais quoy qu'il vint bien prés d'eux ; il ne leur tira pas un seul coup, parce qu'il n'avoit ni poudre ni boulets. Le 4 d'Août, l'Armeé Navalle d'Espagne étendit toutes les voiles pour se servir d'un grand vent qui poussoit ses bâtiments tous percés de coups, du côté du Nord. Les

Anglois

Anglois les ayant suivis jusqu'au 57 degré de la latitude du Nord, les laissa à la merci de la mer, pour en recevoir le reste de son châtiement, ainsi que des Irlandois & des Ecossois. On envoya pourtant quelques Pinasses après eux, pour observer leurs mouvemens.

L'Etat de la Flotte Espagnolle, quand l'Angloise s'en sépara. Les Espagnols trouvérent qu'ils avoient perdu 4 ou 5000 hommes & dix ou douze de leurs meilleurs vaisseaux; Et quoy qu'ils ne fussent plus poursuivis par les Anglois, ils n'en étoient guéres mieux, car ils manquoient d'eau, devires, de provisions, de Cables, de Cordages, d'Ancres, de Masts & de voiles, & voyoient bien que le Duc de Parme ne les pouvoit sécourir, de sorte qu'ils résolurent de faire le tour de l'Ecosse & de l'Irlande & de retourner en Espagne. Ils jettérent à la mer, tous leurs Chevaux & leurs Mulets, pour épargner le reste de leur eau. Ils furent ainsi poussez au Nord, jusqu'au 61 dégré de latitude, vingt cinq de leurs vaisseaux les

mieux pourrûs, retournérent en Eſpagne; Quarante qui manquoient d'eau, firent voile en Irlande, pour y en prendre. Ils furent jettés le 2 de Septembre, par un vent Sud oueſt en pluſieurs endroits de ce Royaume, & périrent la plus part, ainſi que les hommes qui étoient deſſus. D'autres furent contraints par les vents d'oueſt de revenir dans la Manche & furent pris par les Anglois ou les Rochelois; De ſorte que de 134 vaiſſeaux partis d'Eſpagne, il n'y en retourna pas plus de 53 & de plus de trente mille hommes qui étoient ſur cette Flotte, il en périt plus de la moitié; Et pluſieurs de ceux qui retournérent moururent des fatigues qu'ils avoient ſouffertes. Enfin il n'y avoit pas une bonne Famille en Eſpagne, qui n'eût perdu un Fils, un Frere ou un Parent. Tous les Eſpagnols qui furent jettés ſur la Côte d'Ecoſſe furent reçûs & bien traittés par les Ecoſſois qui les nourriſſoient, les habilloient, puis les renvoyoient en Eſpagne; Mais

ceux que la Tempête ou le vent fit échouer sur les Côtes d'Irlande, furent pillés de tout ce que les Anglois leur avoient laissé, & passés sans pitié ni miséricorde au fil de l'épée. Ceux qui se trouvérent sur les Côtes de Norvegue ou de France, même ceux qui tombérent entre les mains des Anglois ou des Hollandois, furent mieux traités; De sorte qu'il n'y eut point de païs qui trompât plus leur espérance que l'Irlande, parce que d'Amis qu'ils croyoient les Irlandois, ils se firent voir les plus implacables & les plus cruels Ennemis de cette malheureuse Flotte dans sa plus grande calamité.

Le Roy d'Espagne supporte cette perte avec beaucoup de patience & de sagesse.

Philippe Roy d'Espagne supporta la perte de cette Armée Navale & de terre, avec un esprit plus égal, que que les Princes n'en ont ordinairement en ces sortes d'occasions; Et il reprit enfin dans ses bonnes graces, le Duc de Medina Général de cette malheureuse expédition, n'attribuant pas ce mauvais succés à l'imprudence ni à la négligence de ce

ce Général, mais à la violence des tempêtes & à la rage de la mer; Quoy qu'à la vérité on fût obligé de ce bonheur à la bénédiction que Dieu donna à la valeur & à la conduitte des Anglois, & aux Ordres trop précis & trop bornés que la Cour d'Espagne avoit donné à Medina Cœli de ne point combattre qu'il n'eut été joint par le Duc de Parme, qui ne put sortir de ses Hâvres, où il étoit enfermé par les Hollandois; Cet incident les exposa pendant plusieurs jours, à tout le feu du canon des Anglois, qui avoient l'avantage du vent; Et si ceux-ci avoient eu assez de poudre pour continuër le combat jusqu'au bout, il s'en seroit retourné un bien moindre nombre de leurs vaisseaux en Espagne. Mais quoyqu'il en soit, après avoir été bien battus & fort affoiblis, ils furent contrains de passer dans l'ocean Septentrional au mois de Septembre, où ils furent exposés à de terribles tempêtes, & à manquer d'eau, de vivres & de toutes les cho-
ses

ses nécessaires à la vie ; Car il faut remarquer que tous les Païs Septentrionaux haïssoient les Espagnols, de maniére que ni l'Allemagne, ni le Danemarc, ni l'Ecosse ne voulurent les secourir. Ayant ainsi souffert toutes sortes de miséres dans cet état, c'est un grand miracle qu'il en retourna un aussi grand nombre en Espagne. Quelques Officiers Anglois étoient d'avis qu'on accrochât ces vaisseaux, lors qu'on se battoit avec eux dans les mers Britaniques, mais l'Amiral considérant que ces Bâtimens étoient plus hauts & plus forts que les siens, & qu'ils avoient un grand nombre de Soldats, pour deffendre leurs ponts, ce que nous n'avions pas, il ne voulut jamais consentir qu'on s'accrochât avec eux, & ce fut là, la principale cause du gain de la Bataille.

Les Anglois & les Hollandois rendent Graces à Dieu de cette victoire.

Les Etats de Hollande & les Anglois qui avoient eu également part à cette victoire, en donnerent toute la gloire à Dieu seul, les uns & les autres reconnoissant qu'il en étoit l'Autheur.

Les

La Flotte Angloiſe n'étoit rien en la comparant à ces puiſſans vaiſſeaux qui étoient venus d'Eſpagne, & qui ne croyoient pas que les Nôtres oſâſſent leur réſiſter. Le 29. de Novembre, la Reine alla à Londres dans une eſpéce de triomphe, les Etendarts qu'on avoit pris ſur les Eſpagnols étant portés devant elle à l'Egliſe de St. Paul, où on rendit ſolemnellement Graces à Dieu, auxquelles le Lord Maire & toutes les Compagnies aſſiſtérent. Elle avoit ordonné que les mêmes Actes de dévotion fuſſent en même tems faits dans tous les lieux les plus éloignés de ſon Royaume, ce qui fut obſervé par tous ſes Sujets, avec les plus vives expreſſions de joye & de reconnoiſſance envers Dieu, & de fidélité & d'affection pour Sa Majeſté. Cette Princeſſe étoit alors dans le plus haut dégré de la gloire, tant dans ſon Royaume que dans les païs Etrangers, aimée de ſes Amis, crainte de ſes Ennemis, qui ne ſe virent jamais depuis cela, en état d'entreprendre la conquête de ſon Royaume; mais au contraire trouvérent beaucoup de peine à deffendre

O leurs

leurs Etats contre elle & ses braves & courageux Généraux.

La Reine déclare la guerre au Roy d'Espagne.

Elizabeth pour se vanger de cet attentat coutre ses Royaumes, fit publier dés la même année, une Déclaration de guerre contre Philippe Roy d'Espagne. Et depuis ce tems-la jusqu'à la fin de son Régne, il y eut une perpétuelle & rude guerre contre les Espagnols, qui fut cause que ses Sujets demeurérent en repos dans ses Etats.

Expéditions des Anglois contre l'Espagne.

L'année suivante, elle envoya une Flotte en Espagne sous les ordres du Chevalier Drake, qui prit la Corogne, ainsi que nous l'avons dit cy-dessus. Elle fit évanoüir par cette action, les entreprises de ce Roy, qui faisoit là des préparatifs pour une seconde invasion; & ayant rabaissé son orgueil, & rendu ce Prince plus traitable & plus soûple, elle délivra ses Peuples d'un danger éminent. Le Comte d'Essex se signala dans cette guerre par la prise de Cadis en 1596, où il brûla tous les vaisseaux qu'il trouva dans le Havre. George Comte de Cumberland & Thomas Lord Howard le plus jeune des Fils du Duc de Norfolk, furent

les

les flaux des Efpagnols; leur prirent plufieurs vaiffeaux richement chargés, dont ils abandonnoient le butin (excepté le dixiéme qui étoit réfervé pour la Reine) aux Matelots & aux Soldats comme la récompenfe de leur valeur.

L'an 1597, la Reine ayant apris que les Efpagnols préparoient une armée Navale contre l'Irlande, mit en mer une Flotte de 120 vaiffeaux Anglois & Hollandois fous le commandement du Comte d'Effex, fur laquelle il y avoit 6000 hommes de débarquement. Cette Flotte fut accüeillie d'une fi furieufe tempête, qu'elle fut obligée de revenir; Aprés quoy, elle fut rétenuë dans les Ports par les vents contraires, de forte que fes provifions ayant été confumées, on congédia la plus grande partie de l'Armée & des vaiffeaux, le refte étant forti le 17 du mois d'Août. Cette Flotte alla aux Azores, ou le Chevalier Rauleigh prit la ville de Fial, & battit les Efpagnols qui vouloient lui en difputer le paffage. On perdit enfuite l'occafion de furprendre la Flotte d'Efpagne qui ve-

noit des Indes & qu'ils étoient allé chercher, si bien qu'ils revinrent en Angleterre, sans avoir remporté aucune Victoire signalée, ni gagné de quoy fournir à une partie des fraix de cette expédition, dont on devoit attribuer en grande partie le peu de succés, à l'émulation des principaux Commandans, qui s'envioient l'un à l'autre, la gloire de bien faire. Quoyque les Anglois n'eussent pas beaucoup gagné dans cette Campagne, les Espagnols n'avoient pas laissé de perdre beaucoup; car une de leurs plus grosses Caraques fut poussée à terre & brûlée, ils eurent trois vaisseaux pris; & plusieurs autres Bâtimens de cette Flotte ayant été obligés de tenir trop long-tems la mer, périrent par les tempêtes, au lieu que la Flotte entiere d'Angleterre rentra heureusement dans ses Ports.

Le Comte de Cumberland met une Flotte en mer contre

George Clifford Comte de Cumberland équippa l'an 1597. à ses propres fraix & dépens, onze vaisseaux qu'il envoya en mer, pour aller surprendre les Caraques qui vont tous les ans, de Lisbonne aux Indes Orien-

Orientales. Mais ayant été avertis qu'il les attendoit, ils se mirent à couvert sous le Fort de Juliana sur lequel il y avoit 100 grosses piéces de canon, pour le deffendre. Il y demeura si long-tems, que les Espagnols n'envoyérent point de Navires aux Indes cette année là. Il passa de là, aux Isles des Canaries, & prit celle qu'on nomme Lancelotte & la ville qui est dedans, qu'il pilla. Il fit voile ensuite à Boriquene dans la Baye de Mexique aux Indes Orientales, & prit Porto Rico qui en est la Capitale, & une des Clefs de l'Amérique, & n'y perdit que 30 hommes, quoy qu'elle fût bien forte, & deffenduë par 400 Espagnols sans compter les Habitans. Ce Comte ayant consideré l'importance & la force de cette place, résolut de la garder, quoyque les Espagnols luy offrissent une trés-grande somme d'argent pour la racheter. Mais peu de tems aprés, la Garnison étant travaillée d'une disenterie accompagnée de griéves douleurs, de sorte qu'en 40 jours, il enterra 70 de ses Soldats, il fut obligé

l'Espagne à ses dépens.

de revenir en Angleterre avec 60 gros canons, mais d'ailleurs plus chargé de gloire que de richesses. Cependant, il causa un trés grand dommage à la Couronne d'Espagne, car elle n'envoya point de Flotte cette année là aux Indes Orientales, & il ne leur en vint point de l'Amériqne. Ce Comte dissipa plus de bien à bâtir ces grands vaisseaux & à quelques autres dépenses de cette nature, que ses Ancêtres n'avoient jamais fait. Ensuite de cette expédition, la revolte de Tyrone devint si formidable à la Reine & à toute la Nation, que toutes les Forces & l'argent du Royaume furent employées; de sorte qu'aprés cela on n'entreprit pas grand chose contre les Espagnols.

Bel exemple d'un grand courage & de valeur.

On vit pendant le cours de cette guerre, un exemple singulier d'un courage héroïque & d'une grande valeur, dans une action qui arriva en 1591, & qu'on a réservé pour cet endroit de nôtre Histoire, afin qu'on puisse mieux voir, les dégrés, par lesquels l'orgueil & la grandeur des Espagnols ont été abaissez &

tout-

tout-à-fait abbatus. Puisse la magnanimité de cette Reine vierge, encourager & servir d'exemple au présent siécle, pour humilier un autre Prince, qui de nos jours & par nôtre moyen, est devenu la terreur de ses voisins, par ses Forces Navales, quoy qu'elles soient infiniment inférieures aussi bien que ses richesses à celles de Philippe II. Roy d'Espagne. Thomas Howard second Fils du Duc de Norfolke fut envoyé cette année là; avec six vaisseaux de guerre & six Navires de charge, pour suprendre la Flotte de l'Amérique revenant en Espagne. Pendant qu'il l'attendoit aux Azores, où il demeura six mois, ses Soldats & ses Matelots étant presque tous malades, Alphonso Bassano Amiral d'Espagne, le vint attaquer si subitement avec 80 vaisseaux que les Anglois eurent de la peine à gagner la pleine mer, pour se deffendre. Un nommé Richard Greenvill son Vice-Amiral, qui montoit un vaisseau nommé la Revenche étant demeuré

un peu trop long-tems pour prendre à bord quelques uns de ses Matelots qui étoient à terre, & n'ayant pas daigné déployer ses voiles, par mépris pour les Espagnols, se trouva enfermé entre la Flotte d'Espagne & l'Isle. Voulant, lors qu'il étoit trop tard, forcer son passage à travers de la Flotte, qui étoit partagée en quatre Escadres, le vaisseau Amiral Espagnol nommé le Saint Philippe qui étoit d'une épouvantable grandeur, se mit entre la Revenche & le vent, pour le luy ôter, pendant quoy il étoit environné de trois moindres vaisseaux, qui l'accabloient de tous côtés à coups de canon & de mousquetterie. Les Espagnols l'abordérent plusieurs fois, mais il les repoussoit toûjours dans leurs vaisseaux, ou les faisoit tomber dans la mer. Il se deffendit de cette maniére toute la nuit, avec un fort grand carnage de son Monde, mais encore plus grand du côté des Ennemis. Le matin, les Anglois trouvérent que la poudre leur
avoit

avoit manqué, leurs Masts abbatus, leurs voiles toutes déchirées, & la plus grandes partie de leurs meilleurs Matelots tués ou blessez, & les autres si fatigués du combat, qu'à peine pouvoient ils se tenir debout. Le vaisseau avoit reçu 800 coups de canon. Greenvill étoit blessé, & pendant que le Chirurgien mettoit un appareil à la playe, il fut dérechef blessé à la tête, & le Chirurgien tué du même coup. Le grand jour étant venu, ils trouvérent le tillac couvert de sang, d'éclats de bois, & de morts ou de gens qui se mouroient, de sorte que cela donnoit de la terreur aux Spectateurs. Greenville qui s'étoit battu 15 heures, ne voyant aucune espérance de pouvoir échapper, commanda qu'on coulât bas le Bâtiment. Le Pilote ne le voulut pas faire & alla dans la Chaloupe trouver l'Amiral d'Espagne, auquel il rendit le vaisseau, à condition qu'on sauveroit la vie & qu'on donneroit la liberté à tous ceux qui étoient dessus. Greenville

fut là dessus porté sur le bord de l'Amiral Espagnol, languissant & prêt à rendre l'Ame. Lorsque les Espagnols vinrent pour le prendre, ils le trouvérent sur la tillac tout couvert de sang & de playes, & expirant. Comme ils étoient surpris de la résistance qu'il avoit faite & de l'état où ils le trouvérent, ils tâcherent d'étancher son sang, & d'appliquer des remédes à ses blessures; mais il méprisa tout ce qu'ils firent ou purent dire, pour soûlager son chagrin, & ne répondit à leurs bons offices que par des refrongnemens & des menaces; aprés avoir ainsi vécu deux jours, dans les Agonies de la mort, il expira. Les Espagnols qui sont naturellement braves & généreux, bien loin de se fâcher de la maniére d'agir de cet Anglois, l'honorérent comme un Héros. Le vaisseau qu'il montoit, vérifia à la fin le nom qu'il portoit, car ayant été envoyé en Espagne, avec 200 hommes dessus, il périt dans une tempête & tout l'Equipage fut noyé, de sorte
que

que de quelque maniére qu'on le prenne, il leur fut une sévére Revenche.

Lors que la Reine joüissoit de quelque repos & n'étoit pas occupée des soins de la guerre ; car il faut avouër qu'elle employa la plus grande partie de son Régne, à deffendre ses Royaumes & les Etats de ses voisins, qui s'adressoient toûjours à elle dans leurs afflictions, elle tournoit toutes ses pensées, à remédier aux maux de l'Etat. Les Ambassadenrs & Ministres Etrangers résidans à sa Cour, luy firent de grandes plaintes, que les mers étoient infestées de ses Sujets, qui pilloient les Navires de ses amis & de ses Alliez. Elle fit là dessus publier une Proclamation, pour la sûreté de ses amis, par laquelle il étoit trés expressement deffendu à tous ses Sujets, de faire à l'avenir, aucune violence ou injure, aux vaisseaux d'aucuns de ses Alliez, pourvû qu'ils ne portassent point de fer, de grains ou de fournitures pour les Navires aux

Plaintes faites à la Reine des déprédations des Anglois en mer.

Mais on ne s'en tint pas là, les autres Proclamations furent traitées de même, quoyqu'elles fussent de la derniere importance à la sûreté du Prince & de la Nation. Et tous ces Ordres d'Etat qui de son tems étoient aussi respectés qu'un Acte du Parlement, n'ont pas été plus estimés du nôtre qu'une chanson, malheur auquel on ne pourra parfaitement remédier qu'avec beaucoup de tems.

Les villes Anseatiques se plaignent fort des Anglois.

Entre ceux qui se plaignoient des déprédations des Anglois, il n'y en avoit point qui criassent plus haut que les villes Anséatiques d'Allemagne. En 1597, elles portérent leurs plaintes à la Diette de l'Empire assemblée à Ratisbonne, contre les Sujets de la Reine Elizabeth. Ces villes disoient qu'ils avoient pillé & volé leurs vaisseaux qui portoient des grains, du fer & des cordages aux Espagnols; la querelle alla si loin, qu'il fut deffendu aux Anglois de faire aucun commerce en Allemagne, parce qu'ils y négocioient selon leurs Loix, & non suivant celles de

l'Empire. C'eſt-à-dire, qu'ils ne vouloient pas ſe ſoûmettre pour leur négoce, au régles des villes Anſeatiques, mais trafiquoient comme un Peuple libre, ſous la protection de leur Reine & de leurs Loix. Elizabeth fit répondre à cela par Monſieur Jean Wroth ſon Ambaſſadeur: que la plainte des villes Anſeatiques étoit injuſte; que c'étoit à elle comme a un bon Prince, de procurer le bien de ſon Peuple, & de travailler à ſa ſûreté & à ſon avantage; que c'étoit le devoir d'un bon Paſteur de préférer le bien de ſon troupeau, à celuy d'aucune autre. Que les villes Anſéatiques, ſi elles y faiſoient bien réflexion, pouvoient trafiquer ſur les mêmes Priviléges, avec ſes Sujets; mais que ſi elles prétendoient joüir d'un Monopole dans ſon Royaume, elles en demandoient plus qu'un Prince libre & juſte comme elle, ne devoit accorder. L'Empereur Rodolphe ſe trouva choqué de la réponſe de la Reine & fit une Loy dans la Diette, par laquelle il

Le commerce des Anglois deffendu en Allemagne.

il étoit deffendu aux Anglois de faire commerce dans aucuns Ports d'Allemagne, & ordonné de se retirer dans un certain jour, avec leurs effets. La Reine d'autre côté répresenta l'injustice de ce Etat à l'Empereur & aux Princes de l'Empire, leur faisant savoir que Henry III. son Prédécesseur avoit accordé aux villes Anseatiques, par une Charte Royale faite du consentement de Sa Majesté Impériale, une place dans Londres appellée *Stillyard* ou la Cour de l'Acier, avec plusieurs grands Priviléges, pour la conservation de la liberté de leur commerce. Que cette Concession avoit ensuite été confirmée par Edoüard III, Richard II, Henry IV, Henry V, & Henry VI & par tous les autres Roys suivans, jusqu'au Régne de son Frére; & avoit été réligieusement observée; & qu'ainsi elle portoit que cet édit fût surcis, & la dispute terminée par un Traité; mais on le luy refusa; surquoy la Reine de l'avis de son Conseil, fit publier

Elle ôte le Stilliard aux Allemands.

publier une Proclamation, pour commander aux Allemands de sortir du *Stillyard* le même jour, qu'il étoit ordonné aux Anglois de sortir d'Allemagne. Depuis ce tems-là, elle arrêta tout leur commerce dans Londres, & dans toutes ses autres villes maritimes, & ordonna au Lord Mayre de Londres de faire saisir le *Stillyard*. Les Villes Anséatiques convoquérent une Assemblée à Lubec de tous leurs Membres, & y résolurent en revanche, d'arrêter le commerce des Anglois en Pologne & dans les autres endroits de la mer Baltique. La Reine envoya là-dessus le Chevalier George Caren Chancelier de l'Echiquier à la Cour des Finances en Prusse & en Pologne, pour informer la Diette de ce Royaume, que les Villes Anséatiques d'Allemagne auroient pû encore jouïr de leurs anciens privi-léges en Angleterre, si elles avoient voulu se contenter d'en jouïr, comme de faveurs accordées par nos Princes, & ne les pas prétendre

comme

comme leur droit. Que comme il y avoit eu raiſon de les accorder alors, il y avoit auſſi tout le ſujet du Monde de les ſuſprendre, de les limiter, ou mêmes de les ôter tout-à-fait, lorſque les raiſons ſur leſquelles elles avoient été accordées, ceſſoient. Que la même choſe avoit été pratiquée en Danemarc, en Suede & en Angleterre ſous les Régnes d'Edoüard VI & de Marie. Que les Villes Anſéatiques avoient été renduës ſi riches par les Conceſſions des Princes, qu'elles s'étoient renduës redoutables mêmes à leurs Bienfaitteurs. Que c'étoit plus l'interêt du Roy de Pologne de la favoriſer elle qui étoit Souveraine; que de protéger l'avarice inſatiable de petit Marchands, qui lorſqu'ils ſont devenus fort riches, ne ſont que trop ſujets à s'élever inſolemment contre les Princes; que la Reine vouloit bien qu'ils portaſſent en Eſpagne, des Grains & toutes ſortes de Marchandiſes, excepté des munitions de guerre & des munitions pour les

les Armées de mer ou de terre; quoyqu'il fût permis & pratiqué par toutes les Nations, d'intercepter & de saisir les provisions qu'on envoye à nos Ennemis. La Reine réüssit mieux ici qu'en Allemagne, en établit si bien le le commerce de ses Sujets dans la mer Baltique, que le Villes Anseatiques n'ont jamais été après cela, en état de les disputer aux Anglois. Elle dompta ainsi par son Autorité & sa prudence, l'opiniâtreté de ces Villes, & les obligea de venir plaider à sa Cour de l'Amirauté pour leurs effets & de négocier sur des conditions égales avec ses Sujets en toutes sortes de lieux. Elle divisa & abbatit si bien leur pouvoir, qu'elles n'ont jamais du depuis été capables de contester avec aucun Prince, beaucoup moins avec elle ou ses Successeurs. Nonobstant tout cela, les Roys d'Angleterre ont toûjours continué les mêmes Priviléges aux Villes Anseatiques, quoyque ce commerce soit tout-à-fait changé depuis long-tems, les Anglois l'ayant porté jusqu'en leur

La Pologne continuë à faire commerce avec les Anglois.

païs,

païs, & y envoyant beaucoup plus de denrées qu'ils n'en reçoivent, le Roy Charles après son établissement, ayant ratifié en plein Conseil les mêmes privileges.

Cette Princesse en 1595, termina par son pouvoir, la guerre qui se faisoit depuis si long-tems, entre le Roy de Suéde & l'Empereur de Moscovie, qui avoit plus d'égards pour elle que pour aucun autre Prince de la Chrêtienté. Ses Sujets trouvérent en 1554, un passage par la mer blanche & par la Baye d'Archangel, pour négocier par mer avec luy, ce qui fut alors fort auantageux & l'a été depuis ce tems là, à cet Empire éloigné, barbare & fort pauvre, ces Peuples n'ayant pas seulement été par là enrichis, mais civilisez, apprirent plusieurs arts mécaniques qu'ils ne savoient point auparavant, tant de nous que de ceux que Nous & les Hollandois y avons envoyés.

Elle termine la guerre entre les Moscovites & les Suedois.

Elle n'employoit pas seulement son soin à deffendre son Peuple contre la violence de ses Ennemis Etrangers, & des

Les Loix pour enrichir ses Sujets.

des artifices & des fraudes de ses Voisins qui trafiquoient par mer ; mais elle avoit encore soin lorsque son Parlement étoit assemblé ; de proposer qu'on y fît de bonnes & utiles Loix, pour corriger les dépenses excessives, & pour régler les mœurs de ses Sujets, ainsi qu'on le peut voir par les Loix imprimées de son tems. Dans cette veuë ; Elle mit les moindres de ses Sujets dans la nécessité, par des Loix sévéres & rigoureusement éxécutées, de se comporter d'une maniére modeste & frugale, tant dans leurs repas que dans leurs habits. Elle arrêta & deffendit le luxe & les folles dépenses que faisoit la jeune Noblesse de son tems, tant par les avis qu'elle leur donnoit en particulier, que par des Loix publiques, leur prescrivant des régles pour leurs emmeublemens, leurs Familles, leur train & leurs Equipages.

Pourvoyeurs réformés. Elle s'étoit apperçûë que les Pourvoyeurs de sa Cour étoient une sorte de gens pillars, qui sous le prétexte des Loix, voloient les Paisans & les Fer-

Fermiers de la Campagne; c'eſt pour quoy elle les tenoit en bride, & lorſqu'on faiſoit quelque plainte contr'eux, elle les examinoit à la rigueur, & les châtioit ſi elle les trouvoit en faute. Il y avoit encore de ſon tems, une autre eſpéce de gens, qu'on appelloit Receleurs, de baſſe naiſſance, mais encore de pire inclination. Ils avoient obtenu des Commiſſions, pour faire recherche des fraudes & des abus de ceux qui tenoient des Terres du Domaine ou de la Couronne; & ils avoient ſous ce prétexte, dépoüillé pluſieurs de ſes Sujets, de leurs biens & héritages; mais lorſqu'elle fut informée de leurs crimes, elle ne les punit pas ſeulement du tort qu'ils avoient fait, mais révoqua auſſi les Commiſſions qu'elle leur avoit données. Et elle deffendit par une Proclamation qu'on ne fît plus aucune recherche du titre ou Droit que ſes Sujets avoient aux Terres qu'ils tenoient de la Couronne, & ainſi elle arrêta ces Concuſſionnaires, & empêcha qu'on ne fît d'avantage de tort aux biens de ſon Peuple.

Toutes

Sa févérité envers fes Juges & les Gouverneurs.

Toutes les fois, qu'elle appercevoit que fon Peuple avoit été maltraité en fon Corps ou en fes biens, par les Juges ou les Gouverneurs qu'elle avoit établis, en quelque part que ce fût de fes Etats, elle les confoloit à la premiére occafion qu'elle en trouvoit. Avant fon Regne, les Ufuriers avoient pris tout ce qu'ils pouvoient attraper, de toutes fortes de Perfonnes par ufure. Pour empêcher la rapine, les fraudes & les tromperies de ces gens infatiables & avides du bien d'autrui, Elle fit premiérement une Loy, qu'on ne prendroit plus que fept pour cent d'interêt, ce qui par l'abondance d'argent vint aprés à fix, & depuis peu à cinq, fans le fecours d'aucun Acte du Parlement. Pour prevenir qu'on renchérit les denrées aux marchés, elle fit une Loy févére contre ces Monopoleurs ou gens qui les achetent, pour les revendre à un prix exceffif, châtiant leur avarice par la prifon, le fouët ou le carcan. Elle appelloit les Doüanes les nerfs de la Nation, parce que c'étoit la plus belle & la meilleure branche de fon revenu; elle fe fit une affaire de les étudier,

L'ufure diminuée.

Elle a foin des Doüanes.

étudier d'en bien ſavoir la valeur, & la méthode de les lever. Lorſque ſes Finances étoient épuiſées,elle ne ſe ſervoit point de moyens infames pour remplir ſes coffres, parce qu'elle abhorroit toutes ſortes de monopoles & d'exactions ſur ſes Sujets, qu'elle ne croyoit pas légitimes, & qui étoient plus propres diſoit Elle, à luy attirer la haine de ſon Peuple, qu'à l'enrichir. Elle étoit fort ſévére contre une autre ſorte de gens qu'on appelloit Enquêteurs ou Promoteurs, qui ayant depuis pluſieurs ſiecles, été encouragés par les Roys ſes Prédéceſſeurs, comme gens qui faiſoient augmenter leurs revenus, c'étoient attirés l'envie & la haine de toute la Nation; elle fut la premiére entre les Roys d'Angletetre qui voulut qu'on les recherchât; mais trouvant qu'ils étoient coupables de pluſieurs méchantes actions, elle les fit ceſſer; les punit, afin qu'ils ne puſſent plus appauvrir la meilleure & la plus riche partie de ſes Sujets; cette Princeſſe délivra ainſi ſon Peuple de ceux qui l'opprimoient, par les uſures, & par les monopoles qu'on exer-
çoit

çoit sur lui. Elle n'eut pas moins de soin de le garantir contre l'avarice de ses Juges & des Présidens. Et lorsqu'ils venoient lui rendre leurs respects, Elle prenoit occasion de censurer la grande envie qu'on faisoit paroître d'avoir ces sortes de charges, & de parler contre la multitude & la longueur des procés. Elle augmenta leurs gages, afin de leur ôter tout d'un coup l'envie de se laisser corrompre, & le soupçon qu'on en pouvoit avoir. Elle fit passer une trés bonne & trés équitable Loi, pour terminer plus promptement les procés dans les diverses Cours de Justice. Elle exhorta ses Juges à considérer que la Justice ou la Jurisdiction qu'ils exerçoient appartenoit à Dieu; Qu'ainsi ils devoient écouter avec patience ce qu'on avoit à leur représenter, & rendre leurs Jugemens avec équité, & sans que rien fut capable de les corrompre; qu'ils devoient étudier diligemment les Loix, les biens peser & méditer, pour le profit de l'Etat, ne pas faire voir la subtilité de leur esprit,

Elle détestoit la multitude des procés.

Son exhortation aux Juges.

par

par une fausse interprétation d'une Loi douteuse, à la perte & au grand préjudice de son Peuple; mais d'administrer également & sans partialité, la Justice à tous, & de punir sévérement ceux qu'ils trouveroient en faute. C'est pourquoi, s'il y avoit quelque juste sujet de plainte de son tems, on n'en devoit blâmer que les Juges, qui étant dans une entiére liberté de rendre la justice à qui elle appartenoit & d'observer Réligieusement leur serment; n'étoient pas dans la nécessité d'opprimer ses peuples par des procédures contraires aux loix. Tout le soin que cette Princesse fut obligée de prendre, fait voir jusqu'où étoit allée la corruption de tems-là, & jusqu'où les procédures de Justice avoient été corrompuës, puisqu'il étoit nécessaire de faire des Loix pour les corriger. Après avoir ainsi réglé & établi ses Cours de Justice, elle songea à reprimer & corriger la trop grande licence du Théatre; elle défendit toutes sortes de Comédies, de jeux & d'exercices, excepté ceux qui avoient quelque chose d'héroïque, & tendoient à rendre ses

Sujets propres à la guerre, en rendant leur corps plus robuste & plus actif, & en augmentant leur courage & leur valeur. Ses vertus toutes Divines ne seroient pas suffisamment récompensées par des statuës de bronze ou de marbre, qui font plus voir d'ostentation, que de véritable & solide honneur; il n'y a point non plus de loüanges ni de titres magnifiques qui les puissent assez exhalter; elles méritent des monumens plus durables, qu'on ne doit ériger que dans l'esprit & l'intérieur des hommes, pour en conserver un souvenir éternel; il est certain que la Postérité sera frappée d'étonnement, lorsqu'elle lira & considérera qu'un Etat a été aussi bien établi que le fut le sien, par la grandeur de son Ame & la sagesse de ses Conseils; qu'on remporta de son tems, un si grand nombre de victoires; & qu'on fit tant de choses incroyables.

Les Calamités & malheurs arrivés de son tems.

Quoyque son Regne ait été le période ou espace de tems le plus glorieux & le plus heureux qu'ait eu cette Ile depuis la conquête des Normands jusqu'alors, il y eut néanmoins des

des calamitez & des malheurs qui en obſcurſirent l'éclat. L'an 5 de ſon Régne, il y eut une Peſte qui fut apportée de France par les Soldats qui étoient au Havre de Grace ; qui fit périr plus de Monde en Angleterre, qu'aucune Contagion eût jamais fait. Les tremblemens de terre qui arrivérent de ce tems-là, épouventérent plus les Anglois qu'aucune autre choſe, parce qu'on n'y étoit pas accoûtumé, qu'ils étoient accompagnés de bruits horribles ſous terre, & qu'ils cauſoient de grands dommages. La Reine étoit toûjours prête à ſoûlager ceux de ſes Sujets, qui avoient ſouffert par ces tremblemens, par des inondations ou par des Incendies; ſa bourſe n'étoit jamais fermée, quand il falloit remédier aux calamités de ſes Sujets & les mettre en état de reparer leurs pertes. Lorſque les Bourgeois de Londres tombérent dans un déſordre horrible & ſe ſoûleverent à cauſe d'une très grande diſette de blé qui les menaçoit de la famine, elle commença à appaiſer leur rage & leur fureur par une Proclamation; elle commanda

ensuite au Maire de Londres d'avoir soin de suppléer aux nécessitez de la ville, & enfin envoya plusieurs Navires dans la mer Baltique & en Pologne pour aller querir du blé, qui à leur retour firent cesser toutes ces plaintes.

Son soin & sa bonté pour les bons Magistrats.

Elle punissoit ses Magistrats toutes les fois qu'elle les trouvoit en faute; mais aussi elle défendoit leur pouvoir légitime, & soutenoit leur juste Autorité contre les méchans, jusqu'au péril de sa vie. Elle arrêta l'insolence des Bourgeois de Londres, lorsqu'ils étoient dans la plus haute rage, par la seule autorité de la Proclamation, & sans se servir d'aucunes troupes, ni user de la force. Elle tiroit fort souvent de son Trésor des sommes d'argent considérables, pour le soulagement des Pauvres; elle avoit un soin particulier, que toutes les fondations Religieuses & les lieux bâtis pour le bien des Pauvres fussent employés aux usages auxquels ils avoient été destinés. Et que les Terres & les Maisons qui en dépendoient, leur fussent conservées dans leur entier.

Son affection

Comme cette Princesse prenoit un soin

soin particulier, de soulager les playes de l'Etat ou du Gouvernement civil, elle ne songeoit pas moins à celles de l'Eglise, & savoit bien qu'elles méritoient toute son attention, & qu'un Prince les devoit prévenir, mêmes au hazard de sa propre sureté. Elle fit pour cet effet, plusieurs Loix contre la vente des bénéfices, l'avarice des Patrons, & la Simonie des Ecclésiastiques. Elle ne pouvoit souffrir qu'on donnàt des Cures ou d'autres bénéfices à ceux qui n'avoient point de science. Elle avançoit aux Dignitez de l'Eglise, & aux bonnes cures, d'honnêtes Gens, courageux, bons Théologiens & bons humanistes qui savoient le Monde, & qui n'entendoient pas moins bien le tempérament & les humeurs des hommes, que les livres & les tems; elle méprisoit au contraire ceux qui n'avoient ni vertu, ni mérite, ni science, mais encore davantage, les malhonnêtes gens, les calomniateurs les médisans, les artificieux, enfin ces fripons qui sont toûjours au guet pour faire du tort aux autres. Elle forçoit tous ceux qui

& son soin pour l'Eglise.

étoient revêtus de quelque bénéfice de faire serment, qu'ils n'avoient donné ni promis à quelque Personne que ce fût, directement ni indirectement, quoyque ce soit, pour ce bénéfice; elle ne vouloit pas souffrir qu'on en achetât ni qu'on en vendît, & détestoit l'acheteur & le vendeur comme la peste, ayant soin de le leur faire perdre celui là & tous ceux qu'ils possédoient. Elle ne pouvoit se taire ni paroître indifférente, lorsqu'on recommandoit des Personnes sans mérite ou sans capacité, pour remplir les Dignitez de l'Eglise. Les plus fortes sollicitations de ses Courtisans & mêmes de ses Favoris ne faisoient en de semblables cas, aucun effet sur elle; & dans toutes les autres choses qui regardoient le bien & l'avantage de la Réligion, elle avoit soin de répandre ses graces desorte qu'il en revint toûjours quelque avantage.

Sa taille & ses autres qualitez Personnelles.

Cette Princesse étoit fort belle, d'une telle taille fine & Majestueuse & fort bien faite. Elle avoit dans sa jeunesse, plus de modestie, que n'en ont ordinairement les Filles: elle avoit le

teint

teint extrémement blanc, & les cheveux fort blonds; ses yeux étoient beaux & vifs; en un mot, elle avoit le corps fort bien fait, & on voyoit sur son visage, beaucoup de beauté, de douceur & de Majesté. Cette beauté dura jusqu'au milieu de sa vie, & alors elle commença à décliner. Elle devint en sa vieillesse, ridée avec des levres pendantes & fort maigre, ce qui la rendoit laide, desorte qu'à peine pouvoit on croire, qu'elle eût jamais eu cet assemblage d'agrémens sur son visage, & cette excellente beauté que tout le Monde y avoit remarquée. Cependant, le tems n'avoit pû changer cet air Majestueux, cette maniére grave de s'exprimer, & ce Port de Reine qu'on avoit toûjours admirés en elle. Elle avoit l'Ame aussi grande, les manieres aussi réguliéres, & l'humeur aussi égale dans le cours de sa vie, qu'elle eût jamais eu. Elle ne pouvoit néanmoins cacher le chagrin qu'elle avoit de voir sa beauté se passer, & son Corps n'avoir plus ce même lustre qu'autrefois, & se rendoit un peu ridicule, parce qu'elle en parloit trop

Elle étoit choquée dans sa vieillesse de la perte de sa beauté.

souvent. Si par hazard elle jettoit les yeux sur un miroir, elle en étoit aussi choquée & en colére, parce qu'il ne lui faisoit plus voir ce qu'elle avoit été. Les Courtisans qui connoissoient son humeur, ôtoient les miroirs des Chambres par où elle devoit passer, & quelques fois n'ayant pas le tems de les faire emporter, ils les cassoient. Ils ne laissoient pas souvent d'admirer sa beauté pour la flatter & lui plaire, lui disant que quoyque fort agée & passée, elle avoit encore des agrémens & quelque chose d'aimable. Rien ne lui plaisoit davantage, que d'entendre quelques fois admirer la beauté de son visage, la douceur de sa voix, & la Majesté & l'excellence de son bon air, ce qui donna occasion à plusieurs indignes traits de flatterie, & l'exemple d'en user de même envers les autres.

Les flatteries qu'on lui faisoit.

Les Orateurs de ce tems-là exaltoient & célébroient trop souvent dans leurs harangues, l'admirable & agréable beauté & la belle taille de leur Reine, lui disant que la Majesté de sa présence n'étoit point du tout sujette à l'injure des tems, quoyque leurs propres

yeux

yeux & tous ceux qui la voyoient leur dissent le contraire ; ils passoient de cette flatterie à une autre ; & lui disoient qu'elle avoit l'Ame si grande, qu'elle méritoit de gouverner tout le Monde, jouïssant de tant de faveurs de la fortune, de tant de dons de la Nature & des Arts, qu'ils l'avoient renduë capable de posséder l'Empire de l'Univers. Ils n'oublioient pas dans ces occasions, de parler de la magnificence de ses Palais & de ses Bâtimens, de la somptuosité de ses meubles, de la délicatesse de ses statuës, de la rareté & de l'excellence de ses Tableaux, de ses vastes Trésors, de ses vertus & du bonheur qui l'accompagnoit en toutes ses Actions.

Les flatteries des savans ne furent pas moins lâches & honteuses, le Théâtre en pouvant à peine produire de plus basses. Ils lui appliquoient souvent cette expression de Virgile *O Dea certe* elle est certainement Déesse, comme aussi cette sentence que Tacite a remarquée comme la plus haute flatterie *Solam D. Elizabethæ mentem tanta molis capacem*, qu'il n'y avoit que

Les savans la flattent aussi.

que l'Ame Divine d'Elizabet, qui pût soûtenir ce poids : voulant faire croire par ces folies & extravagantes flatteries, que le nom de leur Reine avoit quelque chose de Divin, & qu'ils la respectoient comme une Déesse descenduë du Ciel. De semblables flatteries transportérent si fort l'esprit de Caligula, de Domitian & de Heliogabale, qu'ils tombérent dans une espéce de folie, & oubliant la fragilité humaine, ils prirent le titre de Dieux & s'en arrogérent les honneurs, méprisant toute sorte de Réligions & mêmes la Providence de Dieu. La Reine au commencement de son Régne, travailla à donner à ses Sujets une grande opinion d'elle; & pour cet effet, elle faisoit paroître par tout beaucoup d'affection & de douceur à leur égard. Elle protestoit souvent qu'elle employeroit tous ses trésors à bien user de son pouvoir Royal & de son Autorité. Elle ne disoit ni ne faisoit rien que dans la vûë de s'attirer les applaudissemens, la bienveillance & l'affection de ses Sujets; & par sa modération & sa prudence elle gagna le coeur, & se fit admirer

La Reine tâche de donner bonne opinion d'elle à ses Sujets.

mirer de tout le Monde. Enſuite de cela, ayant toute ſorte de proſpérité en ſes affaires, la flatterie qui ne quitte point la Cour des Monarques fortunés, s'empara de ſon oreille & enſuite de ſon cœur, ſous le maſque de la diligence, de la fidélité & du devoir: & elle prenoit plaiſir à voir ſes Courtiſans Paraſites, après l'avoir bien ſérieuſement & avec attention regardée, jetter tout d'un coup les yeux ſur la terre, & ſembler artificieuſement trembler, comme ſi leur modeſtie n'avoit pû ſupporter plus longtems la Grandeur de ſa Majeſté, & la ſplendeur de ſes yeux divins. Et ſi dans leurs converſations ordinaires avec elle, ou dans les Addreſſes qu'ils lui faiſoient en public, il arrivoit qu'ils vinſſent à la flatter, elle ne les en corrigeoit jamais, ni ne leur défendoit d'uſer ſi mal à propos de ces flatteries indécentes. Elle ne ſouffroit point que ſes Sujets, quand mêmes ils auroient été Députez au Parlement, lui parlaſſent, ſoit par voye d'addreſſe ou pour affaire, que les genoux en terre, & avec beaucoup de ſoumiſſion. Ces

P 6 Gens

Gens rusés de ce tems-là qui étoient toûjours en embuscade, prenoient avantage de cette foiblesse de la Reine, observoient non seulement ses expressions ; mais jusqu'à ses regards & ses mouvemens, pour la flatter dans tout ce qu'elle faisoit. Le Chevalier Thomas Henage fut un de ces rusés flatteurs, qui par les plus lâches bassesses, s'insinua dans ses bonnes graces & dans sa familiarité, & par ce moyen s'éleva dans sa Cour à un haut dégré de pouvoir & de richesses. Il y en avoit plusieurs autres qui ne possédoient pas moins bien cet art, quoyqu'ils lui fussent inférieurs en charges, en biens & en réputation. Quoyque plusieurs de ses Amis sincéres & affectionnés lui conseillassent de ne s'en pas pas laisser imposer par cette diligence & ce respect soumis & apparent, néanmoins la flatterie non seulement lui étoit plus agréable, que la vérité, mais mêmes elle haïssoit la liberté que ses Sujets prenoient de lui représenter de semblables choses. Un savant homme prêchant devant elle, & ayant dit que celle qui étoit aussi douce qu'un Agneau,

Agneau, étoit devenuë une génisse qu'on ne pouvoit apprivoiser, fut censuré par elle même, aussi-tôt qu'il fut descendu de la Chaire, comme un homme trop hardi, qui déshonoroit sa Souveraine, ce lieu & ce tems-là étant effectivement très mal propres, pour lui dire ses véritez. Rudd Evêque de St. David aussi devot qu'il étoit savant parlant un jour avec beaucoup de discrétion des grandes infirmitez de la vieillesse, irrita si fort la Reine, qu'elle ne voulut jamais après cela l'entendre. Quoyqu'elle ne pût souffrir qu'on parlàt librement; elle savoit pourtant fort bien faire la distinction entre un Prédicateur rusé, qui ne songeoit qu'à s'accommoder aux sentimens & aux mœurs de ses Auditeurs, & un homme grave, sévére & constant. C'est pourquoi, elle fit toûjours beaucoup de cas d'un Prédicateur modéré, & sage, crainte que son Peuple n'eût été excité par ces Gens broüillons & turbulens, à une insolence excessive; & que les sages n'en eussent été choquées. Elle se servit pour cela de la prudence des

Elle entendoit fort bien les Sermons, & aimoit les Gens graves & sévéres.

bons Evêques, qui ôtérent à ces Esprits tout de feu, la liberté de prêcher, & arrêtérent leur trop grande hardiesse; & c'est là la raison pourquoi de son tems, Personne ne pouvoit prêcher que ceux qui en avoient la permission. Il faut pourtant avouër, qu'elle avoit beaucoup de piété, & une amour ardente pour sa Réligion. Mais d'autre côté, elle ne croyoit pas qu'il fût à propos de souffrir que ses Royaumes fussent broüillés par des esprits séditieux, sous le masque & le prétexte d'éviter la persécution, & de travailler au service de Dieu. Elle eut le bonheur que de son tems ces schismatiques, qui se sont depuis répandus par tout ce Royaume, étoient en si petit nombre & si peu considérables qu'elle n'étoit point obligée de les supporter pour sa sûreté, mais les pouvoit traitter comme il lui plaisoit. Peut-être que si les deux Princes qui ont regné immédiatement après elle, avoient suivi la même méthode, on n'auroit point vû de guerre civile en Angleterre; car pendant que pour obliger les Princes de la Réligion Catholi-

tholique Romaine de delà la mer, ils traitoient favorablement les Papistes en Angleterre ; les Nonconformistes se rendoient puissans, & si on les toléroit, ils augmentoient en nombre ; & s'ils étoient persécutez, ils accusoient le Gouvernement des graces qu'on faisoit aux Papistes, & n'avoient pas de peine à persuader au Peuple qu'on vouloit rétablir le Papisme en Angleterre. Elle avoit toûjours Dieu devant les yeux, lorsqu'il s'agissoit de faire la paix ou la guerre, & faisoit tout pour sa gloire. Elle observoit fort Réligieusement les jours de Fête que tenoit l'Eglise, afin d'avancer la charité & la piété. Elle assistoit ces jours là aux priéres publiques & au Sermon, avec beaucoup de dévotion & d'attention, sans le moindre mélange de superstition. Elle recevoit la Communion avec de grandes marques de respect & selon les cérémonies de l'Eglise. Lorsqu'elle alloit entendre le Sermon les jours ouvriers, elle étoit toûjours accompagnée de quantité de Personnes de qualité des deux sexes, mais sans éclat extraordinaire, ni dans ses

Sa Dévotion à l'Eglise.

ſes habits ni dans ſa ſuitte. Elle écoutoit avec beaucoup de dévotion & d'attention les Sermons qu'on faiſoit devant elle, ſelon la nature & la circonſtance du tems, & ne manquoit guéres à faire quelque grace au Prédicateur ſelon ſon mérite, & ſouvent le ſaluoit & le remercioit avant qu'il s'en allât. Elle ne faiſoit point de difficulté d'expoſer ſa vie aux plus grands dangers, pour conſerver la Dignité & la diſcipline de l'Egliſe; & pour cela, elle faiſoit conſtamment & réguliérement éxécuter les Loix faites contre les Papiſtes; elle n'étoit pas moins ſévére à punir l'opiniâtreté des Nonconformiſtes, qui pendant tout ſon Régne, furent fort obſervés & retenus dans leur devoir. Il n'eſt pas néceſſaire de faire encore voir ici, à quels hazards elle expoſa ſa vie, pour la conſervation de la Réligion Proteſtante.

Elle expoſoit ſa vie, pour la défenſe de l'Egliſe.

Elle fit toûjours paroître beaucoup de tendreſſe & de pitié pour ſon Peuple, voulant bien quelques fois lui donner certaines libertés, & étant toûjours prête à lui procurer du bien avec la derniére humanité. Elle ga-

Elle careſſoit le Peuple en général.

gna

gna entiérement leurs cœurs & fixa leurs affections, par sa clémence, sa douceur, l'équité de ses Loix, ses maniéres obligeantes, & les discours affectionnés qu'elle leur faisoit. Desorte que sans ses ordres, & d'un consentement général, on célébroit tous les ans le jour de son Couronnement, avec une joye universelle. Ils s'exposoient joyeusement pour sa défense, & ne refusoient jamais de souffrir ou hazarder quelque chose que ce fût, pourvû qu'ils pussent joüir de leur chére Reine. Cette Princesse étant ainsi assurée de l'affection de son Peuple, vivoit agréablement & en sureté, en repos & dans l'abondance. Elle pouvoit sans rien craindre, traitter sa Noblesse avec une hauteur digne d'elle, parce qu'elle étoit certaine d'être honorée & obeïe, son Autorité étant soutenuë de l'amour & des bonnes inclinations de son Peuple pour elle. Il honoroit aussi en sa considération, ses Ministres d'Etat, & leur applaudissoit. On leur faisoit tous les ans aux Etrénnes des présens, pour leur marquer la reconnoissance qu'on avoit du bénéfice

&

& des avantages qu'on recevoit par leur Ministére. Les Gens de la plus basse naissance pouvoient toûjours facilement approcher la Reine, pour lui faire avec la plus grande liberté du Monde, leurs plaintes du tort qu'ils avoient souffert des plus grand Seigneurs. De sorte qu'il est très difficile de dire si ses Sujets craignoient davantage son Autorité, qu'ils ne l'aimoient pour sa bonté & sa douceur. Toutes ces grandes vertus, sa piété, son amour pour son Royaume, sa vigilance, & le soin qu'elle prenoit de gagner & de conserver l'affection de son Peuple sortoient d'une même source qui étoit sa sagesse. Cette prudence lui avoit enseigné combien le choix de ses Conseillers, qui devoient tous être Gens sages & fidelles, contribuoit à la sureté de son Etat. C'étoit sous l'Autorité de ce Conseil & avec son approbation, qu'elle choisissoit pour Gouverneurs de ses Provinces & villes frontiéres, des Personnes connuës, intelligentes & bien élevées, qui devoient avoir soin de défendre son Royaume contre les surpri-

surprises des Etrangers, & le garantir des broüilleries internes. Elle leur donnoit ordre en les envoyant d'avoir aussi beaucoup de soin de tout ce qui tendoit au bien de son Peuple, de punir les méchans & les Esprits remuans & broüillons, ce qu'ils firent non seulement en faisant éxécuter de bonnes Loix mais aussi par la vie exemplaire qu'ils menoient.

Les Parlemens s'assembloient souvent sous son Régne, & étoient composés de Gens sans fiel ni passion, & particuliérement la Chambre des Communes dont les Députez étoient ordinairement choisis entre des Personnes sages & aimés du Peuple, sur la bonne opinion qu'il avoit de leur intégrité, de leur fidélité & de leur attachement à la véritable Réligion. L'Autorité Royale prenoit un nouveau lustre par leur avis & leur assistance. Et pendant qu'ils faisoient leur devoir, elle leur conservoit avec beaucoup de soin leurs Privilèges, & avoit égard à leurs Addresses & à leurs avis; mais s'il arrivoit qu'il passassent leurs bornes, & voulussent empiétet sur son Autori-

Elle tenoit souvent des Parlemens, & qui étoient la plûpart composés de Gens sans passion.

Autorité, elle leur faisoit bien-tôt sentir qu'ils étoient ses Sujets, aussi bien en Parlement que hors de Parlement. La vérité est que ces Idées & ces pratiques qui dans la suitte, mirent ce Royaume en feu, donnérent de l'ombrage aux uns, & ruinérent l'un de ses Successeurs, commencérent dès son tems à s'élever, & ne furent supprimées que par sa prudence, sa fermeté, la sagesse de son Conseil, son bon Gouvernement, & l'affection que son Peuple avoit pour elle; desorte qu'il n'étoit pas possible aux Factieux ni aux Ambitieux, de faire naître de son tems, ces craintes, ou fomenter ces méfiances, qui dans la suitte furent si fatales & causérent tant de maux. Quoyqu'elle fut si jalouse de son Pouvoir, qui lui donnoit le droit de conférer des titres d'honneur, d'administrer la Justice &c., elle ne faisoit pourtant rien qui fut d'importance, sans l'approbation des trois Etats assemblés en Parlement; & ils ne s'arrogeoient jamais l'Autorité Royale, ni ne méprisoient ses commandemens, ou résistoient à ses avis ou à ses exhortations.

Autor- tions.

tions. Lorſqu'elle établiſſoit des régles pour ſon Gouvernement, elle poſoit pour maxime, ainſi qu'elle l'avoit appris de l'Hiſtoire d'Angleterre & de ſon expérience, qu'il étoit plus facile de gouverner les Anglois en tems de paix qu'en tems de guerre; que le commun Peuple devenoit robuſte, endurci & vaillant par la guerre, mais qu'une trop longue paix le rendoit faineant & diſſolu, & en même tems factieux & inquiet. Que la Nobleſſe étant une fois délivrée de la fatigue & du péril de la guerre, devenoit pendant la paix dépenſiére, luxurieuſe & efféminée. Son plus grand ſoin étoit de connoître à fond l'état de ſon Royaume, & les Perſonnes auxquelles elle avoit confié le gouvernement de ſon Peuple, & dont elle remarquoit fort exactement les paroles & les actions. Elle obſervoit auſſi ſoigneuſement les exemples de ſes Ancêtres, les Loix publiques & les inſtitutions, les mœurs & les inclinations du commun Peuple, le nom & la capacité de ſa Nobleſſe, leurs charges & employs publics, leurs biens particuliers, le nombre de ſes Soldats,

Sa maxime touchant la paix & la guerre.

ſes

ſes villes fortes, ſes Garniſons, ſes Flottes & ſes Forts, & enfin tout ce qui avoit été fait pour la défenſe & la ſureté de ſes Royaumes. Ses Doüannes, ſes Impôts, les Terres qui relévent de la Couronne, ſes revenus, & les dépenſes qu'elle étoit obligée de faire. Et elle changea en tout cela pluſieurs choſes, pour le bien public.

Elle n'armoit jamais les plus pauvres.

Elle ne mettoit jamais les armes entre les mains du plus pauvre peuple, crainte que leurs néceſſitez ne les portaſſent à la ſédition; deſorte que de ſon tems, les Milices n'étoient compoſées que des meilleurs Habitans & des plus riches Fermiers qui ſervoient avec leurs propres armes. Ce qui eſt cauſe qu'aujourd'hui on employe dans le ſervice toutes ſortes de gens, c'eſt que les Armées ſont plus nombreuſes & qu'on charge le menu peuple d'impôts; mais elles ne ſont pas ſi ſûres, ſi conſidérables, ni ſi aiſées à gouverner, qu'elles étoient autrefois, au grand dommage de la Couronne & du Peuple. Elle n'avançoit jamais Perſonne au dégré de Pair de Royaume, qui n'eut du mérite, & dont la vertu

Elle avoit ſoin de

&

& la capacité ne fussent assez grandes pour l'en rendre digne; & à cause de toutes ces précautions, elle n'en fit qu'un petit nombre; elle honoroit rarement un homme de ce titre, à la sollicitation ou sur la recommendation des autres, ou par pure humeur ou fantaisie; mais lorsque quelqu'un recherchoit cet honneur, elle considéroit soigneusement & exactement la noblesse de ses Ancêtres, la grandeur de sa famille, son esprit & ses bonnes qualitez, sa probité, sa prudence, sa sagesse, la force & la vigueur de son Corps, qui pûssent le mettre en état de rendre quelque bon service à la Nation. C'étoit le bonheur de ce tems-là, que les hommes étoient avancés aux honneurs sans les rechercher, & quelques fois contre leur volonté, ne devant leur élevation qu'à leur vertu, & non pas à leur bien ni à leurs richesses.

bien donner les honneurs qui appartenoient à Lairie.

Elle ne regardoit dans le choix qu'elle faisoit de ses Conseillers, de ses Evêques, Juges, Ministres d'Etat, Officiers de sa Cour & des autres Magistrats, que leur fidélité, Expérience,

Son soin dans le choix de ses Conseillers, des Evê-

ques, des Juges & de ses Ministres.

ce, pieté, Justice, modestie, leur Prudence & leur sagesse; afin qu'obtenant leurs employs par ces seuls moyens, ils les pûssent exercer avec honneur & sincérité. Elle disoit souvent à ceux à qui elle confioit des charges, qu'ils pouvoient s'assurer qu'elle recompenseroit leur intégrité, leur capacité & leur équité, mais qu'aussi si elle les trouvoit coupables de quelque injustice & oppression, elle les en puniroit assurément. Elle ne voulut jamais avoir à son service aucune Personne ignorante, Avare, malhonnête, ou inconstante. Elle aima toûjours le Chevalier Rawleigh, pour sa fidélité & sa capacité, & néanmoins il ne fut jamais de son Conseil Privé. Le Lord Burleigh Grand Trésorier d'Angleterre la sollicita fort long-tems de faire Secretaire d'Etat son Fils Robert qui avoit beaucoup de mérite, & néanmoins, elle le refusa pendant plusieurs mois, seulement parce qu'il étoit petit & bossu; & elle croyoit que ce seroit un déshonneur qu'une Personne diforme & contrefaite s'assit en Conseil parmi tant de Seigneurs bien-

bien-faits & si éminens ; & ayant enfin obtenu cet honneur à la sollicitation de son Pére & de ses Amis, cette Noblesse en fut fort choquée. Et lors qu'aprés cela & la mort de Mylord Buckhurt, il fut fait Assistant de son Pére à la Tréforerie, cela irrita si fort les gens de guerre, que cela causa la ruine du Comte d'Essex, & on fut bien heureux que cela ne passât pas plus avant. La Reine ayant donc un bon Conseil composé de Seigneurs sages & prudens, & qui étoient fort estimez de son Peuple & d'Elle-même à cause de leur vertu, Elle choisit pour Juges, les plus habiles & les plus honnêtes Avocats, excepté le Lord Hatton.

Elle observoit fort exactement la Justice, qui est la plus éclatante de toutes les vertus Morales ; Elle tenoit aussi toujours sa parole, ce qui est le fondement de la Justice ; Elle étoit fort sévére contre tous ceux qui violoient ses Loix, & punissoit quelquefois de petites fautes avec beaucoup de sévérité. Quoi que le Comte d'Essex eût une grande réputation, qu'il fut

Sa Justice, sa véracité & sa sévérité envers les coupables.

fut son particulier Favori, qu'il eut rendu de grands services à la Nation aussi bien qu'à Elle, qu'il fût le meilleur soldat de son tems, quoi qu'il y en eut beaucoup ; lors néanmoins que par les tromperies & les ruses de ses Ennemis & de ses Flateurs, plûtôt que par son inclination, il fut si transporté que de vouloir armer ses Sujets contre ses Rivaux, qui cherchoient à le perdre, & ce qu'il croyoit devoir tourner à son avantage, lui ayant manqué, la Reine le mit entre les mains du Boureau, qui hacha son corps de telle maniére, que le Peuple qui le voyoit en fut enragé contre cet infame Exécuteur, qui fut maudit & lapidé par ce Peuple & ensuite chassé de la ville. Dieu se fit bien-tôt aprés rendre compte de ceux qui avoient été cause de la mort de ce Seigneur. Cobham Gray & Rawleigh furent ruinez avec toutes leurs Familles, dans l'espace de peu d'années. Le Chevalier Robert Cecil l'un des principaux Auteurs de cette mort, vécut à la vérité plus longtems, mais il périt aussi enfin par une longue maladie, accompagnée d'ulcé-

res & d'autres douloureuses & dégoûtantes circonstances, &, si on en croit l'histoire, sous une haye en pleine campagne, comme il voyageoit.

Le Chevalier Jean Perrot Gentilhomme du Païs de Galles, homme d'esprit & d'une grande réputation à cause de ses belles actions, & de son intégrité dans le ménagement de la guerre en Irlande, étoit néanmoins d'une humeur trop fiére, ce qui donna fort souvent occasion à ses Ennemis de le diffamer & de le calomnier. Le Chancelier Hatton étoit un de ceux qui entretenoient des Espions auprés de lui, qui ayant relevé quelques paroles qui lui échappérent en colére, & les augmentant à son desavantage, il l'accusa à la Reine comme un homme qui ne lui étoit pas bien affectionné, & qui s'étoit servi d'expressions qui tendoient à la deshonorer. La Reine lui fit faire son procés pour ce crime & pour sa désobeïssance, & ayant été convaincu, il fut condamné & mis en prison pour le reste de sa vie. Il souffrit toute la misére & toute la puanteur d'une prison des plus ordinaires, &

Le Chevalier Perrot est un exemple de la sévérité d'Elizabet.

l'inquiétude d'un esprit affligé & abbatu, se voyant abandonné en sa vieillesse, à la malice de ses Ennemis, par sa Maîtresse qu'il avoit servie dans les guerres d'Irlande avec autant de fidélité que de courage. Son bien qu'il avoit hérité de ses Ancêtres & qui étoit considérable, outre tout ce qu'il avoit gagné, lui fut ôté. On soupçonna aussi le Lord Burleigh Grand Trésorier, d'avoir eu beaucoup de part à la perte de ce Gentilhomme.

Sa sévérité pour les Criminels la fit encore plus aimer de son Peuple.

La sévérité qu'Elle faisoit paroître à punir les desordres & les fautes de ses Officiers, bien loin de lui attirer de l'envie, la rendit plus populaire, & plus estimée de tous les honnêtes gens. Elle avoit la derniére aversion, pour toutes sortes de meurtres & d'assassinats, & croyoit qu'on ne les pouvoit punir trop sévérement. De sorte que quand ceux qui les commettoient tomboient entre ses mains, Elle leur pardonnoit rarement. Entre une multitude d'exemples qui arrivérent de son tems, je me contenterai d'en raporter deux, ce qui abrégera mon histoire, & servira à expliquer sa justice

ftice & fa févérité. Il y avoit deux Fréres de la Famille des *Davers* tous deux Chevaliers, qui avoient de grands biens & étoient en bonne réputation. Ils avoient querelle avec un autre Gentilhomme nommé Long, qui étoit auffi de bonne naiffance & n'étoit pas moins riche qu'eux, & avoit du courage. Ils réfolurent de le tuer, & prenant leur tems comme il alloit s'affeoir pour dîner, ils lui tirérent un coup de moufquet. La Reine ayant appris ce meurtre, en fut dans une colére épouventable, & réfolut de les punir avec la derniére rigueur, car comme on vient de dire, Elle haïffoit tous les Affaffinats prémèditez. Elle ordonna donc qu'on leur fit leur procés, & pour cet effet les fit citer devant les Juges, mais ces deux Frêres fe fauvérent en France; ayant été là quelque tems, & ayant apris qu'il y avoit un foûlévement en Irlande, ils y pafférent & fervirent la Reine contre fes Sujets rebelles, efpérant qu'en fe diftinguant par quelques belles actions, ils feroient oublier leur crime, & regagneroient les bonnes gra-

ces de la Reine. Effectivement, ils servirent plusieurs années dans son Armée, avec beaucoup de fidélité & de courage; & néanmoins le Comte d'Essex eut bien de la peine à obtenir leur pardon, & ne l'eut qu'aprés beaucoup de pressantes sollicitations. L'aîné de ces deux Fréres perdit ensuite la vie au service de la Reine, sous le commandement du Comte d'Essex.

Sa Justice. Dans tous les procés entre les particuliers, elle observoit religieusement la justice & l'équité, & tenoit la balance égale entre les plus grands & les moindres de ses Sujets. Elle ne vouloit pas souffrir qu'on fit du tort aux plus pauvres; & avoit soin qu'un chacun joüit de ce qu'il avoit, & servit le public: ainsi, en faisant administrer la justice sans aucune partialité, & réglant par l'équité toutes les procédures de la Loy, Elle entretenoit la Societé humaine & procuroit le bien public. Lors que quelque procés étoit mal-jugé, soit par de faux sermens, soit par l'intérêt, soit par partialité ou par erreur de la part des Juges, & & qu'on s'en plaignoit, Elle faisoit plaider la cause en sa présence, appel-

lant à son secours des gens d'honneur & d'autorité & connus pour entendre parfaitement les Loix d'Angleterre. Ayant de cette maniére recherché jusqu'au fond, Elle prononçoit une juste & sage sentence. La Reine obligeoit ses Juges par ce moyen-là, à se tenir dans les bornes de la Justice & de l'équité, & faisoit voir à ses Sujets, qu'aucune partie de son Peuple ne manqueroit de son soin & de son assistance, lors qu'il en auroit besoin. Elle faisoit respecter ses Magistrats, mêmes ceux des Cours subalternes; & tout ce qui avoit été mal déterminé, dans quelqu'une de ses Cours que ce pût être, soit par erreur ou par présens & corruption, Elle le faisoit redresser, afin que les erreurs ne se multipliassent pas par sa négligence, ou par l'ignorance de ses Juges; Elle faisoit quelquefois plaider des causes devant les Juges ordinaires, aprés qu'elles avoient été jugées par une Cour supérieure, afin de les tenir en crainte, & les rendre plus circonspects, lors qu'il faloit qu'ils rendissent leurs jugemens, voyant qu'on épioit si fort leurs actions.

Elle épargnoit & étoit mêmes trop

Elle étoit ménagere pour ce qui regardoit sa Personne mais magnifique quand il s'agissoit de paroître en public.

ménagére dans les dépenses qu'Elle faisoit pour sa Personne, afin de ne pas épuiser ses Finances, & pour enseigner en même tems à ses Sujets par son exemple, à vivre avec économie & sobriété comme faisoient leurs Ancêtres. Mais dans son Gouvernement & toutes ses actions publiques, elle faisoit toutes choses de maniére, que son honneur n'y fût point intéressé, & que le Monde la regardât comme un Prince magnifique. Et Elle n'entreprenoit rien où il fallut faire une grande dépense qu'aprés avoir consulté avec Mylord Burleigh son Trésorier, pour savoir en quel état étoient ses Finances, & quelle somme Elle pouvoit employer. On croyoit en ce tems-là, que les Conseils du Lord Burleigh, la rendoient plus avaavare envers les Généraux & autres Officiers de ses Armées, qu'Elle n'auroit dû être; & il y avoit apparence qu'il ne les aimoit pas, car Elle ne fit jamais entrer dans son Conseil, Gray, Willoughby, Norris ni le Chevalier Vere, quoi qu'ils fussent d'excellens Officiers, & qu'ils lui eussent rendu de trés-grands services en Hollande, en Espa-

Espagne, en France & en Irlande, par plusieurs victoires qu'ils remportérent, & par la grande réputation dans laquelle ils mirent la Nation Angloise dans toute l'Europe.

Lors que quelqu'un de ses Officiers avoit consommé le bien qui lui avoit été laissé par ses Ancêtres, & se plaignoit à Elle de sa Pauvreté, la suppliant de lui donner de quoi payer les détes qu'il avoit contractées à son service, Elle faisoit la sourde oreille, & ne donnoit pas un sol pour l'assister dans ses besoins; Elle croyoit qu'il valoit mieux gagner ses Généraux & sa Noblesse par des loüanges, & les encourager à faire de belles actions, en exaltant celles de leurs Prédécesseurs, qu'en leur donnant de l'argent, des Terres ou des Charges. Lors qu'ils étoient auprés d'Elle, Elle leur parloit avec beaucoup de douceur & d'affabilité, & leur disoit souvent, qu'ils l'avoient fort obligée, par leurs bons services. Et pour ceux qui avoient perdu la vie dans ses Armées, ou qui avoient fait quelque action d'éclat, pour la défense, la liberté, ou la gloire de son Royaume, Elle prenoit

Elle étoit trop ménagére dans ses récompenses, & particuliérement aux soldats.

souvent l'occasion d'en parler avec beaucoup d'affection & d'honneur pour eux ; & c'étoit souvent la meilleure & la seule recompense qu'Elle leur donnoit, aprés l'avoir servie, avec beaucoup de fidélité & de courage.

Le Chevalier Philippe Sidney regretté. Lors que le Chevalier Sidney, qui étoit de bonne naissance, qui avoit de bonnes & de belles inclinations, homme savant, vertueux, estimé, & enfin d'un grand mérite, eut été tué devant Zutphen aux Païs-Bas, l'an 1586. il fut non seulement regretté de toute l'Armée, célébré par des Elégies faites dans les deux Universitez d'Angleterre à son honneur, mais aussi fort loüé de toute la Cour. La Reine ordonna que son corps fut enterré dans l'Eglise de St. Paul, ce qui se fit avec toute la pompe imaginable & un concours extraordinaire de gens de qualité & de Bourgeois. Il étoit à propos d'honorer la mémoire d'un homme si vertueux, si savant & d'un si grand mérite, ce qui l'a rendu si fameux de ce tems-là, & dans tous les siécles suivans. Sa vertu & & sa science lui ont acquis un honneur plus durable, que toutes les Statuës ou

les Pompes funébres, qui sont souvent détruites par le feu, la guerre, les tremblemens de terre ou le tems ; & qui sans le secours de tout cela, sont souvent oubliées ; mais ses œuvres & ses belles actions le feront admirer dans tous les siécles. Les funérailles magnifiques de ce noble Chevalier firent honneur à la Reine, à son Régne, & aux Gens savans. Le Comte de Leicester son Oncle menoit le deüil, & exaltoit jusqu'au Ciel les grandes qualitez de son Neveu, dans l'espérance que le lustre de la réputation de son Pupille réfléchiroit jusque sur lui, & lui procureroit les mêmes loüanges & la même gloire. Il est pourtant certain, que ce Chevalier n'eut d'autre Maître que lui-même, & que ses dons naturels & sa grande application à l'étude, lui attirérent toute la gloire qu'il eut ; Peut-être aussi que le peu de science qu'il y avoit en ce tems-là, y contribua beaucoup, & que cela rendoit ceux qui en avoient, plus estimez, & les faisoit regarder & considérer davantage qu'on n'a fait depuis, que les gens savans sont devenus moins rares. Il est vray qu'on commence au-

jourdhuy à négliger & à moins rechercher les science, ce qui fait que nous sommes presque retombez au même état où l'on étoit du tems du Chevalier Sidney.

Elle avoit beaucoup de respect pour la mémoire du moindre soldat mort à son service.

L'estime & les loüanges de la Reine n'étoient pas bornées à ses Généraux ni à ses principaux Officiers ; car Elle avoit la même facilité à célébrer la mémoire du moindre d'entre les simples soldats qui étoient morte à son service, & Elle lui donnoit des loüanges excessives. Elle payoit la rançon de ceux qui étoient pris, & donnoit aux parens, aux femmes ou aux enfans de ceux qui avoient été tuez, la recompense qu'ils auroient pû espérer d'Elle, s'ils avoient vécu ; de sorte qu'Elle allumoit dans le cœur de tous ses Sujets, par sa bonté, sa douceur & ses bien-faits, une ardeur martiale, en quoi Elle surpassa la plûpart de ses Prédécesseurs. Burleigh, quoi que fort vertueux & homme d'honneur, plaidoit avec trop de chaleur la cause des Finances, contre les Officiers des Armées ; il empêchoit la Reine de leur faire des graces ; & de leur donner les récompenses qu'ils

qu'ils avoient si bien méritées par leur vertu & par leurs peines. Il fit ainsi perdre à la Reine l'affection de plusieurs Seigneurs, qui étoient pourtant habiles, vaillans, & fidéles, & avoient au péril de leur vie, défendu sa Majesté & la Nation : & qui dans leur vieillesse se voioient abandonnez, bien que chargez de dettes & d'infirmitez qu'ils avoient contractées à son service. L'humeur sordide & avare de ce Trésorier est cause qu'on n'a plus vû dans les Régnes suivans, cette vertu martiale, qui étoit si ordinaire avant le Régne d'Elizabet. Les gens de guerre voyoient avec chagrin que les gens de robbe & les Ministres d'Etat laissoient des richesses immenses à leurs Descendans, pendant que les Enfans des plus grands Généraux & Officiers, n'héritoient que de la gloire de leurs Ancêtres, bien que ceux-ci dussent par toute sorte de Justice & de raison, & même d'interêt, être aussi bien recompensez que les autres.

Elle n'étoit pas liberale envers les Gens de guerre, ce qui fit un mauvais effet.

Ce n'est pas qu'Elle fût trop libérale envers les Ministres d'Etat, ni les Gens de robbe, ni qu'Elle prit grand soin d'eux ni de leurs Familles. Elle avoit appris

pris de Henry VII. son Grand-Pere, de ne pas épuiser, en quelque cas que ce pût être, la fontaine de sa bonté, qui étoit son Trésor, qu'Elle ne pouvoit remplir que par les dépoüilles du Peuple & par des Taxes extraordinaires. Henry VII. avoit par sa vertu, son labeur, son soin, son économie & sa sage conduite, rétabli la Monarchie Angloise, & augmenté les revenus de la Couronne. Le Peuple du Royaume de toutes sortes de conditions l'estimoit extrêmement à cause de cela. Son humeur avare avoit plus fait de bien à la Couronne, qu'elle n'avoit causé de dommage au Peuple en général. Il n'avoit donné que trés-peu des Terres du Domaine à ses Courtisans ou Domestiques, sinon quand on les lui avoit arrachées par importunité, ou attrapées sous prétexte de quelque échange avantageux. Et alors il donnoit plus volontiers, les biens confisquez de quelques Criminels. De sorte que nous voyons dans les Regîtres de son tems, plusieurs exemples de Personnes qui s'élevérent par la chûte des autres, & s'enrichirent par leur malheur & leur ruine. Le peu de présens que fit ce Prince, lors qu'il avoit

Loüanges de Henry VII.

tant

tant de biens & de richesses, fut ce qui empêcha l'Angleterre d'être ruinée, après avoir été si terriblement épuisée par les guerres civiles entre les Maisons d'Yorc & de Lancaster.

La Maison du Comte d'Oxford étoit une des plus anciennes parmi la Noblesse; mais qui par la bonté excessive & la splendeur du Comte, étoit réduite à un très médiocre revenu desorte que cette Famille ne pouvoit plus soûtenir sa Dignité & sa Grandeur. La Reine leur donna mille livres sterling de rente, afin qu'une des plus illustres Maisons de son Royaume ne souffrît pas de nécessité; qui est si insupportable à ceux de la plus basse naissance. Elle accorda aussi une pension au Chevalier François Dyer vieux Courtisan qui étoit devenu fort pauvre, pour qu'il ne manquât pas du nécessaire. Mais pour ces Prodigues qui avoient gaspillé leur bien par la luxure & des dépenses vaines & inutiles, pour assouvir leur intempérance & satisfaire à leurs plaisirs, elle ne voulut jamais les écouter; & lorsqu'ils la sollicitoient pour avoir des pensions, elle

Sa bonté pour le Comte d'Oxford & quelques autres Seigneurs.

elle les renvoyoit à son Conseil Privé, qui rejettoit leurs Requêtes & leur en donnoit des raisons; qu'il n'auroit pas été bien séant à la Reine de leur dire. Elle ne recevoit pas mieux, ceux qui demandoient des récompenses qu'ils n'avoient pas méritées. Et tout cela afin que sa bonté n'encourageât pas les autres, à la luxure & à faire de vaines dépenses, & ne s'attendissent pas à avoir de la Couronne, dequoi réparer ce qu'ils avoient si prodigalement consumé.

Sa févérité envers les Luxurieux.

Elle entretint pendant quelque tems, Antoine Roi de Portugal, qui avoit été chassé de ses Etats, par l'iniquité de Philippe II Roi d'Espagne, & qui se sauva ici avec quelques Domestiques, & vint demander l'assistance & sa protection de la Reine. Elle punit fort sévérement le Chevalier Richard Bingham Président de la Province de Connaught en Irlande, parce qu'il fut trouvé coupable d'une sordide avarice, qui lui avoit fait faire de vilaines actions. Elle régaloit tous les Etrangers qui venoient à sa Cour, avec autant de magnificence que de

Sa bonté pour Antoine Roi de Portugal, qu'on dit avoir été Bâtard du feu Roi.

plaisir & de bienséance ; & elle ne les laissoit jamais partir d'auprès d'elles, sans leur donner des marques de sa libéralité Royale.

Ursin Duc de Bracciano, ayant ouï parler de la Reine Elizabet, vint en Angleterre pour la voir. Comme il étoit descendu d'une des meilleures Maisons d'Italie, la Reine lui fit faire une splendide réception. Elle donna ordre qu'on lui fit voir ses Flottes, ses Magasins, ses vieilles troupes, ses Places frontiéres, ses Trésors, sa Garde-robbe, son Train & ses Maisons Royales; elle tira de lui cette confession, qu'il n'y avoit point dans le Monde, un plus Puissant ni un plus Heureux Prince qu'elle; elle regala de son tems, plusieurs des plus grands & des plus puissans Seigneurs d'Italie, de France, d'Allemagne & de Pologne, qui confessérent tous qu'ils n'avoient jamais vû de Prince plus magnifique, plus aimable ni plus affable que cette Reine, & que sa sagesse & ses vertus étoient au dessus de tout ce qu'ils avoient vû & lû, & n'avoient point d'exemple. En effet, elle possédoit toutes les

Ursin Duc de Bracciano.

bonnes

bonnes qualitez de l'un & de l'autre sexe, & n'avoit aucun des défauts du sien, qu'un peu d'inconstance.

Elle n'honora jamais Personne du titre de Chevalier que des Personnes d'honneur & riches.

On ne donnoit le titre de Chevalier de son tems, qu'à des Personnes d'honneur & de mérite, qu'à des Gens de guerre, de bonne famille & qui avoient du bien; desorte qu'elle ne fit cet honneur à pas un homme de basse naissance ou qui n'eut pas beaucoup de bien, ainsi qu'il ne s'est que trop pratiqué du depuis. Elle ne donna pas de grands titres non plus à beaucoup de Personnes, n'ayant élevé que Clinton & Howard ses Amiraux; Leicester & Warwick à la Dignité de Comte. Elle fit peu de Barons, & entr'autres Burleigh, après l'avoir servie plusieurs années, avec une sagesse, une fidélité & une addresse admirables, dans plusieurs des principales charges de la Cour.

Elle ne donnoit le droit de Pairie qu'avec sagesse.

Le plus bas dégré de Pairie ne se donnoit qu'à des Personnes d'un mérite extraordinaire, & après beaucoup de considération, pour les récompenser de quelques services signalés, pour encourager les autres à bien faire, & jamais par des égards ou par aucune

aucune affection particuliére. On ne voyoit point en ce tems-là vendre ces Dignitez, par des Gens qui avoient obtenu des Patentes en blanc, en place d'argent, & qui ne songeoient qu'à le rendre à ceux qui en donneroient davantage; ce qui ne pouvoit tourner qu'au déshonneur de celui qui la donnoit & de celui qui l'achètoit. Il n'y avoit sous son régne, que les plus dignes, les plus vaillans, les plus fidéles à leur Patrie & à leur Prince, qui pûssent espérer cette faveur & élever leur Famille. Elle gardoit ainsi fort sagement les récompenses de la vertu & du mérite, ne les accordant jamais par caprice, pour montrer son pouvoir absolu, à l'intercession des Favoris, ou sur les récommandations des Grands, à des Personnes de médiocre condition, qui ne les méritoient pas, ou ne pouvoient supporter la grandeur de ce grand titre.

Elle donnoit aussi fort sagement l'Ordre de la Jarretiére.

Elle faisoit un fort grand cas de l'Ordre de la Jarretiére, & le gardoit avec le dernier soin, comme la plus illustre récompense d'une fidélité & d'une capacité extraordinaires; c'est pourquoi elle ne permit jamais qu'il fût

fût corrompu, par un mélange de Personnes peu considérables. Quoyque le Lord Burleigh fut son principal Ministre d'Etat & celui par les mains duquel passoient les plus grandes affaires, sans l'avis de qui, elle ne prenoit guéres de résolution sur aucune chose de conséquence, & qui avoit si bien mérité d'elle, par son soin incomparable, son travail & sa diligence; parce néanmoins, qu'il n'étoit né que Gentilhomme, & que c'étoit elle qui l'avoit fait Pair, elle fut long-tems avant que de se résoudre à le faire Chevalier de la Jarretiére, qui a fleuri depuis trois cents ans & qui n'a jamais été donné qu'aux plus grands Seigneurs du Royaume, pour de grands services rendus par eux à leur Prince & à leur païs, ou à des Princes Etrangers qui étoient attachés à cette Couronne par les liens les plus étroits de l'Amitié & de l'interêt.

Comment elle choisissoit ses Ministres, ses Officiers

Elle ne donnoit les Gouvernemens, la Magistrature, les charges de sa Cour & les autres employs considérables, qu'à ceux qui les avoient mérités, afin que par l'exemple de ces récompenses, elle pût porter les autres à imiter leur fidéli-

fidélité & leur addreſſe. Elle ne vouloit pas ſouffrir qu'un homme qu'elle employoit, ſe fit un gain odieux & qu'il le tirât par force, en vertu du pouvoir ou de la charge qu'elle lui avoit donné. Si elle remarquoit qu'un homme ne fît rien que pour de l'argent, elle ne ſe fioit plus à lui, & avoit grand ſoin qu'une telle Perſonne ne fut admis dans aucun Gouvernement ni aucune charge. Elle n'étoit pourtant point trop rude à ſes Domeſtiques, & n'en avoit aucun ſoupçon ; elle faiſoit des Graces à tous ceux qu'elle trouvoit être Gens de bien ; & elle aimoit & ſervoit conſtamment, tous ceux qui étoient honnêtes, bons ménagers & ſobres. Elle ne vouloit pas ſouffrir que dans les procés que ſes Favoris ou ſes Domeſtiques avoient avec ſes autres Sujets, on fît la moindre diſtinction en faveur des premiers, crainte que ceux-ci, en prenant avantage, cela ne mît en danger la liberté de ſon Peuple, ou la paix & la ſureté publique. Elle éleva Sadler de la pouſſiére. Mildmay & Forteſcue furent de gens d'une médiocre condition, ho-

& ſes Domeſtiques.

norés

norés du titre de Chevaliers, & faits Conseillers d'Etat pour leurs bons services; & crainte que cette Dignité ne fût pas assez soûtenuë, par leur médiocre bien, elle leur donna des pensions pour ajouter à ce qu'ils avoient. Elle récompensoit sur tout, ceux qui l'avoient bien servie en qualité d'Ambassadeurs dans les Cours Etrangéres; & elle éleva plusieurs de ses Serviteurs à cause de leur fidélité, & protégeoit les autres contre la violence des Grands Seigneurs. Elle empêcha que le Comte d'Oxford ne fît assassiner le Chevalier Thomas Knevet. Ce Comte pour se vanger d'une blessure qu'il avoit reçûë de ce Chevalier dans un Duel, assembloit tous ses Amis & ses Serviteurs pour le perdre; mais la Reine en ayant été avertie, envoya une Garde de Soldats au Chevalier, & ainsi empêcha l'autre d'éxécuter son méchant dessein.

Son affection pour les Evêques & les Ministres.

Elle recommanda si sérieusement la cause de ses Evêques à son Peuple, lorsque les Puritains les déchiroient par leurs injures & leurs reproches, que la Populace n'avoit rien de si prétieux

que

que leurs Evéques; il n'y avoit point de nom si populaire ni si aimé que le leur, desorte que tout le Monde étoit toûjours prêt à défendre leur Dignité & leur Autorité. Elle mit un frein à la hardiesse, à la rage & à la fureur de ces prétendus Saints, & en faisant éxécuter à la rigueur les Loix faites contr'eux. Elle employa tous ses soins & tout son pouvoir à conserver l'Eglise, tant contre les Prédicateurs séditieux & broüillons, que contre ses Ennemis déclarés. Son mot étoit *semper eadem*, toûjours la même; elle prit le dernier soin de le vérifier en cette affaire, n'ayant jamais abandonné ce qu'elle avoit une fois réglé, ni changé la méthode qu'elle avoit établie à moins qu'il n'y eût de grandes raisons.

Elle avoit beaucoup d'affection pour le Chevalier Walsingham son Secrétaire d'Etat, qui étoit un des piliers de son Royaume. Il avoit si fort à cœur, la conservation de la paix & de la sûreté publique, & de découvrir les desseins des Ennemis de la Reine & de son Gouvernement, qu'il n'avoit aucun soin

Elle aimoit le Chevalier Walsingham son Secrétaire d'Etat.

soin de sa Famille ; & n'amassa rien pour ceux qu'il devoit laisser après lui. Et la Nation ne trouva pas fort bon qu'on vendît après sa mort, la plus grande partie de son bien pour rembourser à la Trésorerie, l'argent qu'il avoit dépensé, pour le service de la Reine. Le Lord Trésorier & le Comte de Leicester en portérent tout le blâme; ces deux Seigneurs n'ayant point été de ses Amis pendant sa vie, se servirent de cette occasion de se vanger des affrons qu'il leur avoit faits. Elle avoit aussi une bonté particuliére, pour le Chevalier Nicolas Bacon Seigneur Garde du Grand Seau, qui étoit l'ornement de la Cour & du Bareau. Elle estimoit beaucoup Egerton & Popham ; mais de tous ses Conseillers & Ministres d'Etat, Burleigh Lord Trésorier & Howard Grand Amiral d'Angleterre étoient ceux dont elle faisoit le plus de cas ; celui-ci étoit l'ornement de sa Famille, & un exemple extraordinaire de modestie, de civilité & de libéralité. Ces deux Seigneurs furent dans ses bonnes graces jusqu'à sa mort, & eûrent toûjours beaucoup de crédit auprès d'elle.

Elle

Elle aimoit à être habillée modestement lorsqu'elle étoit dans le particulier avec ses Domestiques : mais elle étoit toûjours richement & magnifiquement vêtuë, lorsqu'elle paroissoit en public, ses habits étant couverts d'or & de joyaux d'une valeur inestimable. Elle portoit dans ces occasions, des souliers fort hauts, pour paroître plus haute qu'elle n'étoit en effet. Lorsqu'elle alloit au Parlement pour en faire l'ouverture, elle avoit une robbe toute brodée de Perles, la couronne sur la tête, tenant la boule d'or de la main gauche & le sceptre de la droite ; & comme elle étoit toûjours alors suivie d'une multitude de peuple, qui faisoit de grandes acclamations, cela lui plaisoit fort, & alloit au Parlement comme en triomphe, avec toutes les marques de la Royauté. La foule du peuple qui venoit pour voir & salüer la Reine, étoit si grande, que plusieurs étoient foulés aux pieds, & quelques-uns blessés. Le nom de Roi a toûjours été en vénération aux Anglois, mais on peut dire que celui de cette Reine leur étoit plus

Ses Habits en public & en particulier.

facré que celui d'aucun de fes Ancêtres. Elle pouvoit feule fournir un exemple de chafteté, de tempérance & de toutes les autres vertus à tout fon fexe; elle étoit fort foigneufe de faire obferver à fa Famille & à toute fa Cour, une févére difcipline. Elle vouloit que toutes les femmes mariées euffent du refpect pour leurs Maris, qui font leurs Supérieurs. Elle bannit de fa Cour toute forte d'yvrognerie, d'impudicité, de débauche & le nom même de lubricité. La paillardife, l'Adultére, & l'Incefte étoient des crimes qu'elle abhorroit; s'il fe trouvoit aucun de fa fuitte quelque grand qu'il pût être, qui en fût coupable, il ne falloit pas qu'il fe préfentât jamais devant elle. Elle bannit Burgeff une de fes Filles d'honneur, parce qu'elle avoit eu quelque intrigue avec le Comte d'Effex, qui l'aimoit paffionnément, la Reine foupçonnant cette Demoifelle d'avoir eu quelque part à fa ruine. La Dame Fitton autre Fille d'honneur fut auffi chaffée, pour s'être laiffée gagner par un jeune Seigneur. Les hommes de qualité n'étoient pas en cela

plus

plus favorisés que les Dames, s'ils étoient trouvés dans les mêmes fautes. Elle fit mettre le Comte d'Oxford à la Tour, pour avoir tâché de ravir une de ses Filles d'honneur qui étoit une grande Dame & bien aimable. Si elle apprenoit qu'aucun Gentilhomme fréquentât des Maisons de mauvaise réputation, elle les maltraittoit tout de même que des Gens de la plus basse condition. Enfin, elle étoit ennemie irréconciliable de quiconque commettoit aucune infame, lâche, vilaine ou impudique action. Elle exhortoit souvent ses Serviteurs & Officiers, de ne rien faire qui la pût déshonorer, qui les ruinât & qui donnât mauvais exemple au Public; qu'ils devoient avoir soin de ne point scandaliser les Personnes chastes, de ne point ôter la réputation, aux Gens de bien, & de ne diffamer ni déshonorer les Personnes honnêtes & de bonne vie.

Elle affectoit une fort grande magnificence & une splendeur extraordinaire dans ses meubles. Elle ornoit ses Galeries des plus excellens tableaux faits par les meilleurs Maîtres; les mu-

railles étoient couvertes de riches tapisseries. Elle aimoit passionément les joyaux, les Perles, toutes sortes de pierres précieuses, la vaisselle platte & en relief tant d'or que d'argent & de vermeil doré, les lits riches, les beaux carosses, les chariots, les tapis de Turquie & des Indes, les statuës, les médailles & enfin toutes les choses précieuses qu'elle achetoit à quelque prix que ce fût. On voyoit encore longtems après sa mort, un échantillon de ses beaux meubles à Hamptoncourt, cette Maison étant de son tems, mieux meublée qu'aucun autre de ses Palais. Elle avoit fait représenter dans une très riche tapisserie, les victoires qu'elle avoit remportées en mer sur les Espagnols, & elle avoit fait mettre cette tapisserie parmi ses plus belle piéces, dans son Garde-meuble. Ces choses étoient non seulement agréables aux yeux des Spectateurs, & renouvelloient la mémoire des grandes choses qui s'étoient passées de son tems, mais elles servoient à former dans l'esprit de ses Sujets & des Etrangers, une grande Idée de la Majesté, de la sagesse, des richesses & de

la Puissance de cette héroïque Princesse.

Elle étoit extrêmement sobre dans son boire & dans son manger, & principalement en particulier. Elle ne dormoit pas beaucoup, & ne se foucioit pas de tous les autres plaisirs de la vie. Elle mangeoit fort peu, mais elle choisissoit ce qui étoit agréable & aisé à digérer. Elle devint encore plus sobre sur le déclin de son âge, & alors elle mangeoit aussi souvent qu'elle avoit faim. Elle beuvoit rarement plus de trois coups à chaque repas, & seulement de la biére ordinaire, ne beuvant du vin qu'à souper. Elle aimoit le vin d'Alican plus que tout autre; elle observoit fort réligieusement tous les jours de jeûne. Lorsqu'elle faisoit quelque Festin public, pour son honneur ou pour son plaisir, elle ordonnoit que sa table fût servie avec toute la magnificence possible; & elle faisoit dresser plusieurs buffets couverts de toutes sortes de vaisselle d'argent. Elle vouloit que dans ces repas extraordinaires plusieurs Seigneurs la servissent à table avec beaucoup de soin & d'attention. C'est dans ces occasions, qu'elle avoit la vânité de faire

Son manger en public & en particulier.

voir ses grands Trésors; elle faisoit ses plus grands festins, lorsque les Ambassadeurs y étoient, qui en étoient fort satisfaits. Elle avoit alors aussi toute sorte de musique tant de voix que d'instrumens, & après le dîner, on dançoit. C'est de cette maniére qu'elle régaloit les plus illustres Etrangers qui venoient en Angletere; elle avoit soin aussi, que ses Ministres d'Etat tinssent de grandes tables, selon les pensions qu'elle leur donnoit pour cela; ordonnant à la Noblesse de tenir de bonnes Maisons & d'être hospitaliers selon leur qualité & leur rang. Tout cela lui faisoit plus d'honneur, & contribuoit plus à la réputation de la Nation, que ce qui s'est pratiqué du depuis, avec beaucoup plus de dépense.

La splendeur & les divertissemens de sa Cour.

Ce seroit une chose ennuyeuse & peut-être ridicule de rapporter ici la magnificence & la splendeur de ces Festins publics, & les cérémonies qu'on faisoit à chaque fois qu'on apportoit les divers services sur la table. L'Echanson ne donnoit jamais à boire à la Reine que les genoux en terre, & reprenoit la coupe en la même posture. On entendoit pendant tout le repas la musique d'In-

ſtrumens & de voix; après dîner, il y avoit bal, la Reine dançant ſouvent elle même, pour plaire aux jeunes Gens de ſa Cour. Toutes ces Fêtes ſe paſſoient dans ſon Palais, le deſſein en les faiſant, n'étant que de rendre ſon Gouvernement plus doux & plus agréable. L'arrivée du Duc d'Alençon en Angleterre, fut cauſe qu'on vécut encore avec beaucoup plus de liberté, & qu'on le relâchât fort de cette ancienne & ſévére méthode, qu'on tenoit. La Reine dançoit ſouvent alors, & il n'y avoit point de divertiſſemens, de plaiſirs & de délices qu'on ne mît en uſage pour le divertir. L'abondance de viandes & de vins, les parfums odoriferans, les dances, les maſcarades, la diverſités des riches & ſuperbes habits, tout cela étoit en uſage pour lui faire voir combien on l'honoroit. On joua des Tragédies & des Comédies, qui coûtérent des ſommes conſidérables. Et depuis ce tems-là, tout le monde fréquenta ces lieux avec tant d'ardeur, qu'on voyoit bien plus de Monde à la Comédie qu'au Sermon. Mais quand le Duc d'Alençon fut une fois parti, la Reine quitta tous

ces divertissemens; & reprit comme auparavant, le soin de son Royaume. Et par son exemple & ses sévéres réprimandes, elle tâcha de ramener la Noblesse, dans leur premiére maniére de vivre, & de l'obliger à s'habiller avec moins de sumptuosité & de dépense.

Sa maniére de vivre en en particulier.

Dans sa maniére de vivre en particulier, elle préféroit toûjours ses affaires nécessaires, & les expéditions qui regardoient le Gouvernement, à toutes sortes de plaisirs, de divertissemens & de conversation; & les choses sérieuses aux agréables. Le matin, elle employoit les premiers momens de son tems à ses dévotions dans son Cabinet; après quoi, elle travailloit aux affaires de l'Etat, lisoit des Lettres, & ordonnoit les réponses qu'il y falloit faire. Elle considéroit ensuite ce qu'elle avoit à proposer au Conseil. Elle véilloit incessamment sur les mouvemens & sur toutes les actions de Philippe II Roi d'Espagne, qui pendant presque tout son Régne, fut toûjours occupé à chercher des voyes & à former des desseins, pour la conquête de l'Europe; & pour réduire sous son obéïssance, tous les Prin-

ces & les Etats ses voisins. Elle consultoit d'abord, lorsqu'elle avoit découvert quelques-unes des démarches de ce Prince, les plus sages & les plus expérimentés de ses Ministres d'Etat, dont elle avoit déja éprouvé la fidélité, l'addresse & la capacité. Elle leur commandoit de parler librement & intelligiblement sur ce qu'il falloit faire; & après avoir ouï leurs avis, elle choisissoit ceux qu'elle croyoit les meilleurs. Lorsqu'elle s'étoit ainsi fatiguée & attachée aux affaires elle cherchoit le repos & la tranquilité; & pour cela elle alloit se promener dans quelque beau Jardin ou dans quelque Galerie agréable, sans autre suitte, que de quelques savans pour s'entretenir avec eux. Elle montoit ensuite en carosse, & alloit prendre l'air de la campagne voisine où quelques fois elle chassoit ou faisoit voler l'oiseau; passant ainsi le tems de sa jeunesse, à changer de travail, ou dans ces innocens plaisirs. Elle ne prenoit pas moins de soin, d'exercer son esprit par l'étude, que son corps par le travail & l'exercice, partageant si bien son tems entre l'un & l'autre, qu'elle faisoit toûjours quelque chose pour sa santé, ou pour son ame.

Ses Etudes.

A peine passa t'elle un jour en toute sa vie, sans en employer une partie à la lecture, quelques fois avant que de travailler aux affaires d'Etat, quelques fois après ; desorte que par ce moyen là, elle avoit une partie du jour pour elle-même, qu'elle employoit à acquérir de nouvelles connoissances dans les sciences. Elle mêloit dans ses études, le plaisant au sérieux, & l'agréable à l'utile. Elle demeuroit la plûpart de l'été à la campagne; & c'étoit alors, qu'elle faisoit des voyages dans quelques Provinces du Royaume; elle s'amusoit souvent dans ces voyages à considérer & à louër la beauté de son païs, & la variété & le grand nombre de fruits que produisoit l'Angleterre; elle admiroit la sagesse & la bonté de Dieu, d'avoir ainsi diversifié la face de la terre, par le mélange de terres labourables, de prairies, de Pâturages & de bois. Elle prenoit aussi le divertissement de la chasse lorsque l'occasion s'en présentoit ; tout cela ne se faisoit qu'en passant & par maniére de récréation ; elle avoit toûjours devant les yeux, sa principale affaire, le Gouvernement de son Royaume, la conduite de sa Famille, le ména-

Ses voyages en été, & ce qu'elle y faisoit.

mênagement de ses Revenus, & l'observation de l'état & de la condition, des actions, & des desseins des Etats & des Princes ses Voisins : de quelque côté qu'Elle tournât, son Peuple avoit les yeux sur Elle. On la rencontroit en foule par tout avec des acclamations qu'on voyoit partir du cœur de ses Sujets, la joye peinte sur leur visage, & leurs cœurs également remplis d'amour & d'admiration, & ces mouvemens d'affection ne la quittoient jamais soit en public, soit en particulier. En effet, il n'y a rien de si agréable aux yeux des hommes, que la vûë d'un Prince juste, obligeant, civil & libéral. On estimoit les lieux les plus heureux, où la bonté de l'air, la beauté de la campagne, & la diversité des plaisirs l'obligeoit à demeurer plus long-tems. Il n'y avoit rien de si aisé que de l'approcher dans ses voyages. Les Particuliers, les Magistrats, les hommes, les femmes, les Païsans, les enfans venoient librement & sans crainte la voir & la saluër. Elle écoutoit les plaintes des Affligez, & de ceux qui auoient été opprimez. El-

 le

le ne vouloit pas qu'on fermât la porte des lieux où Elle demeuroit, aux moindres de ses Sujets; les plus grands Seigneurs, les Bourgeois & les Habitans de la Campagne étoient en quelque façon égaux pour ces sortez de libertez. Elle prenoit de ses mains & lisoit avec la derniére bonté, les Requêtes des Païsans les plus rustiques, les assurant fort souvent, qu'Elle prendroit un soin particulier de leurs affaires, ce qu'Elle faisoit aussi selon sa promesse. Elle protégeoit par son Autorité Royale; ceux qui étoient opprimez & à qui on faisoit tort. Elle punissoit les trompeurs, les perfides & les méchans. Elle ne changeoit jamais d'humeur, nonobstant toute cette grande diversité d'affaires, & paroissoit toûjours avec la même sérénité & humanité, à tous ceux qui l'approchoient. On ne l'a jamais vûë en colére contre personne, pour l'avoir approchée hors de saison ou avec peu de respect, ni pour lui avoir présenté des Requêtes avec importunité ou impudence. On ne voyoit point d'émotion sur son visage, Elle ne faisoit ni reproches ni cen-

censures. Il n'y eut rien aussi dans tout le cours de son Régne, qui contribuât davantage à lui gagner le cœur & l'affection de ses Sujets, que cette merveilleuse facilité, cette condescendence, cette douceur & cet air charmant qu'Elle avoit pour tous ceux qui venoient auprés d'Elle. Voilà de quelle maniére Elle passoit l'Eté.

Elle passoit les hyvers à Londres, où Elle travailloit à la sureté de son Peuple & de ses Alliez. Tous les matins avant jour, Elle se faisoit lire les Requêtes de ceux qui avoient des affaires; ses Secretaires d'Etat & ses Maîtres des Requêtes lui lisoient aussi les ordres du Conseil, les Proclamations, les Patentes, & tous les papiers qui regardoient le Public. Elle donnoit sur châque affaire, les Ordres qu'Elle croyoit justes & à propos, dont Elle-même, ou ses Secretaires faisoient des minutes. Quand il arrivoit quelque chose de difficile, Elle faisoit venir les plus habiles de son Conseil & les plus sages, & ayant oüi la diversité des opinions, Elle les considéroit bien, & pesoit de quel côté, étoient les

Elle passoit l'hiver à Londres.

plus fortes raisons, préférant toujours celles qui sembloient être plus avantageuses au bien public. Etant ainsi fatiguée de son travail du matin, Elle alloit se promener dans quelque jardin s'il faisoit beau, ou dans ses Galeries en tems de pluye. Elle envoyoit querir alors Mr. Stanhop ou le Chevalier Henry Savill, pour lui tenir compagnie, & l'entrétenir de quelque matiére savante. Elle employoit le reste du jour à la lecture de quelque Histoire, ou de quelqu'autre bon livre, & lisoit avec beaucoup d'attention. Ce n'étoit pas par une vaine ostentation ou ambition de vouloir apprendre toûjours quelque chose, mais par l'envie qu'Elle avoit de vivre mieux & d'éviter l'oisiveté; Elle avoit ordinairement dans ces sortes d'occupations quelque homme savant auprés d'Elle, pour l'assister, & Elle recompensoit fort bien son travail & sa capacité. Voilà comment Elle passoit l'hyver.

Son manger l'Eté & l'hiver.

Lors qu'en Eté Elle avoit faim, Elle mangeoit dans sa Chambre des viandes legéres & faciles à digérer; les fenêtres étant ouvertes, pour laisser entrer

trer l'air qui venoit des Jardins ou de quelques hauteurs voisines. Elle demeuroit quelquefois seule en prenant son repas ; mais plus ordinairement avoit ses Amis autour d'Elle. Aprés avoir ainsi dîné fort modérément, Elle se jettoit sut un lit de repos, pour y dormir quelque tems. Elle observoit la même métode en hyver, mais ne dormoit point aprés dîner. Ayant passé le jour de cette maniére, elle soupoit tard & fort légérement ; elle se divertissoit pendant ce repas, avec ses Amis & ses Officiers ; & si on ne répondoit pas à ce qu'Elle disoit, Elle passoit à quelque autre discours plaisant & agréable & leur parloit avec beaucoup de civilité. Elle laissoit entrer dans ces heures-là, un nommé Tarleton Comédien facétieux qui parloit plaisamment, & d'autres semblables Personnes, pour la divertir en lui disant ce qui se passoit à la ville, & lui faisant des contes divertissans, mais sans sortir des bornes de la modestie & de la chasteté. L'hyver aprés souper, Elle faisoit quelquefois chanter devant Elle, ou joüer du lut.

Mais

Mais Elle ne pouvoit souffrir qu'on dit des duretez à personne, ou qu'on fit des réflexions choquantes sur qui que ce soit. Tarleton le meilleur Comédien d'Angleterre de ce tems-là, avoit fait une Comédie, laquelle répréſentant un jour devant la Reine, il montra le Chevalier Ranleigh du doigt en diſant, voilà le Coquin qui gouverne la Reine. Elle le regarda d'un air refrogné pour lui faire connoître, qu'Elle n'approuvoit pas ce qu'il venoit de dire, mais il ne laiſſa pas impudemment d'ajouter que ce Chevalier avoit un pouvoir inſupportable. Et continüant avec la même liberté, il parla inſolemment du grand crédit & des vaſtes richeſſes du Comte de Leiceſter, ce qui fut ſi applaudi de toute l'Aſſemblée, que la Reine ne trouva pas à propos d'en témoigner alors ſon reſſentiment. Elle en fut néanmoins ſi choquée, qu'Elle défendit à Tarleton & à tous les autres Railleurs ou Eſprits de ſa trempe, d'approcher de ſa table, ne trouvant point du tout bon cette impudente & déraiſonnable liberté. Elle ſe plaiſoit à entretenir en pré-

ſence

ſence de pluſieurs Perſonnes, les ſavans qui avoient voyagé, & Elle leur faiſoit diverſes queſtions, ſur le Gouvernement, les coûtumes & les mœurs des païs qu'ils avoient vûs. Elle aimoit ces Gens qui ont naturellement l'eſprit enjoüé & divertiſſant, qui font agréablement une hiſtoire ou même un conte, & qui ſavent accommoder leurs geſtes & le ton de leur voix à ce qu'ils racontent. Mais Elle haïſſoit tous ces Cauſeurs impertinens, qui ſe font un plaiſir de ternir la réputation des autres par des calomnies. Elle abhorroit toutes ſortes de Nains & de bêtes monſtrueuſes, comme des Créatures de mauvais augure. Elle aimoit les petits chiens, les Oyſeaux qui chantent, les Perroquets & les Singes. Elle ſe plaiſoit, lors qu'Elle étoit en ſon particulier, à s'entretenir de diverſes choſes, à joüer aux échets, à dancer ou à chanter. Lors qu'Elle ſe retiroit dans la chambre où Elle couchoit, Elle n'étoit accompagnée que de Dames mariées & de la premiére qualité, la Marquiſe de Wincheſter qui étoit veuve, la Com-

teſſe

tesse de Warwick & Mylady Scroop étoient celles qui l'y suivoient le plus ordinairement. Elle ne souffroit guéres que des hommes y entrassent, hormis Leicester, Hatton, Essex, Nottingham & le Chevalier Gautier Rawleigh, qui la voyoient & discouroient plus souvent avec Elle que les autres Courtisans ; Elle mêloit quelquefois le serieux avec le plaisant & la joye. Les jours de Fêtes, & particuliérement à Noël, Elle joüoit aux Cartes & au Triquetrac, qui étoit l'un de ses divertissemens ordinaires. Elle se faisoit fort bien payer quand Elle gagnoit. Lors qu'Elle se sentoit endormir, Elle prenoit civilement & avec beaucoup de gravité, congé de la Compagnie, & se retiroit pour s'aller reposer. Elle faisoit toujours coucher dans sa chambre, quelque Dame de qualité & qu'Elle consideroit particuliérement. Outre ses Gardes qui étoient dans la chambre prochaine, il y couchoit un homme de bonne condition & quelques autres Gentilhommes, qui avoient ordre de l'éveiller, en cas qu'il arrivât quelque chose d'extraordinaire.

Quoy

Quoy qu'Elle eût toutes les bonnes qualitez que la nature & la fortune puissent donner, & qu'Elle fut ornée de tous les dons & de toutes les vertus qui sont estimables & qu'on peut souhaitter ; Elle n'étoit pourtant pas parfaite, & il y avoit des choses en Elle qu'on auroit pû en retrancher ; aussi n'y a-t-il point de Mortel dont les vertus n'ayent été éclipsées, par le voisinage de quelques vices ou imperfections. Elle étoit sujette à s'emporter avec violence ; & lors qu'elle étoit en colére, on le remarquoit à sa parole & à ses gestes. Elle grondoit ses plus familiers serviteurs si haut, que des gens assez éloignez pouvoient l'entendre. On dit que pour de legéres fautes, elle frappoit ses Filles d'honneur ; mais aussi sa colére ne duroit pas long-tems, & étoit innocente ; & elle avoit appris dans le Livre de Xénophon de l'institution de Cyrus, le moyen d'arrêter & de corriger cette passion démesurée & fâcheuse. Lors que ses Amis reconnoissoient leurs fautes & lui demandoient pardon, elle leur pardonnoit aisément, &

Elle étoit sujette à s'emporter de colére.

& son Esprit reprenoit sa premiére tranquilité.

Sa sévérité & particuliérement contre la Reine d'Ecosse.

Elle étoit d'opinion, qu'il étoit plus sûr de châtier que de pardonner, & que trop de clémence causoit souvent la ruine des Princes; ce qui la rendoit encore plus sévére dans ses châtimens & dans sa justice. La plus méchante action de tout son Régne, fut le traitement qu'elle fit à Marie d'Ecosse. Cette Reine ayant été chassée par ses Sujets, & privée non seulement de son Autorité Royale, mais aussi de sa liberté, de ses biens & de sa Couronne, vint pauvre & désolée en Angleterre, sur la promesse d'Elizabet. Elle la reçût d'abord fort bien, & ordonna qu'on la traitât en Reine; mais ensuite elle la fit retenir prisonniére, & sous prétexte que Marie formoit des desseins contre sa vie, elle lui fit faire son procés, la fit condamner & enfin éxécuter, & en fit un triste & inoüi exemple, de sa cruelle & injuste sévérité. Elle pollua, pour ainsi dire, son Régne, par cette action du sang innocent non d'un Ennemi, mais d'une Princesse à qui elle avoit

avoit donné azile & qu'elle avoit reçûë chez elle. La ſouvenance de certaines vieilles picques & de quelques injures, eut plus de pouvoir ſur l'eſprit de la Reine Elizabet, que la dignité d'une Reine ſouveraine, l'interceſſion des Princes voiſins, les Loix de l'hoſpitalité ni les pleurs & les larmes d'une Captive & d'une Parente. De ſorte que ni les priéres ni les ſupplications ne pûrent trouver de place dans un cœur rempli de vengeance. Ceux qui ont voulu excuſer cette lugubre action, prétendent que la Reine d'Ecoſſe n'avoit été reſſerrée d'abord que pour empêcher qu'il ne lui arrivât malheur; mais qu'étant entrée enſuite dans une conſpiration contre la Reine d'Angleterre & dans ſon propre Royaume, & ſes deſſeins contre la vie & la Couronne d'Elizabet ayant été découverts, il n'y avoit point d'autre moyen de conſerver la vie d'Elizabet & de l'aſſurer, qu'en puniſſant la Reine d'Ecoſſe, & les autres qui avoient conſpiré la perte de la Reine Elizabet. Que toutes les précautions étoient inutiles, & qu'ainſi il falloit perdre cette

Etran-

Etrangére quoy que sa Cousine, & la présomptive Héritiére de la Couronne d'Angleterre, Princesse qui ayant été chassée de son Royaume & étant prisonniére, étoit privée de tous les moyens de lui faire du mal. Si Elizabet avoit voulu prendre le véritable moyen de se mettre en sureté, elle auroit relâché sa Captive, & l'auroit congediée, ce qui auroit coupé la racine à ces Conspirations & en auroit ôté le prétexte, & lui eut été beaucoup plus honorable que la méthode qu'elle suivit. Cette mort de la Reine d'Ecosse fit naître dans l'Esprit des Princes voisins, une enragée indignation contre Elizabet. Dés lors qu'elle apprit que l'exécution étoit faite, & qu'elle ne pouvoit plus la rappeller, elle déplora avec une abondance de larmes, sa mauvaise destinée qui lui attiroit par cette mort l'indignation des Princes voisins, & elle donna beaucoup de marques de son affliction, rejettant le blâme de cette méchante action sur ceux qui en avoient été les Auteurs. On ne parloit jamais de la mort de la Reine d'Ecosse, qu'Elle ne pleurât amé-

amérement, & cela dura jusqu'au dernier jour de sa vie, tant sa repentance étoit forte, mais elle vint trop tard & fut tout-à-fait inutile.

On a toûjours crû qu'elle avoit été cause de la mort de Leicester & de Hatton deux de ses plus grands Favoris, par le rude traitement & les indignitez qu'elle leur fit. Leicester l'avoit offencée, parce qu'il avoit tâché de broüiller les affaires des Provinces-Unies aux Païs-Bas; il avoit dans cette vûë souffert que ses Soldats vécussent sans régle, ordre ni discipline militaire, & cela dans un Etat qui étoit le plus étroitement allié & uni à la Reine. Il avoit outre cela : par ambition affecté le titre & usurpé le pouvoir de Lieutenant Général des Armées en Angleterre & en Irlande, ce que Burleigh avoit représenté à la Reine, comme une chose insupportable. Elle devint là-dessus si irritée contre lui, qu'elle le fit tomber dans une langueur qui ne finit qu'avec sa vie. La Reine ne voulut jamais se réconcilier avec lui, afin qu'il servît d'exemple aux autres, & leur apprit à préfé-

Sa sévérité envers Leicester & Hatton.

rer

rer le bien public à leur intérêt ; & ne pas aspirer comme lui à de trop grands honneurs & qui sont dangereux. Après ce malheur, il résolut de se retirer à la Campagne, & d'aller demeurer à Killingnorth fort éloigné de la Cour ; il tomba malade en chemin d'une fiévre violente, qui le mena au tombeau. Il laissa un Frére qui étoit Comte de Warwick, & que ses Ennemis mêmes disoient être homme de bien. Il hérita de son bien, mais il n'en joüit pas long-tems ; il laissa aussi un Fils, qui prétendit être Comte de Warwick, mais il étoit fort jeune, & ne fut point reconnu comme légitime. Lors que la Reine apprit la mort de Leicester, elle ne put s'empêcher de faire paroître la douleur qu'elle en eut. Elle fit pourtant saisir son bien Personnel, pour de l'argent qu'il devoit à la Chambre des Finances ; mais elle n'y gagna pas beaucoup, les Créanciers l'ayant retiré de ses mains par divers stratagêmes & sous plusieurs prétextes.

La mort de Hatton.

Hatton dançoit fort bien, & c'est la meilleure qualité qu'il eut, & qui le

le fit Chancelier d'Angleterre. Ayant été avancé dans ce grand poste, sans l'avoir mérité, il devint orgueilleux & arrogant, & commença enfin à favoriser le parti des Papistes, plus que la Reine ne croyoit qu'il dût faire. La Reine lui dit, que sa fortune l'avoit trop élevé, & l'avoit placé dans un rang duquel il étoit indigne, & pour lequel il n'étoit pas propre, parce qu'il n'entendoit pas la Loy de la Cour de la Chancellerie, & qu'il falloit qu'il eut recours à l'assistance des autres, pour faire l'exercice de sa Charge. Ce reproche lui perça le cœur, & il résolut de ne recevoir aucune consolation. Lors qu'il fut à moitié mort, la Reine se repentit de sa sévérité, & alla en personne consoler le Chancelier mourant, faisant tout son possible pour le faire revenir, mais inutilement, car il avoit opiniâtrément résolu de mourir. Le Fils de son Frére, car il n'avoit point été marié, hérita de tous ses biens, & fonda une grande Famille par ce bien-là. La Reine n'exigea point de lui qu'il payât ce que le Chancelier devoit au

Tresor Royal, soit par des égards pour le Deffunt, ou par faveur pour le Lord Tréforier Burleigh, dont ce Gentilhomme avoit épousé la Niéce.

Elle eut de grands sujets d'exercer sa sévérité.

Si la Reine étoit naturellement sévére, elle ne manquoit pas aussi de grandes provocations, pour échauffer & faire paroître son tempérament naturel. Car on découvroit tous les jours pendant son régne de nouvelles Conspirations, qui sembloient être enchainées les unes aux autres; & qui étoient si outrageantes & si détestables, qu'elles passoient toutes les bornes de la cruauté & de la plus brutale férocité, & sembloient ne pouvoir être punies trop sévérement. Les Rébellions & les soûlévemens qu'il y eut dans ces deux Royaumes, lui donnérent encore un autre sujet de provocation; & les infames Libelles qu'on publioit sans en nommer les Auteurs, contre la cruauté de cette Princesse, auroient poussé à bout la patience des plus grands Saints. On ne pouvoit pas tout-à-fait la taxer de cruauté, quoy que

que ces infames Ecrivains ayent fait ce qu'ils ont pû pour la noircir. Car il n'y avoit personne qui ne crût que les Acteurs & les Chefs de ces horribles trahisons & de ces abominables rébellions, méritoient tous les châtimens & les rigueurs qu'elle leur faisoit souffrir pour leurs crimes. Cependant, on ne peut nier que durant son Régne, on n'ait fait mourir plusieurs Seigneurs, que diverses des plus nobles Familles du Royaume n'ayent été ruinées, & que les Catholiques Romains n'ayent été punis, bannis & obligez de se sauver dans les païs étrangers, pour éviter ces punitions, qu'ils s'étoient véritablement attirées, par les efforts perpetuels & sans relâche qu'ils faisoient, pour renverser son Trône, sapper son Gouvernement, ou faire périr sa Personne. Enfin ces Papistes, par un esprit calomniateur & médisant, par l'envie de plaire au Pape & à son Parti, inventérent toutes sortes de moyens, & firent tout ce qu'ils pûrent, afin de la faire passer pour une Princesse cruelle & sanguinaire;

& ils la répréfentoient comme telle, avec la derniére impudence, dans leurs Libelles, quoy qu'elle eut été obligée par leurs infames actions & leurs maudits complots si souvent réïterez, à user de toute cette sévérité envers eux.

Portrait de Sanders & d'autres Gens qui la diffamérent.

Il y en eut qui avec une témérité insupportable, l'accusérent d'incontinence. Le principal de ceux-là, fut Nicolas Sanders, l'un des plus infames & des plus méchans calomniateurs, & le plus diabolique & méchant homme qui fut jamais. Cet impudent oublia toute sorte de modestie, & non content de diffamer Anne de Boulen sa Mere, & de faire revivre contre elle toutes ces calomnies qui avoient avant son tems été si bien refutées & si bien découvertes, ou qui avoient été oubliées, il voulut aussi calomnier & déshonorer la Reine. Il inventa pour cet effet plusieurs contes dissolus & les plus infames satyres contre elle & ses Ministres, tâchant de faire croire au monde, qu'elle étoit coupable de rapine, d'incontinence, de vilaine dé-

débauche & de fraudes & faussetez horribles, pour renverser la Nation Angloise. Mais sa modestie, sa chasteté presques incroyable, & son innocente vie firent bien-tôt évanoüir toutes ces abominables & noires médisances & ces reproches ; ses plus cruels Ennemis n'ayant jamais pû découvrir la moindre ombre de luxure ou d'incontinence en toute sa vie, qui fut si pure & si exempte de toute tache, qu'on a de la peine à croire qu'elle ait été mortelle. Cette tempérance & cette chasteté si rares, arrêtérent les menteries & les diffamations de cet abominable Sanders, & firent que tout le monde le méprisa aussi bien que ses écrits. Il n'échapa pas aussi à la justice de Dieu, qui le poursuivit pour ce crime & pour les autres qu'il avoit commis. Il perdit avant sa mort, la raison & le jugement, & il fut banni de la conversation des hommes ; Il périt misérablement dans un lieu désert en Irlande, aprés avoir long-tems combattu contre la faim & le froid, & avoir tâché de se conserver la

 vie,

vie, avec les racines des herbes qui croissent naturellement dans les bois où il s'étoit caché. Il ne se rencontra pas non plus un Ami, qui put couvrir d'un peu de terre sa carcasse, après qu'il fut mort. Il fut trouvé par les Anglois dans le bois, & laissé là, pour servir de proye aux Bêtes sauvages : tout le monde eut de la joye, que la Justice de Dieu eut si manifestement paru dans la punition de cet infame calomniateur, & de ce rebelle impénitent.

Dydimus Veridicus. Un autre violent Difamateur fit imprimer un Livre sous le titre de *Dydimus Veridicus*, qui étoit infecté de la même maladie de mentir. Celui-ci entreprit de soüiller les oreilles par des discours les plus dissolus & de ruiner de réputation la plus célébre Princesse de la terre, qui étoit soutenuë de l'approbation & des loüanges de tout le Genre humain. Il inventa quantité de faussetez & de choses absurdes & incroyables, qui ressembloient aux réprésentations & aux fantaisies des Poëtes & des Pein-

Peintres, qui font voir d'abord leur fausseté, & ne servirent qu'à faire remarquer la liberté qu'il prenoit de mentir si impudemment. Comme il ne mérite pas de réponse ; nous ne lui en ferons point, afin qu'il reçoive sa réfutation de la prudence du Lecteur.

Florimond de Raymond autre Ecrivain indiscret, a copié les diffamations & les menteries que Sanders avoit inventées. Il décrit contre toute sorte de vérité, les emprisonnemens, les tortures, les châtimens & les ignominies des Papistes. Il dit impudemment, que les Places publiques & les ruës étoient remplies du sang innocent des Catholiques Romains. Qu'on donnoit la torture aux Prêtres, que les Femmes étoient massacrées, & qu'on traînoit les Laïques au gibet & au supplice. Cet Auteur a oublié ou du moins ne veut pas dire, qu'on a brûlé vifs plus de Protestans pendant le Régne de Marie qui n'a duré que 5. ans, qu'il n'y a eu de Catholiques qui ont souffert pendant les 40. années que la Reine

Florimond de Raymond Auteur François.

Elizabet a vécu, quoy que ceux-ci eussent été convaincus des plus grands crimes, & qu'ils eussent été éxécutez en vertu des procédures les plus justes & les plus légales, sávoir pour avoir troublé la paix du Royaume, par des soûlévemens, des tumultes & des rébellions, pour avoir été engagez dans des conspirátions, pour s'être joints avec les Ennemis étrangers, pour avoir retiré & caché des trahisons & des Traîtres, ou pour avoir tâché d'assassiner la Reine. La modération & la justice de la Reine ont couvert d'infamie & de honte ces emportez & diffamateurs Ecrivains, qui ne méritent pas qu'on prenne la peine de les réfuter.

George Cone Ecossois.

Il ne faut pourtant pas passer sous silence un nommé George Cone Ecossois qui dans l'Histoire de la Reine Marie d'Ecosse qu'il a écritte, a outragé avec la derniére rapidité & fureur, la mémoire d'Elizabet. Il dit impudemment, qu'elle naquit d'un mariage inceftueux, & qu'elle s'empara de la Couronne d'Angleterre par la force. Il n'en parle de cette maniére, que pour faire

faire voir son affection pour l'intérêt des Papistes & les flatter, & pour donner des marques de sa haine pour les Protestans.

La fureur & l'impudence de ces faiseurs d'Ouvrages diffamatoires portérent la Reine à traiter fort sévérement tous ceux qui composoient des Libelles ou des Vers pour noircir la réputation des autres; Elle défendit de les distribuer & mêmes de les lire, & les fit brûler par la main du Boureau. Sa rigueur passa jusque contre ceux, qui faisoient courir sous main de faux bruits au désavantage ou au déshonneur du Gouvernement, crainte que ses Peuples ne fussent par ces moyens-là excitez à des rébellions & à des soûlévemens.

Pendant que ses Forces en Irlande commandées par Mylord Montjoye se battoient contre celles de Tyrone, pour réduire la Province d'Ulster, & que Tyrone fut réduit lui même à la nécessité de se soûmettre, ce qui auroit rendu la tranquilité à ce Royaume, la Reine étoit attaquée d'une maladie incurable qui procédoit de sa vieillesse. Elle pas- | Sa derniere maladie.

soit plusieurs nuits dans le chagrin, la tristesse, & le trouble sans pouvoir reposer ni dormir. Son estomac étant affoibli & ruiné, refusoit toute sorte de nourriture; enfin la langueur de son esprit affligé & troublé lui fit connoître qu'il ne falloit plus espérer aucune convalescence. Les plus puissans & les plus considérables de ses Amis, qui ne la quittoient ni jour ni nuit, & faisoient tout leur possible pour la consoler & pour lui plaire, voyant le mécontentement & le murmure de ses Médecins, ils commencérent à devenir chagrins; & lors qu'ils considéroient sérieusement l'incertitude & la suitte de cette maladie de corps & d'esprit, & la foiblesse de la nature humaine, ils la suppliérent instamment de ne se point tourmenter ni affliger son esprit, & de ne se point remplir l'idée des raisons & des argumens des savans, contre les frayeurs de la mort, quelque apparence de sagesse qu'ils eussent. Ils lui disoient de consulter sa raison, & de tâcher à se conserver la vie & à recouvrer sa premiére santé. De ne pas augmenter son mal & le danger, faute de courage, ou sa

ma-

maladie par une opiniâtreté à refuser toutes sortes de remédes. Mais qu'elle se laissât gouverner là-dessus par ses Médecins, & suivît leurs avis, de manger & d'essayer à surmonter par sa patience, ce chagrin & cette affliction interne qu'elle avoit. Qu'enfin, elle fit cas de sa vie & fit son possible pour la conserver, afin de délivrer ses fidéles serviteurs, sa Noblesse & tous ses Sujets de cette peine & de cette douleur dont ils étoient accablez. Elle ne fit point d'autre réponse à toutes ces sages exhortations & à tous ces avis si zélez & si affectionnez, sinon qu'elle étoit tout-à-fait lasse de cette vie, qu'elle ne souhaitoit rien davantage, que de passer à l'état d'immortalité, & se retirer de cette condition obscure & confuse des affaires humaines; que la mort que tant de gens craignent, n'étoit qu'une dette qu'il falloit qu'un chacun payât à la nature; & que nôtre Esprit venant de Dieu, devoit de droit lui être rendu. Son corps se consuma ainsi petit à petit, & elle devint maigre, foible & languissante; & néan-

S 6 moins

anmoins son esprit étoit plus affligé que son Corps. Elle songeoit nuit & jour à la mort du Comte d'Essex, qu'elle avoit fait éxécuter. La nécessité de ses affaires, augmentoit l'affliction de son esprit; elle se voyoit contrainte avec un sensible regret, non seulement à pardonner à Tyrone ses perfidies & ses rébellions, en lui donnant la vie & la liberté, mais aussi à le laisser jouir de la plus grande partie de son bien, ce qu'elle regardoit comme une espéce de récompense de ses trahisons & de ses parjures.

Elle nomma son Successeur.

Ses douleurs & ses déplaisirs augmentoient tous les jours, & devenoient plus insupportables, par une humeur mélancolique qui abondoit dans son sang, & par le peu de repos qu'elle donnoit à son esprit; de sorte que toutes ses forces étant épuisées, & son esprit affligé contribuant à entretenir son mal elle déclinoit à vûë d'œuil. Elle endura pourtant cette derniére maladie, avec la derniére constance & une patience admirable, qui mérite d'être loüée. Lorsque les principaux Seigneurs d'Angleterre, le Grand Amiral, le Garde du Grand Seau & un

des

des Secretaires d'Etat au nom & par ordre du Conseil Privé, lui vinrent dire, qu'ils la prioient très-humblement de vouloir sinon pour l'amour d'elle même, mais pour le bien de son Peuple, se défaire de cet excès de chagrin qui la tuoit, & ne point s'obstiner à vouloir mourir ; que si elle venoit à manquer, dans la conjoncture présente des affaires, l'Angleterre seroit ruinée ; qu'ils n'avoient aucune espérance de prospérité après sa mort, si elle ne déclaroit pas son Successeur. Que si elle laissoit la succession indécise, le désir ardent que les hommes ont de régner, feroient souffrir beaucoup de maux, qui augmenteroient la douleur que ses Sujets auront de la perte d'une si bonne Princesse ; qu'ils se croyoient donc obligés de venir les larmes aux yeux, la supplier, la voyant dans une si fâcheuse circonstance, d'avoir encore pitié de son Peuple & de travailler à sa sureté, lorsqu'elle seroit morte ; qu'elle voulût bien se souvenir, que si elle mouroit sans se nommer un Successeur, la vie d'un grand nombre de ses Sujets seroit exposée

aux plus fâcheux dangers. Elle répondit à ce discours avec autant de modestie que d'affection pour eux, *Que si elle mouroit de cette maladie, le Royaume ne manqueroit pas de Défenseur, & demeureroit dans le même état de tranquilité qu'il étoit alors.* Le Grand Amiral Nottingham lui demanda de qui elle vouloit parler. La Reine regardant alors fixement tous ceux qui étoient présens, répondit *qu'elle entendoit Jaques Roi d'Ecosse son plus proche Parent, & le véritable Héritier de Henri VII.* Cela réjouït tous ceux qui étoient autour d'elle, cette Princesse ayant continué dans cette opinion & cette pensée jusqu'à son dernier soupir, que Jaques étoit incontestablement son Héritier.

Elle employa les derniers momens en dévotion.

Après leur avoir fait cette réponse, & recommandé sa réputation & sa mémoire à sa Noblesse, elle abandonna tous les soins de cette vie, pour ne plus s'appliquer qu'à des actes de piété & de dévotion. Elle fit venir auprès d'elle l'Archevêque de Cantorburi qui étoit uu Prélat savant, pieux & modéré, Directeur de sa Conscience, &

dont elle avoit toûjours fort estimé & suivi avec joye les salutaires avis. Lorsque ce Saint & savant homme l'approcha, il l'exhorta à considérer l'imperfection de la Nature humaine, & lui conseilla à mettre toutes ses espérances dans les mérites de Jesus-Christ.

Elle lui répondit, ayant beaucoup de peine à parler, qu'elle étoit lasse de cette malheureuse vie, qui étoit sujette à tant de maux & à de si grands dangers; qu'elle souhaittoit de toute son ame, passer à cette lumiére Eternelle, qui étoit accompagnée de toute sorte de félicité: qu'elle se hâtoit d'aller au Ciel, en la présence de son bon Sauveur, & entre ses bras. L'Archevêque ayant achevé son exhortation & fini ses Saintes consolations, elle se tourna un peu, & ayant appuyé sa tête sur sa main droite, elle se mit en état de s'endormir pour la derniére fois, avec un esprit tranquille, & dans une posture décente. Ses derniers momens furent comme le reste de sa vie, employés en actes de piété & de priére mentale, ainsi qu'il parut par le mouvement de ses yeux & de ses mains.

Ses dernieres Paroles à l'Archevêque.

mains. Elle rendit ainsi tranquillement son Ame à Dieu le 24 de Mars à minuit, l'an 1602, dans son Palais de Richemond, & dans la même chambre où étoit mort Henri VII son Grand Pere. Elle appelloit cette Maison, sa boîte chaude, à laquelle elle pouvoit mieux que dans aucune autre, confier sa vieillesse. Elle n'avoit pas tout-à-fait 70 ans, & elle en avoit régné 44, 4 mois & 7 jours. Ainsi mourut cette illustre Reine; qui ne fut pas seulement la plus vertueuse & la meilleure femme de son tems, mais qui égala & peut-être surpassa tous ses Prédécesseurs, en Majesté, en réputation, & dans le respect que lui portoient ses Sujets & ses voisins: dans l'art de gouverner, dans toutes les bonnes & loüables qualitez des Princes, comme sont le Conseil, la Politique, la grandeur d'ame dans l'aversité, la modération & la tempérance dans la prospérité; la constance dans sa conduite, dans ses maximes, dans son amitié & dans ses résolutions; aussi la gloire qui la suivit, & ses actions pendant son Régne sont incompara-
bles.

bles. Elle fut regrettée de tout le Monde de ce tems-là, qui en témoigna une affliction sincére & incroyable. Et la mémoire de sa vertu, de sa capacité & de sa piété est demeurée & a fleuri dans tous les âges suivans, & demeurera à toûjours. Il est vrai que ces paroles & ses Actions ont été si extraordinaires, qu'elle la rendront immortelle & la feront honorer de toute sa postérité, quelques peu habiles que soient les Historiens qui les répréſenteront au naturel.

Aussi-tôt que sa mort fut publiée, on n'entendit à la Cour, que les lamentations, les cris & les soupirs des Courtisans & de ses Sujets, qui regardoient cette perte, comme la plus grande qu'ils pûssent faire. On ne vit jamais en quelque endroit que ce soit, une affliction plus sincére, plus grande & plus inconsolable, que celle qui s'empara de tout son Palais; il n'y avoit rien qui fut capable d'arrêter le torrent des larmes de ses Serviteurs, & on ne pouvoit appaiser ni soulager leurs plaintes. Les Femmes de qualité qui eurent ordre du Conseil Privé, d'a- Affliction de sa mort.

voir

voir soin de son Corps, eurent de la peine à supporter la douleur qui les accabloit; elles ne faisoient que lever les mains & les yeux au Ciel, pour implorer la miséricorde de Dieu dans leur affliction, concluant que sans sa Grace & son assistance, cette nuit seroit fatale à la Nation Angloise, & qu'une perte si grande & si fâcheuse ne pouvoit avoir de moindre suittes, que la ruine entiére du Royaume. La Comtesse de Warwick femme d'une fort grande qualité vertueuse, pieuse & extrémement aimée de la Reine, donna des marques de son affliction pour la perte de sa Maîtresse, par tous les effets d'une douleur inconsolable; on ne lui pût jamais persuader de quitter le deuil qu'elle prit pour la Reine Elizabet, de sorte qu'elle la porté toute sa vie. Elle s'aquitta de tous les devoirs de la sepulture de sa Maîtresse avec beaucoup de soin, de piété & de zéle, enseignant par son exemple à tous les autres Domestiques de la Reine, de quelle maniére ils se devoient comporter dans cette triste occasion. Les Seigneurs qui se trouvérent présens lors-

lorsque cette Princesse mourut, ne purent retenir leurs larmes, ni s'empêcher de donner d'autres marques de leur vive douleur, par un grand silence. Les Officiers inférieurs de sa maison faisoient plus de bruit par leurs lamentations ; la Cour devint en peu d'heures un lieu désert, peu de Gens voulant demeurer dans un endroit, où ils venoient de perdre leur bonne Maîtresse, leur Souveraine & leur Bienfaitrice.

Le bruit de sa mort s'étant répandu dans la ville de Londres, les Bourgeois & les Etrangers donnérent également des marques de leur profonde tristesse, qui passa jusque dans les païs Etrangers, à mesure qu'ils en apprenoient la nouvelle. Mais il n'y en eut point qui plaignirent si fort cette perte, que les Hollandois, qui furent par cette mort, privés de l'Auteur de leur bonheur, du Défenseur de leur liberté, & de celle qui conservoit leur paix & leur sureté. Cette Princesse n'épargnoit ni peine, ni argent, & ne craignoit point de dangers quelques grands qu'ils fussent, pourvû que les Protestans

ſtans puſſent vivre en paix & jouir de leur liberte. Un ſi grand nombre de bons offices qu'elle leur avoit rendus & aux Nations, avoit imprimé tant de reſpect pour ſon nom, que ce ne fut pas une petite peine à nos Magiſtrats & à ceux de nos voiſins, de retenir les peuples dans les bornes d'une douleur exceſſive. Tous ceux qui apprirent cette méchante nouvelle, étant perſuadés qu'on verroit des tems fâcheux, & que l'Angleterre & les Nations circonvoiſines ſeroient accablées de quantité de Calamitez.



FIN.

